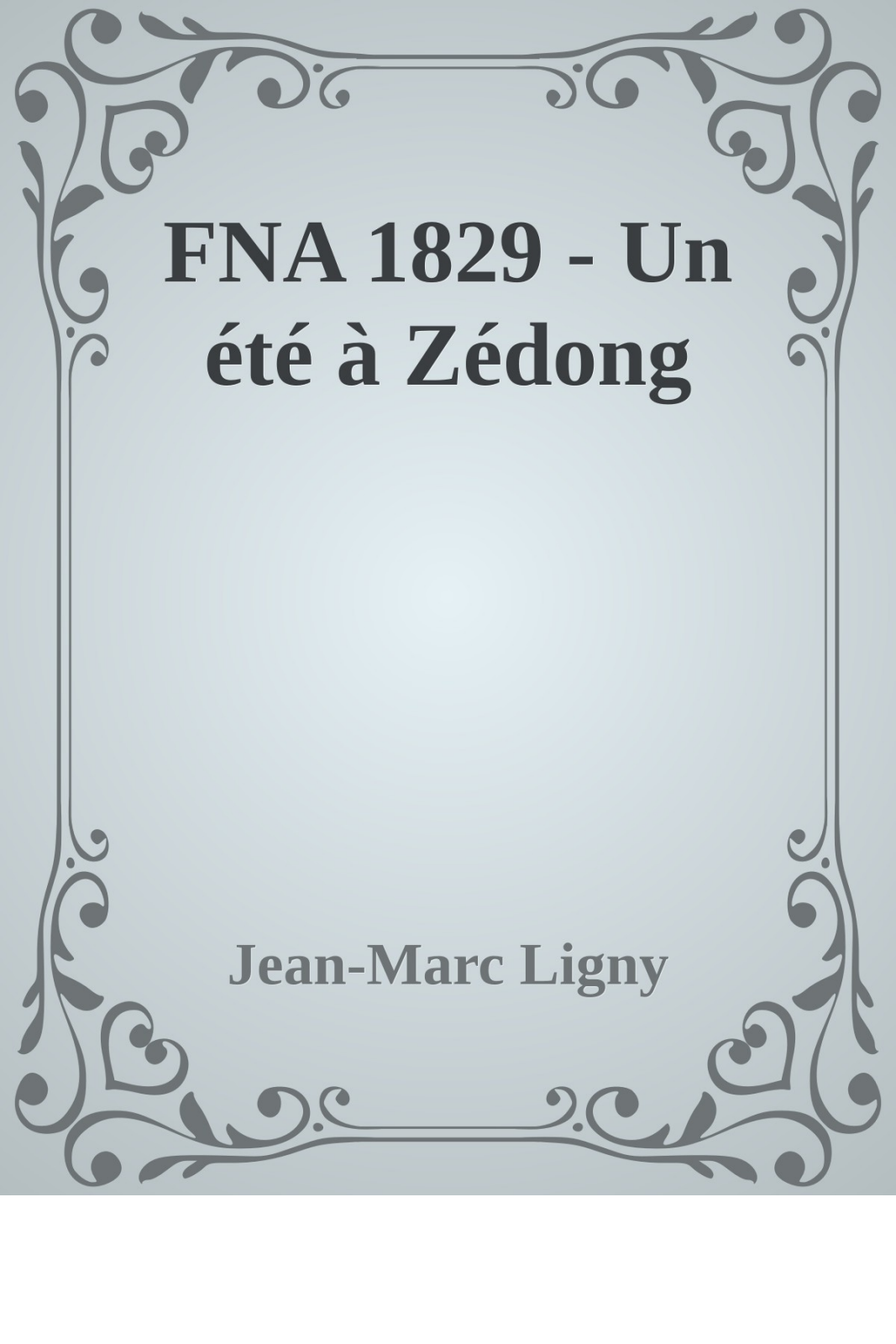


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a light gray color, framing the central text.

FNA 1829 - Un été à Zédong

Jean-Marc Ligny

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

JEAN-MARC LIGNY

UN ÉTÉ A ZEDONG

Chroniques des Nouveaux Mondes



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Chroniques des Nouveaux Mondes

Jean-Marc LIGNY

[2202]

UN ETE A ZEDONG

Roman

Tempus Fugit

nova-prâha / Rigil-K / Toliman

Représentant sur la Terre :

FLEUVE NOIR

ANTICIPATION

Tempus Fugit *communiqué*

1 — Les aphorismes du Yi-King et du Tao-Te King cités dans cet ouvrage sont tirés de la version de Richard Wilhelm et Etienne Perrot, Librairie de

Médecis, Paris (Terre).

2 — Pour une meilleure compréhension des sigles, noms propres ou mots nouveaux, consulter le lexique en fin de volume.

INTRODUCTION

Si l'on excepte la Guerre de Trois Secondes (que l'on ne peut considérer comme une guerre), l'invasion de Wang et Pan Tang par Kampfberet fut le seul conflit majeur qu'affronta la CNM en un siècle d'existence. En effet, le « conflit » qui opposa Canaan à la CNM à propos de la privatisation de Sodome et Gomorrhe en 2220 ne mérite guère ce nom, s'étant soldé par de vifs échanges de communiqués et des menaces surtout verbales. De même, la guerre du GRIS contre les gangsters d'Océan (qui dura vingt-cinq ans) se réduisit essentiellement à un siège long et patient, parfois émaillé de poursuites ou d'accrochages, mais sans véritables combats. Quant aux luttes politiques diverses, latentes ou déclarées sur tel ou tel monde, si certains y voient là des guerres, l'Histoire n'en retient que des querelles médiatisées...

Celle que livra Kampfberet contre Wang et Pan Tang en 2202 était sans commune mesure avec ces grimaces de singes. Elle fut — espérons-le — la dernière guerre d'invasion qu'eut à subir une partie de l'humanité, la dernière guerre à l'ancienne : cruelle, injuste, horrible, meurtrière. Nombre de Wanguis, de PanTangais, de Kampfberetiens en sont marqués dans leur âme et leur chair.

Les médias s'acharnèrent, les années suivantes, à établir des responsabilités, débusquer les coupables, faire tomber des têtes — et il en tomba : de hauts fonctionnaires de la CNM furent accusés de corruption ; il fut prouvé que d'éminentes entreprises telles que Spatiocraps Uniropé livrèrent à Kampfberet du matériel militaire ou paramilitaire en quantités effarantes ; la faiblesse et la courte vue du gouvernement de Wang fut amplement démontrée, ainsi que le caractère tyrannique et mégalomane du tyran de Kampfberet, Joseph Busheïn... Nous n'allons pas revenir sur cette masse d'analyses, mais il convient d'en tirer une leçon — et la conserver en mémoire pour les générations futures.

La leçon que nous enseigne ce conflit est l'incurie de la CNM devant ce type de crise : sans aveuglement, sans corruption, sans laxisme, sans recherche de profits, sans intérêts dits « supérieurs » (à quoi? à la vie de milliers d'hommes?) Kampfberet n'aurait jamais pu se doter d'une telle puissance militaire, ni osé en faire usage. Malheureusement, ce problème n'a pas été résolu : Kampfberet a beau avoir été radiée de la CNM, elle demeure la première productrice de minerais de l'univers connu, et toute forme d'embargo à son égard restera toujours lettre morte. Désormais, la fabrication de matériel militaire est interdite sur ce monde — mais qui sait si, sur une autre planète aux richesses bien sûr indispensables, ne se prépare pas quelque horreur, ne grandit pas un nouveau Busheïn, avec la

bénédiction sinon la complicité des fonctionnaires fédéraux ? Par ailleurs, est-il juste, normal ou « naturel » de laisser un monde se peupler au-delà des limites tolérables, jusqu'à une situation explosive dont l'issue ne peut être qu'évidente : la guerre... ? Jusqu'où s'étend la liberté des peuples, leur droit à disposer d'eux-mêmes ? Les dirigeants de la CNM ont-ils réfléchi à cela ? Ont-ils des réponses à fournir ? Ou bien s'en remettent-ils une fois de plus à l'arbitrage des « Sages Gardiens de la Galaxie » — les Pléiadims ?

Bien que ceux-ci aient mis fin à cette guerre, de la manière franche et brutale qui les caractérise, les Pléiadims se mêlent en général fort peu des affaires humaines. (Leur intervention, rappelons-le, fut un simple concours de circonstances.) Nous devons garder cela à l'esprit : nous ne sommes pas leurs « protégés » comme les Hyadims ; ils se fichent de nos querelles, nos erreurs, nos destructions. Il serait temps que l'humanité — et la CNM en particulier — cesse de voir en eux des sortes de dieux omniscients et omnipotents, des pères attentionnés qui viennent corriger nos bêtises. Il serait temps que l'humanité — qui s'épanouit maintenant sur une quinzaine de mondes — entre dans l'âge adulte, et prenne ses responsabilités.

Sinon il y aura toujours des Joseph Busheïn, des Kampfbereit, des guerres et des morts — sous les regards indifférents des Pléiadims.

*Shriek et Frieda,
chroniqueurs pour Tempus Fugit Editions,
Nova-Prâha, Rigil-K (Toliman)*

PAGAN DE PAN TANG - 1

De tous les Nouveaux Mondes, Pan Tang est certainement le plus difficile d'accès. Ses nombreux anneaux rocheux, perpendiculaires à l'écliptique, ses nuées d'astéroïdes errants en font une étape redoutée des pilotes interstellaires — au point que Pan Tang a dû former sa propre classe de pilotes d'élite, rompus au louvoiement entre ces blocs erratiques et mortels. Du reste, Pan Tang est peu visitée, n'offrant guère d'attraits au touriste en mal d'exotisme : un climat hostile, de mornes îles cernées par un océan planétaire gris et houleux — grouillant de poissons et crustacés réputés dans toute la CNM : l'unique richesse de Pan Tang — l'unique raison de son peuplement.

Si cette planète ne figure pas parmi les croisières de Galactica Touristica, elle constitue par contre une étape incontournable sur les lignes commerciales de la CNM — d'où l'importance de son parc de cargos, et le statut spécial de ses pilotes d'élite, membres d'honneur de tous les Conseils d'îles qui forment le gouvernement pantangais.

Pour Pagan Gani cependant, piloter le *Fishnships* — cargo-frigo de

trois millions de tonnes — manuellement entre les astéroïdes n'était rien de plus qu'un moyen commode (quoique risqué) d'échapper aux rudes saisons de pêche — lui qui *détestait* le poisson ! Du moins était-ce là sa première raison. Il en avait maintenant une seconde : Hei-Si de Wang...

Depuis un an (local) qu'il fréquentait la Gardienne des Roses de Zedong, Pagan s'était souvent demandé s'il ne devait pas tout plaquer — le *Fishnships*, le Conseil des Iles-Sous-Le-Vent, son bateau, sa Part de Pêche et sa concession à Kouraço — pour rejoindre Hei-Si sur Wang et vivre avec elle dans la joie et l'harmonie, au milieu des roses, des rizières et des vergers... Mais Pagan ne pouvait se résoudre à abandonner ses 25 000 cristaux *mensuels* pour un salaire du même montant — mais *annuel* — à repiquer du riz sur Wang, qui n'avait pas de flotte spatiale — donc pas besoin de pilote. D'autre part, l'immigration wanguie est si stricte que le seul moyen pour lui de s'établir à Zedong était de se *mari*er avec Hei-Si ; or le mariage, chez les Wanguis, n'est pas un simple contrat comme sur Pan Tang : il engage, apparemment, la vie entière. Et à vingt-trois ans, Pagan ne se sentait pas prêt à engager sa vie... Il aimait Hei-Si, d'accord — mais que lui réservait l'avenir ?

En attendant de trouver une solution, il allait passer l'été à Zedong — fuir le terrible hiver de Pan Tang : deux mois de vacances bien méritées, auprès de sa bien-aimée... *Et on verra bien, se dit-il, ce qui en ressortira : peut-être un mariage, peut-être rien du tout...*

— Pagan ! Hé, Pagan !

— *Hein ?* Enfer de Dante !

Le gros rocher noir s'était matérialisé dans le pano, comme surgi du néant. Raviné, crevassé, saturé de cratères — mort et mortel. *Obstacle à 6 250 km*, avertirent les contrôles.

De ses doigts fins et déliés (sûrement pas des doigts de pêcheur, le charriait son père), Pagan dessina sur le tactile de la console de bord une complexe correction de trajectoire qu'il mit aussitôt à exécution. Tandis que les sifflements des moteurs plasmatiques du cargo montaient de plusieurs tons, que sa massive carcasse frémissait sous la poussée, Balung, le copilote, observa avec anxiété le basculement de l'astéroïde dans le pano. Quelques minutes plus tard, le long ventre du *Fishnships* (375 mètres) parut frôler les arêtes acérées du gros rocher noir, mais Pagan savait que le vaisseau passait à une centaine de kilomètres au large de l'astéroïde. Il le savait d'instinct, sans avoir besoin de consulter ses instruments. C'était ce que faisait Balung, transpirant d'appréhension — d'autant plus qu'un autre rocher se présenta en plein sur la nouvelle trajectoire...

— Cesse de baliser, Balung, lança Pagan. Je connais le chemin.

Façon de parler, songea-t-il — car le chemin n'était jamais le

même. Les ords les plus puissants de Pan Tang ne pouvaient calculer *toutes* les orbites chaotiques de ces rocs — encore moins établir des modèles prévisionnels. Un jour, les PanTangais tentèrent d'ouvrir une route sûre dans ce labyrinthe mouvant à l'aide d'explosifs et de champs de force, mais les projectiles et ondes de choc déclenchèrent une telle pagaille que la planète devint inabordable durant deux ans — la crise la plus dure que connut Pan Tang. D'où la formation de pilotes d'élite comme Pagan..., solution la moins onéreuse et la plus sécurisante.

Le second rocher fut évité de justesse (quarante à cinquante kilomètres, estima Pagan). Derrière s'ouvrait un bref espace vide qui lui permit un instant de répit.

— Ouf ! soupira-t-il en s'affalant dans son fauteuil ergonomique. Balung, arrache-toi de ces contrôles et sers-nous donc une gloupette. Me regarde pas comme ça, par le Grand Kraken ! Je *sais* qu'on n'a pas le droit de boire pendant le service !

— Mais — heu... Est-ce que ce n'est pas... Je veux dire, on risque peut-être...

— Quand tu auras comme moi cinq ans de pilotage dans les pattes, le coupa Pagan, tu remarqueras que les seuls pilotes qui se plantent sont ceux qui ne boivent *pas* pendant le service. Ça paraît paradoxal mais c'est comme ça. Alors, cette gloupette, ça vient ?

N'osant contredire davantage son supérieur, Balung se détacha de son siège et se dirigea d'un pas hésitant vers la cambuse, derrière la cabine de pilotage. Pagan profita de son absence pour appeler sur un écran annexe une image en deux dimensions de sa bien-aimée : nue et menue, souriante et avenante — une image très indécente pour la pudique Hei-Si. Il se souvint comment il la lui avait *volé*, la clichant juste après l'amour, alors que toute pudeur avait succombé sous les assauts du plaisir... Hei-Si exigea qu'il détruisît la photo — mais il en avait conservé un double, au profond des mémoires du *Fishnships*. Bien que Pagan eût vu Hei-Si huit jours auparavant, lors de son escale sur Wang, cette photo ravivait ses émotions... Et puis un pilote emporte *toujours* des évocations de ceux qu'il aime : c'est la tradition et c'est humain, après tout...

Des alarmes éclatèrent dans le poste de pilotage.

Balung, sur le seuil, sursauta et renversa la moitié des mini-verres de gloup.

Pagan évalua rapidement la situation : un objet massif, imprévu, occupait l'espace vide qu'il avait cru traverser sans encombre. A 1 200 km de distance, il était trop proche pour commander au lourd cargo une nouvelle correction de trajectoire — or curieusement, ni le visar ni les divers sondeurs n'avaient enregistré à temps sa présence.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria Balung. Qu'est-ce qui se passe ?

— Calme-toi et rejoins ton poste.

Pagan lança un freinage d'urgence — vaine manoeuvre, vu la proximité de l'objet, mais qui permettait de gagner quelques secondes — et mit sous tension le lance-rogoons qui équipait le cargo. Les moteurs rugirent loin derrière, la longue carcasse frémit de nouveau.

— Balung, tâche d'obtenir une image cohérente de ce truc. On arrive au point-contact dans trois minutes.

Tout novice qu'il fût, Balung avait le mérite de ne pas perdre les pédales dans les situations périlleuses (il n'aurait jamais pu, sinon, arriver jusqu'au grade de copilote). Vingt secondes plus tard, le pano afficha une vue sombre et floue, mais reconnaissable : une épave.

L'épave d'un vaisseau d'allure militaire. Inerte, sans vie, sans énergie.

— Essaie d'agrandir encore.

Gros plan sur le flanc corrodé, distordu, à peine distinct de l'appareil. Un numéro d'identification aux trois quarts effacé (ou rendu illisible par le grossissement) et un sigle : un X noir dans un cercle rouge.

L'emblème de Kampfbereit.

— Qu'est-ce que ça fout là ? s'étonna Balung.

Pagan ne répondit pas, ne se posa même pas la question : sans perdre une seconde, il appela Kampfbereit par Transpace :

— Extrême urgence. Extrême urgence. Ici cargo-frigo *Fishnships*, de Pan Tang, sur une trajectoire-collision avec une épave non identifiée de Kampfbereit. Collision inévitable, je répète, collision inévitable. Demande autorisation de destruction immédiate.

La réponse de Kampfbereit se fit attendre. Une main pressant sur son oreille un de ses écouteurs, Pagan pianotait nerveusement de l'autre sur le bras du fauteuil. Balung ramena l'image dans le pano à sa dimension réelle : l'épave n'était pas encore visible. Mais sa forme se précisait dans le visar et les moniteurs, au fur et à mesure des balayages : un vieux croiseur, ou quelque chose comme ça.

— Alors? Qu'est-ce qu'ils disent ?

Pagan grimaça, secoua la tête.

— Je les capte très mal. Je crois qu'ils ont transmis la demande au service compétent. J'attends la réponse.

Il leva les yeux vers un compte à rebours qui clignotait rouge vif au coin supérieur droit du pano : 2 :00 — 1 :59 — 1 :58 — 1 :57... D'un geste plus nerveux qu'il ne l'aurait cru, il coupa l'audio des alarmes. Les divers témoins flashaient muettement, et le rugissement des rétrofusées du cargo emplit de nouveau l'habitacle.

Quelque chose se dessina au fond du pano : de brefs éclats verdâtres, métalliques, au sein des ténèbres. Des lignes, des courbes, frôlées par la lumière de Procyon qui parvenait à s'infiltrer parmi les

astéroïdes. Balung agrandit de nouveau l'image : pas de doute, c'était bien un bâtiment militaire. Un vaisseau très ancien, vu son aspect dégradé. Des micrométéorites avaient grêlé sa coque, les rayonnements durs grillé sa peinture. Des parties tordues, déchirées, témoignaient de chocs plus rudes ou d'un combat mortel...

1 :18 — 1 :17 — 1 :16 — 1 :15... clignotait le compte à rebours.

— Pagan ? Toujours rien ?

Le pilote secoua la tête.

— Qu'est-ce qu'ils foutent ? s'écria Balung d'une voix où perçait l'affolement.

Pagan haussa les épaules.

— Si on se passait de leur autorisation ? C'est qu'une épave après tout !

Pagan lança à Balung un regard en coin.

— Récite-moi l'article 373-c du Code de Sécurité Spatiale.

— Toute destruction d'artefact appartenant à un monde membre de la CNM ne peut être effectuée sans l'autorisation préalable et dûment confirmée des autorités compétentes dudit monde, sur demande motivée et circonstanciée, débita Balung d'une voix mécanique, les yeux dans le vague — séquelles d'un apprentissage hypnagogique poussé.

— Voilà. Je ne veux pas risquer un incident diplomatique.

— Mais on risque *nos vies* !

— Calme-toi, Balung. Il nous reste...

Pagan s'interrompt, fronça les sourcils, pressa ses écouteurs au creux de ses oreilles.

— Je vous reçois très mal ! cria-t-il dans le micro-pastille. Vous confirmez l'autorisation ? Je répète, est-ce que vous confirmez l'autorisation ? Répondez !

Il grimaça, tenta par divers réglages d'améliorer la réception — enclencha le son d'ambiance : les haut-parleurs crachèrent un invraisemblable cafouillis de parasites, où se noyait une voix lointaine et incompréhensible.

Puis le son fut coupé.

Le Transpace signala que la réception était interrompue.

— Enfer ! cria Pagan en arrachant les écouteurs de ses oreilles.

0 :55 — 0 :54 — 0 :53, clignotait le compte à rebours inexorable.

— Ils... ont confirmé ? demanda Balung d'une voix inquiète.

Pour toute réponse, Pagan tapa un code sur le verrou du lance-rogoons, bascula la trappe d'une chiquenaude, transmit à l'appareil les coordonnées de la cible et pressa sans hésiter le gros bouton rouge de tir.

— Ça va secouer, grommela-t-il à l'adresse de son copilote.

Eclair fugace dans l'écran de contrôle — un soleil éclata dans le pano, satura le poste de pilotage d'une lumière insoutenable. Un choc terrible secoua le *Fishnships*, soudain *aspiré* en avant — sa carcasse craqua comme si elle menaçait de se disloquer. Plusieurs trains de vibrations rapides le traversèrent. De nouvelles alarmes éclatèrent, invisibles dans cette lumière aveuglante — qui se résorba, sombra vers le rouge, s'effondra sur elle-même..., se résolut en une boule de feu pourpre qui glissa sous les flancs frémissants du cargo et se dissolva au loin dans la nuit cosmique.

— On est passés, coassa Balung, la gorge nouée.

Pagan soupira, détendit ses muscles tétanisés. Tous ses doigts fourmillaient.

— On est passés ! répéta Balung, gagné par l'excitation.

— Tu nous avais pas servi une gloupette ? se rappela Pagan.

— Ah oui, au fait ! Où j'ai posé ça ?

Les deux gloupettes gisaient en miettes sur le sol de softalis autonettoyant, qui avait déjà bu tout l'alcool et s'efforçait en vain de digérer les éclats de verre.

*

**

Pagan et Balung eurent le temps de se resservir une gloupette, mais leur répit fut de courte durée. Malgré l'utilisation d'anti-matière (ce qui éliminait les projections de débris), l'explosion de l'épave avait créé des ondes de choc qui perturbaient les orbites des astéroïdes les plus proches — ce qui obligeait Pagan à redoubler de prudence : certains cailloux de moindre importance pouvaient, animés d'une vitesse suffisante, réduire aussi le *Fishnships* à l'état d'épave en quelques secondes, malgré ses boucliers répulsifs et ses moyens de destruction. D'autant plus que le vaisseau avait souffert de cette déflagration : de nombreuses avaries réduisaient sensiblement sa maniabilité et son champ d'action.

Concentré sur les commandes, employant son copilote au maximum de ses capacités, Pagan oublia de signaler immédiatement l'incident à Terminal Fret, l'astroport de transit en orbite basse, où viennent et d'où partent tous les cargos de Pan Tang. Ce fut le *Fishnships* qui s'en chargea — d'une manière fort peu diplomate.

Pagan était occupé à programmer une manoeuvre délicate afin d'éviter deux astéroïdes sur le point de croiser leurs orbites, quand il reçut un appel excédé de Terminal Fret — service comptabilité :

— Ton vaisseau nous signale une dépense énergétique de 872 355 cristaux en l'espace de trois minutes. Qu'est-ce que ça signifie ?

— On a dû détruire une épave, déclara Pagan laconique.

— Et ça t'a coûté 872 000 cristaux ? s'écria le fonctionnaire

stupéfait.

— On a appelé Kampfbereit par Transpace, et utilisé un rogoon, précisa Pagan d'un ton ennuyé. Il y avait urgence.

— Urgence ? Comment ça, urgence ? J'exige des explications ! s'emporta le fonctionnaire. 8,7 mégacristaux ! Tu te rends pas compte ?

— Ecoute, Angus, ça peut pas attendre qu'on soit arrivés ? Là on se bagarre pour sauver le fret et nos peaux, tu vois. On n'est pas comme toi le cul derrière un bureau.

— J'exige des explications ! répéta le fonctionnaire empourpré. Sitôt débarqué, tu m'entends, sitôt débarqué je veux te voir en personne !

— Va te faire foutre, grogna Pagan en coupant la communication.

Plus tard, alors que le *Fishnships* avait enfin franchi les champs d'astéroïdes et naviguait au large des somptueux anneaux (vastes sillons de poussières et de cailloux scintillant sous l'éclat viride de Procyon), Pagan reçut un second appel de Pan Tang, au moment où il trinquait une nouvelle gloupette avec Balung.

Cette fois, c'était le président du Conseil de Butung lui-même — ce qui peut évoquer, sur Pan Tang, un organe central de gouvernement :

— Pagan, sitôt débarqué, tu iras te présenter au Bureau Fédéral de Terminal Fret.

— Encore ! On m'attend déjà à la compta. Est-ce que je dois *vraiment* faire toutes ces démarches ? Je peux tout vous expliquer maintenant : j'ai passé les astéroïdes, je suis disponible.

— Pas maintenant. Tu t'expliqueras devant le Comité des Douze.

— *Quoi ?* Tout ça pour une dépense de 8 mégacristaux, que je peux parfaitement justifier ?

— C'est bien plus grave que ça, Pagan, répliqua son interlocuteur avec un air peiné. J'ignore quelle connerie t'as fait, mais ça a déclenché un sacré bordel, crois-moi !

— Mais enfin, j'ai simplement détruit une épave dangereuse, en suivant la procédure ! Qu'est-ce que j'ai déclenché ?

Le président du Conseil de Butung — un type chauve et gras qui ne devait pas être monté sur un bateau de pêche depuis très longtemps — détourna un instant la tête, comme s'il quêtait l'avis d'une personne hors champ. Puis il reporta sur Pagan son regard de chien battu.

— Je ne peux pas te le dire maintenant. C'est une info Réservée. Bon, on t'attend. Ne traîne pas.

La communication fut coupée sur ces mots, laissant Pagan perplexe devant le com éteint. *Une info Réservée*, songea-t-il. Hors du domaine public — réservée aux seuls membres de Conseils, dont

Balung ne faisait pas partie et qu'il n'avait donc pas le droit d'entendre. Les infos Réservées couvraient peu de domaines : le secret industriel, certaines données économiques, quelques codes de réseaux... et la sécurité militaire.

— Balung, c'était bien une épave qu'on a fait sauter ?

— Oui, Pagan. Toute tordue et corrodée.

— On n'a capté aucune forme d'énergie, même résiduelle ?

— Aucune. Aucune vie non plus.

— Alors je comprends pas.

— Moi non plus, Pagan. Comment cette épave a pu arriver là ?

— Ça c'est pas difficile : elle a dû errer des années dans les courants de l'espace, pour finir piégée dans la nasse des astéroïdes. Et par hasard on est tombé dessus.

— Et par hasard, elle n'a jamais été détectée.

— Ouais. Par hasard.

Deux heures après, le *Fishnships* s'immobilisa sur son pad d'atterrissage, au sein de l'immense ruche qu'est Terminal Fret — la plus grande station orbitale artificielle de la CNM (à part Unstern). Laissant Balung régler les formalités, Pagan gagna le Bureau Fédéral — antenne officielle sur Terminal Fret de chaque Conseil d'îles — et y découvrit en effet le Comité des Douze au complet, assis autour d'une table et affichant diverses expressions, du profond désarroi à la colère mal contenue — mais rien d'avenant.

Pagan jeta sur la table une blaste noire, portant l'estampille du *Fishnships*.

— Voilà. Tout est enregistré là-dedans. Si j'ai commis une faute, montrez-moi où.

Personne ne fit mine de prendre la blaste pour l'insérer dans un lecteur. Tous regardaient Pagan comme un criminel.

— Par le Grand Kraken, s'écria-t-il, dites-moi ce qui se passe !

Le président du Conseil de Butung — le gros joufflu qui avait appelé Pagan à bord du *Fishnships* — se racla la gorge et se décida à prendre la parole :

— Kampfbereit prétend que tu as détruit un vaisseau militaire *habité*, en opération de reconnaissance. Joseph Busheïn lui-même nous a appelés. Il nous accuse d'avoir violé toutes les lois fondamentales de libre circulation, et d'avoir détruit sans préavis un vaisseau sans intention belliqueuse. Il considère que c'est là une agression inadmissible, et en conséquence il nous déclare la guerre.

Sur la place des Dix-Mille Etres à Zedong, entre deux hauts mâts portant les drapeaux de Wang (un soleil levant) et de la CNM (un lourd noyau atomique entouré d'électrons), scintillait un gigantesque portrait holographique de Wen, Fils du Ciel et Premier Empereur de Wang, souriant dans son éternelle jeunesse (un peu grasse) à ses fidèles sujets qui déambulaient à ses pieds. Sous le portrait brillait en vert un aphorisme tiré du *Tao-Te King*, chaque jour différent. Aujourd'hui c'était :

SE CONTENTER DU SUFFISANT EST SE SUFFIRE TOUJOURS.

Depuis longtemps Hei-Si ne prenait plus garde au portrait de l'Empereur. Quant à l'aphorisme, elle y jetait un coup d'oeil machinal (et mal réveillé) chaque matin en se rendant à son travail, et l'oubliait généralement durant la journée — alors qu'il était censé faire méditer les masses sur les éternels enseignements du Vieux... Mais Hei-Si avait bien d'autres sujets de méditation : la création de cette nouvelle variété de roses jaunes à coeur pourpre commandée par l'Empereur, la préparation de la Fête du Centenaire avec la troupe des « Fleurs du Pêcher » — et surtout Pagan, son beau pilote pantangais...

Ils s'étaient quittés depuis huit jours et allaient se revoir dans quinze, mais il lui manquait — ô combien ! Si beau, si calme, si libre... A chacune de ses visites il l'attirait vers les étoiles — tant de mondes au milieu du ciel — et l'éloignait du carcan familial, des rituels, coutumes et traditions de la société wanguie, imposées par l'Empereur et (trop bien) suivies par les anciens, les derniers colons originels ou leurs descendants directs — dont ses parents, chez qui elle vivait (*devait vivre*) tant qu'elle n'était pas mariée.

C'était là sa principale préoccupation : elle ne leur avait pas encore annoncé que Pagan passerait les deux mois d'été à Zedong avec elle, et se demandait comment le leur dire sans les choquer. Ils n'acceptaient même pas qu'elle et Pagan dorment ensemble, au point que les deux jeunes gens devaient ruser chaque nuit pour se retrouver... (Hei-Si soupçonnait sa mère de ne pas être dupe mais de fermer les yeux ; quant à son père, s'il apprenait que sa fille n'était plus vierge...) Alors — *deux mois* ensemble ? Sans être mariés ?...

En fait, Hei-Si se serait bien mariée au début de l'été, pour en finir avec ces cachotteries et gagner enfin sa liberté. Mais Pagan hésitait, tergiversait, semblait considérer cette union avec une certaine crainte. Peur de perdre sa propre liberté ? Oh, c'était difficile... Or elle l'aimait, son Chevalier des Etoiles.

Les semelles de bois de ses tongs claquant sur les pavés de la place, Hei-Si se dirigea vers la rue où elle habitait, dont l'entrée était cernée de rosiers. Sur le côté gauche, sous la tonnelle de woug, les sempiternels joueurs de mah-jong montaient leurs murs de dominos,

de moins en moins rectilignes à mesure qu'ils vidaient leurs gloupettes. Hei-Si s'arrêta, comme presque chaque jour, pour examiner les rosiers grimpants jaunes et rouges, plantés à l'angle des bâtiments de chaque côté de la rue, et qui se rejoignaient au milieu en un arc élégant. Une fleur fanée et un morceau de branche morte avaient échappé à la vigilance des jardiniers : elle tira une paire de petits ciseaux de sa ceinture de tunique et les coupa, indifférente aux moqueries des joueurs de mah-jong à moitié ivres.

En se redressant, elle remarqua Feng-Shui, le devin, installé sous les arcades à sa droite, et qui la devisageait. Elle lui adressa une petite révérence et s'apprêta à poursuivre sa route — se ravisa, s'approcha du saint homme, qui lui sourit dans sa vieille barbe jaunâtre, et lui désigna le pliant de toile devant son étal.

— Assieds-toi, honorable Gardienne des Roses. Désires-tu connaître la Voie du Ciel ?

Hei-Si hésita, promenant son regard sur l'étal de Feng-Shui : une simple table recouverte d'un drap noir, orné de tous les symboles afférents à son métier : le Tai Ki et le Wou Ki, les Huit Trigrammes, les noms des Cinq Eléments, les hexagrammes du Ciel et de la Terre, etc. Sur la table, outre les Cinq Livres Classiques (en rare et précieuse édition papier), les encensoirs et la sébile, tous les instruments nécessaires à la divination : écailles de gap (un animal des marais genre tatou), trépied pour le feu, encre et pinceaux, et bien sûr les cinquante baguettes de cheu (la plante sacrée wanguie remplaçant l'achillée terrienne).

— Ne veux-tu pas savoir comment évoluera ta liaison avec le PanTangais ? insista Feng-Shui.

Hei-Si tressaillit :

— Comment sais-tu ?

Le vieil homme sourit.

— Le Sage a dit : « Sans franchir le pas de sa porte, on connaît le monde. Sans regarder par la fenêtre, on perçoit le Sens du Ciel. » (Il saisit les baguettes de cheu et les frotta les unes contre les autres.) Assieds-toi, et pose ta question.

Hei-Si s'assit, déposa dans la sébile un cristal tiré de sa bourse et posa sa question :

— Comment pourrai-je passer l'été avec Pagan sans être reniée par mes parents ?

— La réponse est très simple en vérité : marie-toi.

— Pagan ne veut pas.

Feng-Shui hocha sa tête chenue.

— En ce cas, consultons l'oracle.

Il se mit à manipuler les baguettes avec dextérité, sous le regard concentré de Hei-Si. Elle aurait pu économiser un cristal en opérant

elle-même, chez elle (elle possédait une adaptation populaire du Yi-King, sous forme de blaste à recherche aléatoire) mais elle avait besoin d'un avis extérieur, d'une opinion objective : sa passion pour Pagan aurait certainement influencé son interprétation de l'oracle.

Quand il reposa les baguettes, le devin arborait une expression soucieuse. Lui qui d'ordinaire n'ouvrait jamais ses livres (il les connaissait par coeur), il consulta son vieux recueil, sourcils froncés, tiraillant sur sa barbe.

— Les traits sont néfastes ? s'enquit Hei-Si, inquiète.

Il hocha la tête.

— J'ai obtenu *Pô*, l'éclatement. Oh oh ! Les traits sont mauvais. Ils te concernent, mais pas directement.

— Expliquez-moi, Feng-Shui.

— L'éclatement, c'est la montagne dure et solide qui pèse sur la terre meuble et friable. Rongée de l'intérieur, reposant sur une base molle, la montagne s'effondre peu à peu. L'éclatement, c'est la ruine, la pourriture. La maison qui s'écroule. Le déclin de l'Empire, miné par une invasion sournoise. L'isolement des êtres, harcelés de toutes parts. La corruption, la lutte. La grande infortune en vérité ! (Il leva les yeux de son livre, les porta sur Hei-Si.) Quoi que tu fasses, tu seras atteinte. Nous tous serons atteints. L'Empereur lui-même sera atteint. Nous ne pourrons sauver nos vies qu'en acceptant l'invasion de ces forces inférieures. En les nourrissant, les choyant. Et malgré cela, nombre d'entre nous souffriront, périront. Terrible est le temps de l'éclatement !

— Quelle est cette menace ? s'écria Hei-Si, alarmée. Que faire pour la déjouer ?

Feng-Shui secoua tristement la tête.

— Il n'y a rien à faire. Il est recommandé de ne pas agir ni bouger. Ensuite viendra l'opposition. Tout doucement, petit à petit, nous agissons de nouveau. Nous retrouverons notre identité. (Il leva encore les yeux sur Hei-Si, qui remarqua qu'il portait de minuscules lorgnons.) Cultive ta famille, resserre les liens du foyer, tiens-toi à l'abri. Ainsi tu éviteras le malheur. L'oracle a parlé.

La jeune femme se leva, remercia d'une courbette et s'éloigna, en proie au trouble et à la confusion. Que signifiait ce sinistre avertissement ? De toute évidence — comme avait dit Feng-Shui — ce sombre oracle ne la concernait pas, ou du moins ne répondait pas à sa question. Un grand malheur semblait menacer l'Empire et ses sujets — un malheur que le devin avait manifestement découvert en même temps que Hei-Si. Un cyclone dévastateur, comme il en déferlait parfois à la fin de l'été ? Un coup d'Etat ? Une révolution ?... Elle se perdit en conjectures, tandis qu'elle remontait lentement la rue jusqu'à la porte de sa maison, traversant sans le voir le minuscule jardinet

éclatant de couleurs et parfums (sa fierté pourtant, l'objet de tous ses soins) sous les caresses ors et jade du crépuscule.

Plus tard, seule dans sa chambre (après avoir servi le thé et raconté à ses parents les anecdotes de la journée, passant sous silence son entrevue avec Feng-Shui), Hei-Si obtint un embryon de réponse, grâce à un inflash capté par sa Petite Voix Intérieure. (Ses parents ignoraient qu'elle possédait ce gadget, offert par Pagan. Ils étaient très traditionalistes et ne voulaient pas entendre parler de toute cette technologie *gweilo*, qu'ils bannissaient de leur maison — selon les recommandations de l'Empereur.)

« Un événement extrêmement grave vient de se produire, annonça le journaliste au creux de son oreille. Le Duc Ou-Wang, Gouverneur des Provinces de l'Ouest et fils héritier bien-aimé de l'Empereur, a été assassiné ! Ce crime odieux a été perpétré sur la route de Tankin, hors de toute agglomération, alors que le Duc se rendait au Palais Impérial présenter son rapport mensuel. D'après les premières informations qui viennent de nous parvenir, le Duc Ou-Wang et toute son escorte seraient tombés dans une embuscade, où ils auraient trouvé la mort par explosifs. Il n'y a ni survivants ni témoins, mais les Services Spéciaux de l'Empereur ont déjà commencé leur enquête. Il ne fait pas de doute que les auteurs lâches et misérables de ce complot seront très rapidement retrouvés et châtiés comme il convient. Bien entendu, nous ne manquerons pas d'interrompre nos émissions dès que de nouvelles informations nous parviendront... »

Hei-Si ôta les pastilles phoniques de ses oreilles et demeura prostrée sur sa natte, fixant sans la voir l'estampe de Foushi suspendue contre le mur face à elle. *L'éclatement... la maison qui s'écroule... le déclin de l'Empire, miné par des forces sournoises...* Les paroles menaçantes du devin tournoyaient dans son esprit : était-ce le début ? La réalisation du premier trait ? Le signe avant-coureur d'un coup d'Etat ? L'Empereur Wen avait des ennemis, des opposants politiques, qui plus d'une fois au cours de sa longue vie avaient tenté de le renverser, avaient recouru à la ruse, au complot, à l'assassinat... Mais jamais le danger ne s'était fait aussi pressant, n'avait frappé aussi près de l'Empereur : le meurtre de son propre fils !

La porte de la chambre coulisssa et la mère de Hei-Si passa la tête par l'ouverture :

— Eh bien, ma fille, que fais-tu donc dans le noir ? Voilà trois fois que je t'appelle pour le dîner !

En se mettant à table, Hei-Si constata que ses parents avaient déjà procédé à leurs offrandes aux ancêtres : un bol de riz au poisson fumait devant l'autel, dans lequel brûlait une chandelle perpétuelle. D'ordinaire, elle aurait été soulagée d'avoir échappé à cette corvée — or ce soir elle aurait volontiers participé, plutôt pour se calmer elle-

même qu'apaiser l'éventuel courroux des esprits des morts.

Elle s'efforçait de dissimuler son trouble — mais sa mère, perspicace, le remarqua :

— Tu me parais soucieuse, ma fille. Nous aurais-tu caché quelque chose ?

— Non, mama-san, je... je réfléchissais, c'est tout.

— Tu réfléchissais ! s'exclama son père. Dis plutôt que tu pensais à ton pilote de Pan Tang ! N'est-ce pas la vérité ?

— Heu... si, mentit Hei-Si, esquissant un sourire crispé.

— Quand allez-vous donc vous marier ? questionna sa mère. Le médiateur est averti : il n'attend plus qu'un signe.

Hei-Si rougit, ne sachant que répondre. Elle fut tirée de son embarras par le tintement précipité de la cloche d'entrée, accompagné de cris. Le père se leva en fronçant les sourcils : il détestait être dérangé au cours du repas ; c'était selon lui une grossière impolitesse, un manquement à l'étiquette.

Il écarta le panneau — pour se trouver face à un voisin affolé, échevelé, qui pénétra dans la maison sans même enlever ses chaussures (autre grave manquement à l'étiquette).

— Le Duc Ou-Wang est mort ! s'écria le voisin. Il a été assassiné ! On a jeté une bombe sur lui ! (Il se tordit les mains, se griffa le visage.) Oh ! quel malheur ! Quelle terrible calamité !

— Retire tes sandales, intima le père, et assieds-toi. Veux-tu une gloupette ?

Assis sur ses talons devant la table basse, un verre de gloup à la main, le voisin se calma suffisamment pour relater l'événement, tel qu'il venait de le voir à la tridi : le fils de l'Empereur et son escorte avaient été attaqués en pleine jungle, sur la route de Nankin, à coups de micromines-K, tirées probablement à l'aide d'un krasher. Les Services Spéciaux de l'Empereur (son réseau d'espionnage) étaient sur les dents, et auraient déjà appris, grâce à des agents de Kampfbereit opérant sur le territoire, que les responsables de l'attentat seraient des PanTangais hostiles à Wang. Le but de cette opération, d'après les agents de Kampfbereit, serait rien moins que déstabiliser le pouvoir wanguï afin de préparer une invasion de Wang par Pan Tang...

— Ce n'est pas possible, coupa le père de Hei-Si atterré. Wang et Pan Tang ont toujours entretenu d'excellentes relations. Ce poisson que nous mangeons vient de Pan Tang !

— Je ne fais que répéter ce que j'ai entendu, se justifia le voisin.

— Où l'as-tu entendu ? intervint Hei-Si. Sur quel réseau ? (Elle était surprise de la quantité d'informations que détenait le voisin. L'inflash qu'elle avait capté dix minutes plus tôt était beaucoup moins précis...)

— Sur Wahrnetz, le réseau de Kampfbereit. Ils sont très bien

informés.

Hei-Si frémit. Wahrnetz... Elle avait déjà vu ce réseau chez son frère, qui y était abonné. Il ne diffusait que des musiques militaires, des sensos de guerre et de la propagande pour Kampfbereit. Comment pouvait-il être informé déjà? Mais on disait que Kampfbereit avait des oreilles et des yeux partout...

L'éclatement. La ruine, la pourriture, la corruption. Le déclin de l'Empire.

KARAL DE KAMPFBEREIT - 1

« Citoyens, citoyennes ! La vile agression des chiens de Pan Tang contre un bâtiment de notre glorieuse flotte spatiale ne peut rester impunie ! Nous *devons* montrer à ces bouffeurs de plancton qu'on ne s'attaque pas sans conséquence à Kampfbereit ! C'est pourquoi j'ai décidé, eu accord avec l'Etat-Major et le Directoire Exécutif, de porter un coup décisif à Pan Tang, de leur montrer une fois pour toutes *qui* détient le pouvoir dans ce système ! De plus, le gouvernement de Wang, lâchement frappé à la tête par un sinistre complot monté par des agents pantangais, a expressément demandé notre assistance afin de repousser une invasion — jugée imminente — de ces ignobles pêcheurs de crevettes. J'ai donc ordonné une mobilisation générale et immédiate des forces vives de la nation, afin de porter secours à nos frères wanguis et écraser dans un bain de sang les prétentions expansionnistes des fouilleurs de vase pantangais. Cette guerre est juste et néces-» *clic*

— Pourquoi tu éteins ?

— J'aime pas subir ce genre de discours au réveil.

L'image rémanente du dictateur moustachu de Kampfbereit s'effaça doucement dans le champ holo, et la cellule de Karal reprit sa véritable dimension — trois mètres sur deux. Fraïda se redressa, courroucée, fusilla son ami du regard :

— Tu sais que c'est interdit de couper un discours de Joseph Busheïn ! Tu risques de recevoir un blâme pour ça !

Elle voulut lui arracher des mains la télécommande, mais Karal la glissa sous le lit, hors de sa portée.

— M'en fous, répondit-il. De toute façon, je suis mobilisé : demain matin je pars pour Unstern.

— Et moi ? Tu n'y penses pas, à moi ? (Les yeux noirs de la jeune fille lançaient des éclairs.) Qu'est-ce qu'on va me dire, aux Jeunesses Combattantes ?

— Cesse ta parano, Fraïda. T'es chez moi, non ? C'est *ma* tridi !

Fraïda porta la main à sa bouche. Sur son visage, la colère laissait place à l'inquiétude.

— Mais on *sait* que je suis là ! Et je dois faire un résumé du discours, tout à l'heure au Bureau Politique des JC !

Karal écarquilla les yeux :

— Parce que tu vas aux JC tout à l'heure ? ! (Fraïda acquiesça.) Tu m'avais promis qu'on passerait cette dernière journée ensemble !

— Ce n'est pas de ma faute, s'excusa-t-elle. Les JC organisent une manif pour la guerre aujourd'hui, et je n'ai été prévenue qu'hier soir... S'il te plaît, donne-moi la télécommande.

— Et *merde* ! (Karal repoussa violemment la pause et bondit hors du lit.) Chaque fois c'est pareil ! Les JC, toujours les JC ! Pas moyen de passer une seule journée ensemble ! (Il se pencha sur son amie effrayée par cet accès de colère.) Je pars *demain* faire la guerre, Fraïda. On se reverra peut-être jamais ! Est-ce que tu peux pas oublier les JC pour une fois ?

— Justement, c'est la guerre, se ressaisit-elle. Il y a des impératifs supérieurs à notre relation ! Tu crois que va me fait plaisir, que tu partes pour Unstern ? Pourtant je ne dis rien, je ne critique pas !

Elle attrapa la télécommande sous le lit et ralluma la tridi.

«... neur a nos valeureux soldats ! Gloire à Kampfbereit, notre grande et puissante nation ! Nous remporterons la victoire, car nous sommes les plus forts, et la justice est dans notre camp!... »

Joseph Busheïn brandissait les poings, sa moustache frémissait, ses petits yeux porcins brillaient d'exaltation. Ecoeuré, Karal tourna le dos aux vociférations du dictateur, enfila sa combi et ses bottes.

— Où tu vas ?

Karal ne répondit pas. Il vérifia qu'il avait bien sa carte, et sortit en claquant la porte.

— Karal ! Reviens ! appela Fraïda.

Mais le puits antigrav l'entraînait déjà vers le niveau zéro.

*

**

A peine avait-il mis un pied hors du conapt (3000 cellules comme la sienne sur 30 étages — 20 hors sol, 10 in sol) qu'un PSK l'aborda — l'éblouit avec son flash de reconnaissance.

« Identité », émit péremptoirement la petite machine volante.

Clignant des yeux, Karal sortit sa carte de sa poche-poitrine et la glissa dans la fente idoine. Il resta immobile tandis que le Contrôleur Urbain Personnel vérifiait son identité ; ces appareils étaient très susceptibles et le moindre geste un peu brutal pouvait être mal

interprété : tout le monde connaissait l'histoire de ce pauvre type grillé sur place parce qu'il s'était brusquement retourné pour saluer un ami qui passait...

Le PSK recracha la carte. Karal réprima un sourire : le rectangle de plastique au bas de cette petite sphère aplatie, sous le nez du laser pointant entre les deux minicams, évoquait une langue tirée par un gnome cybernétique, tête de nain sans corps au regard suspicieux. Il reprit sa carte, la rangea dans sa poche, prêt à poursuivre sa route.

— Où allez-vous ? interrogea le PSK.

Karal se raidit. Les passants, alentours, lui jetaient des regards en coin, mi-figue, mi-raisin : un PSK occupé, c'est un contrôle évité...

— Nulle part, répondit-il. Je sors juste faire un tour.

— Réponse non recevable. Vous allez forcément quelque part, insista la machine.

— Je vais... assister à la manif des Jeunesses Combattantes, improvisa Karal.

— Vous n'êtes pas membre des JC. Avez-vous l'intention de vous inscrire ?

— Je pars demain pour Unstern. Je suis mobilisé.

— Vous pouvez vous inscrire quand même. Vous obtiendrez certains avantages dans le cadre de l'armée. Renseignez-vous à votre bureau de recrutement.

— D'accord. J'y songerai. Je peux disposer ?

— Vous pouvez disposer. Gloire à Joseph Busheïn !

— Gloire à Joseph Busheïn, marmonna Karal.

Le PSK fit demi-tour et partit en quête d'un autre citoyen à contrôler.

Karal soupira, soulagé : son absentéisme au discours du dictateur ne semblait pas avoir été enregistré. Il s'éloigna de son conapt (immense surface de verre noir qui s'élevait jusque sous le dôme de plastacier recouvrant Neue-Vienna), maudissant intérieurement ces tridis interactives *imposées* dans chaque cellule, dont le témoin de stand-by servait de mouchard au Contrôle Urbain d'Activités, la tentaculaire administration de délation gouvernementale. L'écoute des discours de Joseph Busheïn était *obligatoire*, et prévalait sur tous les programmes des trois réseaux de Kampfbereit. Ne pas y assister était passible d'un blâme ; au bout d'un certain nombre de blâmes (variable selon la gravité de l'infraction), les droits de citoyenneté — déjà peu nombreux — étaient diminués, voire carrément supprimés... Et alors c'était la mine — sans salaire ni congés, sans espoir de s'en sortir.

De toute façon la mine m'attendait, songea Karal amer. *Si je n'avais pas été mobilisé...* Il était un mauvais citoyen : il était chômeur, n'était pas inscrit aux Jeunesses Combattantes ni au Parti Nationaliste, avait des fréquentations louches, n'allait à aucune manifestation politique et

n'écoutait pas les discours. Il s'arrangeait en général pour trouver des alibis, mais avait reçu deux blâmes déjà, pour manque d'esprit civique et nationaliste. Ces deux blâmes lui avaient valu de descendre du 12^e au 5^e étage de son conapt — encore un et il se retrouverait dans les niveaux inférieurs, sans fenêtre, à peler de froid dans l'humidité, à colmater les fissures qui lézardaient les parois... *Mais je m'en fous : demain je suis sur Unstern, et il ne peut plus rien m'arriver de pire.*

Quoi qui l'attendit sur Unstern, Karal était heureux d'échapper à la mine. Son copain Frenz y était allé, pour un mois local[1] — et quand il était revenu, Karal ne l'avait pas reconnu : un zombi hagard, voûté, tassé par une gravité de 5 g, la peau grillée et desquamée par les radiations dures, les yeux presque aveugles, toute volonté anéantie. Il sentait le minerai, crachait du minerai, pissait du minerai. Quand il mourut au cours du mois suivant, Karal n'eut pas le droit d'assister à son enterrement — si toutefois il fut enterré.

Et malgré tout, certains étaient *volontaires* pour les mines...

Louvoyant parmi la faune interlope qui grouillait au niveau zéro (interface entre la lie des bas-fonds et la *classe* des niveaux supérieurs), Karal se dirigea vers le *Bock*, son bar favori, où il salua de la tête quelques connaissances déjà soudées au comptoir, malgré l'heure matinale. Le *Bock* était un des rares bars à l'ancienne qui survivaient dans Neue-Vienna, muni d'un comptoir communautaire, d'une piste pour la danse et d'une seule tridi — sans sensos, sans droïdes, sans tables programmables, sans cams de surveillance (le patron — humain — s'en chargeait lui-même, émargeant comme tous les patrons de bars au Contrôle Urbain d'Activités). Comme d'habitude, Karal commanda une bière.

Le temps que le patron la tire du fût, il jeta un oeil à la tridi qui évoluait dans un coin de la pièce. Busheïn avait terminé son discours, mais la plupart des clients gardaient l'oeil rivé au champ holo, où s'agitaient sur un fond de désert les acteurs mièvres d'un feuilleton, U-Com bas de gamme. Karal savait qu'U-Com diffusait des choses plus intéressantes, mais sur Kampfbereit, même le réseau intersystèmes n° 1 était censuré... Enfin, c'était moins pire que Wahrnetz, le réseau gouvernemental, ou Freistimme, celui du Parti...

— T'en fais une tronche, constata le patron en posant la bière devant Karal.

— Y a de quoi ! Je pars demain pour la guerre.

— Et alors ? T'es pas content de servir la nation ?

— C'est pas la question ! C'est à cause de Fraïda, ma copine...

— Oh oh ! Elle est déjà dans les bras d'un autre ?

— Elle est dans les bras des Jeunesses Combattantes.

Le patron jeta un regard en coin vers l'autre bout du comptoir, où un jeune type vêtu de gris semblait s'intéresser au feuilleton d'U-

Com, puis adressa un discret clin d'oeil à Karal — qui comprit le message : *mesure tes paroles...* Ce brave Hank avait beau être un mouchard, il savait conserver ses bons clients. Karal plongeait le nez dans sa bière, et Hank s'écartait pour servir un nouvel arrivant. *Les PSK ne suffisent pas*, pensa Karal, de plus en plus amer. *Faut en plus qu'ils collent des espions partout... Bientôt j'en aurai un dans mon lit, pour écouter si je ne profère pas des paroles séditeuses en dormant !*

Il termina sa bière, la régla avec sa carte (seul concession de Hank à la modernité — hormis la tridi interactive obligatoire) et sortit d'un pas rapide, jetant un oeil derrière lui pour voir si le type en gris le suivait. *Je deviens aussi parano que Fraïda... Je n'ai rien à me reprocher après tout.* Il ralentit son allure et déambula au hasard dans le labyrinthe grouillant et vivement éclairé du niveau zéro. Il montait parfois aux niveaux + 1 ou + 2, mais hésitait à descendre en dessous, là où se trouvaient les choses intéressantes : putes, boîtes louches, trafics illicites... C'était très mal vu, et Karal n'avait pas envie d'aggraver son cas, juste à la veille de partir à l'armée. Il s'arrêta ici ou là manger quelque saleté hydroponique au goût douteux, boire quelques bières, lécher des vitrines inaccessibles à sa paye misérable de chômeur chronique... Il retardait le moment où il devrait rentrer chez lui préparer son paquetage — pour partir à la guerre...

Alors qu'il était campé devant un automag brillant de mille merveilles, à se demander s'il n'allait pas claquer ses derniers cristaux pour une Petite Voix Intérieure (sur Wang ou Pan Tang, on captait à coup sûr autre chose que Wahrnetz, et on trouvait toutes sortes de micro-blastes), l'artère qui jusqu'à présent s'écoulait en paix entra soudain en ébullition.

Des cris éclatèrent, des gens se mirent à courir en tous sens. La vitrine de l'automag s'obscurcit brusquement, une alarme clignota en son centre — de même pour les boutiques adjacentes. Refusant de céder à ce vent de panique, Karal se plaqua dans une encoignure, tenta de comprendre ce qui se passait...

Ça ne tarda pas : d'une rampe qui menait au niveau inférieur jaillit une horde dépenaillée, hurlante, excitée, qui envahit aussitôt l'artère désertée, balança des pierres et des pièces métalliques dans les vitrines (la plupart résistèrent, mais certaines éclatèrent, aussitôt pillées, hululant lugubrement), jeta à la volée des poignées de flexes jaunis et fendillés — passa telle une tornade devant Karal, sans le remarquer. Celui-ci perçut les clameurs : « Halte à la guerre ! Busheïn assassin ! Mort à Busheïn ! » et autres vociférations du même tonneau. *Les fous ! pensa-t-il. Les inconscients ! Ils vont à la mort !* Il regrettait maintenant de ne pas avoir fui comme tout le monde — mais c'était trop tard : la horde emplissait l'artère, toujours plus nombreuse ; il ne pouvait quitter son abri précaire sans s'y trouver mêlé.

Un flexe vola jusqu'à ses pieds. Il le ramassa prestement, le fourra sous sa combi, et chercha des yeux une issue, un moyen d'échapper à cette folie.

D'autres sirènes — puissantes, menaçantes — couvrirent les cris des manifestants et les hululements des magasins éventrés. Un flottement se produisit dans la foule — les clameurs changèrent, se teintèrent de terreur :

— LES U-SQUADS ! LES U-SQUADS !

Malheur ! s'affola Karal. *Qu'est-ce que je fais ?* Il eut la présence d'esprit de ne pas tenter de se faufiler parmi la horde — en proie à la confusion la plus totale : ceux qui étaient devant rebroussaient chemin, bousculés par la queue qui n'avait pas entendu ou voulait en découdre... Karal s'accroupit dans le mince renforcement, au pied de la vitrine intacte — et de là, il assista à l'horreur.

Mur noir et compact, les U-Squads bloquaient toute la largeur de l'artère — précédés d'une nuée de PSK bourdonnants qui filmaient en gros plans, et suivis d'un pack de lourds véhicules d'intervention, chenillés, blindés, canons pointés. En face, mêlée confuse, cris de terreur, fuites éperdues, panique — trop tard.

Par-dessus les U-Squads, les canons lancèrent des micromines-K chargées de gaz — explosions, vapeurs corrosives, membres arrachés, giclées de sang — les krashers des hommes en noir crachèrent de nouvelles capsules de gaz — brume jaunâtre qui peu à peu noyait la scène du carnage —, puis les U-Squads chargèrent, abattirent ceux qui tenaient encore debout, achevèrent les blessés, poursuivirent les fuyards jusqu'aux sous-sols — et les PSK fixaient en leurs mémoires les visages déformés par l'horreur, déchirés par les déflagrations, révoltés par les gaz — ils enregistraient les dégâts, les vitrines brisées, les boutiques pillées, comptaient les morts, les prisonniers...

Personne ne fit attention à Karal.

Celui-ci, recroquevillé dans son encoignure, le visage enfoui dans ses bras, avait perdu connaissance.

Des éclaboussures de détergent le réveillèrent : chaleur du liquide, brûlure du produit — il tressaillit, sursauta, un hurlement bloqué dans la gorge — qu'il exhala en un douloureux soupir : le combat était fini, les U-Squads étaient partis... Maintenant des robots d'entretien nettoyaient l'artère, aspiraient les débris, essuyaient les traînées de sang, remplaçaient les vitrines brisées, effaçaient toute trace du massacre, qui serait soigneusement passé sous silence dans les prochains inflashes — au point que les éventuels témoins douteraient d'y avoir réellement assisté. Si d'aventure quelqu'un se risquait à en parler, il serait aussitôt convoqué au Bureau Politique le plus proche — et disparaîtrait de la circulation...

Bien que souffrant dans tout son corps, Karal attendit, immobile,

que les robots d'entretien fussent passés — puis se releva avec peine et tituba jusqu'à chez lui, s'appuyant aux murs, s'arrêtant fréquemment pour reprendre son souffle (flèches de feu dans sa poitrine). Il ne vit pas le PSK, au ras du plafond, qui balayait l'artère propre et vide de son regard cybernétique — ni le jeune homme en gris, assis sur un banc face à l'entrée de son conapt, absorbé dans la contemplation d'un massif de fleurs artificielles.

La montée par le puits antigrav fut un véritable calvaire : Karal vomit dans le conduit toutes les saletés qu'il avait ingurgité au cours de son errance — et qu'il finit de gerber dans le minuscule lavabo de sa cellule, non sans avoir subi au passage le sarcasme d'un voisin (« Encore bourré, Karal? La der des ders, hein ? Fini la bière, à la guerre ! »)... C'est à peine s'il nota, en s'écroulant sur son lit, l'absence de Fraïda, qui pourtant aurait dû être rentrée de la manif des Jeunesses Combattantes...

Plus tard, bien plus tard — au coeur de la nuit « légale » (veilleuses et veilleurs dans les artères assombries) — Karal émergea de son sommeil comateux. Il constata d'abord qu'il était seul (toujours pas de Fraïda), ensuite qu'il avait dormi dans ses bottes dégueulasses et sa combi froissée qui puait le vomi. Avec une moue de dégoût, il se déshabilla — le flexe tomba sur le lit.

Il le ramassa, surpris — les souvenirs affluèrent : éruption de sang, de fumées, de terreur — il tremblait si fort qu'il dut s'asseoir. Il ferma les yeux, respira profondément, s'efforça de se calmer... *Pas de panique, se morigéna-t-il. Tu t'en es sorti... Et si tu ne supports pas ce genre de scène, comment tiendras-tu le coup pendant la guerre ?*

Quelque peu rasséréiné, il trouva la force de lire le flexe qu'il chiffonnait entre ses doigts.

C'était surtout un texte d'anti-propagande, qui traitait Joseph Busheïn d'assassin du peuple pantangais et expliquait pourquoi cette guerre était un génocide d'une iniquité sans nom — mais Karal y découvrit des informations qui le stupéfièrent.

Il apprit que les motifs de guerre étaient des prétextes montés de toutes pièces par des agents de Kampfbereit, que le but réel n'était rien moins que la conquête de nouveaux territoires — Pan Tang et Wang — afin de résorber la surpopulation de Kampfbereit, qui atteignait un niveau alarmant : 250 millions d'habitants répartis en dix cités seulement (sans compter ceux qui travaillaient dans les mines, estimés à quinze millions environ). De plus trois de ces cités — Kobold, Berchtesgaden et U-238 — étaient menacées d'effondrement à brève échéance, d'une part à cause des mines qui les entouraient, creusées en dépit de tout bon sens géologique (provoquant d'importantes infiltrations de la glace compressée qui constitue le manteau de la planète), d'autre part à cause du pompage de la glace elle-même (pour

fabriquer l'air et l'eau) qui créait des zones de vide dans lesquelles s'effondraient les terrains environnants. Neue-Vienna était également touchée... Ainsi, même sur une planète sans végétation, sans atmosphère, sans vie, les hommes, dans leur boulimie industrielle, avaient réussi à causer un désastre écologique — lequel ne menaçait qu'eux-mêmes !

Voilà pourquoi il fait si froid et humide aux niveaux inférieurs, et pourquoi les murs sont fissurés, réalisa Karal. Mais qu'est-ce qu'on a fait pour mériter ça ? Qu'est-ce qu'on a fait ?

Le flexe donnait la réponse : les mines... Tant de minéraux, de métaux rares, en telles concentrations que Kampfbereit avait été surnommée « la planète métallique » — tant de richesses inestimables : si accessibles qu'il n'y avait qu'à se baisser pour les ramasser... Convoitises, afflux de pionniers, de capitaux, cités construites à la hâte, mines gigantesques, usines monstrueuses, pouvoir technocratique, puis autoritaire, enfin dictatorial — et toujours plus de monde à affluer, persuadé de faire fortune en cinq ans dans les mines, mais n'y trouvant le plus souvent que la mort... et maintenant le désastre. Imminent. Trois cités menacées d'effondrement. Neue-Vienna atteinte — et les autres ? On manquait d'informations... ou les données étaient trop biens gardées. Construire d'autres cités ? Plus le temps — et ça amènerait encore plus de monde, ne faisant qu'amplifier le problème... Alors — s'expatrier, aller vivre ailleurs, sur des planètes riantes et peu peuplées comme Wang ou Pan Tang... Mais comment installer deux cent millions de personnes sur ces mondes sans les imposer — c'est-à-dire déclarer la guerre ?

Karal secoua la tête, désespéré. Il en apprenait trop d'un seul coup. *Quelle folie... Quelle folie...* Lui n'y était pour rien : il était né là, à Neue-Vienna. Ni ses parents, ni ses grands-parents, ni même ceux qui étaient venus, il y a un siècle ou cinquante ans, se faire un fric soi-disant facile... Encore moins ceux qui viennent toujours s'entasser misérables aux niveaux inférieurs, ou crever dans les mines à extraire dans le cobalt et l'uranium, sous 5 g de gravité, sous les rayons X et gamma de Procyon... Pas de responsables ? Mais *qui* a instauré un tel régime ?

Je vais désertier, décida soudain Karal. Je vais profiter de cette guerre pour me tirer... me planquer dans la jungle de Wang, ou sur une île pantangaise... Oui — c'est ce que je vais faire. Finalement, la guerre est une aubaine pour moi : je vais pouvoir me tirer de là...

Après avoir brûlé le flexe dans son lavabo (surtout ne laisser aucune trace), Karal se recoucha, presque serein : il avait l'occasion de fuir ce noir enfer.

PAGAN DE PAN TANG - 2

De retour chez lui, dans sa maison de pierres à Kouraço (Iles-Sous-Le-Vent), Pagan n'arrivait pas encore à réaliser que Kampfbereit avait véritablement déclaré la guerre à Pan Tang. Pourtant c'était là, sous ses yeux, indubitable — le flexe officiel reçu de la planète noire en témoignait :

Suite à l'ignominieuse destruction par les forces pantangaises, dans les astéroïdes de Pan Tang, d'un vaisseau de reconnaissance de Kampfbereit, l'Etat-Major, le Directoire Exécutif et le chef de l'Etat de Kampfbereit, considérant qu'il s'agit là d'un acte de guerre injustifié, ont décidé à l'unanimité de riposter avec fermeté à cette odieuse agression, et d'engager ce jour, 23 mars 2202 (temps universel), une offensive militaire contre Pan Tang. Cet avertissement tient lieu de déclaration de guerre, et prend effet immédiatement.

*Joseph BUSHEÏN,
Chef de l'Etat de Kampfbereit*

Le Comité des Douze réuni d'urgence sur Terminal Fret avait tout tenté pour éclaircir ce malentendu : ils avaient épluché la blaste issue du *Fishnships*, et constaté comme Pagan que ce fameux vaisseau détruit n'était qu'une épave inhabitée ; ils avaient lancé des appels répétés à Kampfbereit, enjoignant à la modération et à la compréhension — appels qui se heurtèrent à un mur bureaucratique — et des coms Transpace d'urgence aux directions centrales de la CNM et de l'ATO (« Désolés, nous ne pouvons rien faire tant que la guerre n'est pas effectivement engagée, sauf expédier un avertissement officiel à Kampfbereit, mais comprenez bien que cette planète fournit à la CNM les trois quarts de ses besoins en métallurgie... »), et même une demande d'assistance à Sh'rrat, la capitale des Pléiadims (sans réponse)... Puis chacun était redescendu chez soi, la mort dans l'âme, accablé par cette soudaine fatalité, après avoir décidé une nouvelle réunion du Comité dans les plus brefs délais, afin de définir une stratégie de défense... Certains membres du Comité refusaient encore d'y croire, préféraient penser qu'il s'agissait d'une blague télématique sophistiquée, montée par un Conseil d'îles à l'humour particulièrement noir. Pagan lui-même avait partagé un moment cette opinion, mais quelques discrets coups de sonde auprès des meilleurs pirates de réseaux de Pan Tang avaient fini par le persuader du sérieux de cette affaire.

Il soupira, siffla d'un trait sa gloupette, éteignit Daisy, son vieil ord fidèle, et sortit faire un tour sur la falaise : l'air vif et piquant de Pan Tang l'aidait à réfléchir.

Un peu trop vif... Luttant contre les rafales acides (1 % de soufre et d'ozone dans l'atmosphère), Pagan s'engagea sur le chemin qui bordait la falaise et faisait le tour de l'île de Kouraço, la plus grande des Iles-sous-le-Vent, siège social du Conseil — qu'il n'avait pas encore averti de la situation. C'était pourtant son rôle, en tant que président annuel (et responsable de cette galère, il était obligé d'en convenir). Il se demandait comment procéder : l'événement était gravissime et sans précédent. C'était bien pire que déclarer une mauvaise saison de pêche ou lutter contre un virus vicieux... (Balancer des virus facétieux dans les réseaux inter-îles était le principal amusement des PanTangais durant les longs mois d'hiver, quand chacun se trouvait pratiquement isolé sur son île.)

Cette idée de virus amena Pagan à réfléchir sur les moyens dont disposait Pan Tang pour se défendre contre Kampfbereit. Outre l'arsenal défensif conventionnel (le même pour tous les Nouveaux Mondes), capable, tout au plus, de repousser une attaque de gangsters interplanétaires, Pan Tang avait un atout supplémentaire : ses ceintures d'astéroïdes, quasiment infranchissables pour des pilotes inexpérimentés. Mais Pagan se doutait que Kampfbereit n'avait pas déclaré la guerre sans s'être soigneusement préparé, ni avoir formé ses propres pilotes d'élite... Donc les astéroïdes, au mieux, ne les retarderaient que quelques heures — à moins qu'ils ne réitèrent l'erreur des premiers habitants de Pan Tang : s'ouvrir un passage à coups de canons... *Ou bien, réfléchit Pagan, qu'on ne parvienne à parasiter leurs ords de bord, pour attirer toute la flotte dans la Décharge...*

La Décharge — également nommée le Pot au Noir — était une concentration d'astéroïdes si dense et chaotique que la plus petite navette ne pouvait la traverser. Au début de la colonisation de Pan Tang, plusieurs vaisseaux s'étaient égarés là-dedans, et gisaient à présent à l'état de débris épars, nouveaux astéroïdes artificiels...

Oui, c'est une idée, s'approuva-t-il. Faudrait voir avec Ganong à quel point elle est réalisable...

Ganong habitait à trois kilomètres de chez Pagan, près d'un petit port niché au fond d'une crique, qui parvenait à être riant les rares jours où Procyon perçait les nuages. Il était le spécialiste ès virus de Pan Tang, celui grâce à qui la planète avait acquis sa réputation en matière de progs antiviraux et nettoyage de réseaux contaminés. Et si Ganong savait guérir, il savait aussi propager des maladies... inédites et particulièrement vicieuses.

Pagan décida d'aller lui rendre visite. Il craignait, s'il lui exposait le problème via un réseau, que la conversation ne tombe en des

oreilles indiscrètes — il n'était pas encore temps que le public en prenne connaissance.

Il serra sur lui sa pause et se mit en route, ployé sous la bourrasque. Le vent forcissait, d'épais nuages gris-mauve couraient bas dans le ciel, la mer qui battait lourdement au pied de la falaise prenait cette teinte plombée annonciatrice d'une tempête. L'hiver approchait sur Pan Tang, la saison des grands vents — bientôt Pagan ne pourrait plus marcher ainsi au bord de la falaise sans risquer sa vie. Mais il avait prévu de passer l'été à Zedong, auprès de sa bien-aimée... Vu les circonstances, pouvait-il encore l'envisager ? Tant de projets réduits à néant — si cette guerre éclatait vraiment...

Le *bip-bip* de son vigi de poignet clignota/retentit : Daisy voulait lui parler. *Merde*, grogna-t-il en lui-même, *c'est bien le moment !* S'abritant précipitamment contre un buisson de clouche, il enclencha la communication, porta le vigi à son oreille.

— Je viens de recevoir un appel urgent du Conseil de Butung, lui annonça son ord d'une voix aigrette, qu'il avait du mal à entendre. Je te le passe ?

— Ecoute Daisy, je suis dehors, en plein vent, et je te capte à peine. Je te rappelle tout à l'heure, O.K. ?

— C'est *très* urgent, insista l'ord. L'appel est en attente.

— Bon, vas-y.

Le cœur de Pagan se serra : est-ce que les hostilités étaient déjà engagées ?

— Pagan ! C'est Bulen, du Conseil de Butung !

— Je t'entends mal ! Je suis dehors et c'est la tempête, ici !

— Mais qu'est-ce que tu fous dehors ? Tu crois que c'est le moment de te balader ?

— Ta gueule, Bulen ! Je sais ce que j'ai à faire ! Et grouille-toi, je vais pas camper là !

— Wang vient de nous appeler. Ils nous accusent d'avoir assassiné le fils de l'Empereur.

— *Quoi ?*

— T'es sourd ? Paraît que des agents pantangais ont assassiné le fils de l'Empereur de Wang !

Pagan ne répondit pas — car un point, au loin sur la mer, venait d'attirer son regard.

A l'horizon, la mer semblait se soulever. Ou plutôt — *quelque chose* montait à la surface, évacuant d'énormes rouleaux alentours. Soudain un geyser jaillit, monta haut sous les nuages, issu d'un îlot noirâtre. Un volcan sous-marin ? Sans vapeur, sans fumées ?

— Hé, Pagan, tu m'entends ?

— Ouais, Bulen, je t'entends.

L'îlot noir grossit, s'allongea. Un second geyser jaillit, encore

plus haut que le premier. Non, ce n'était pas un volcan. C'était...

— Qu'est-ce t'en penses ? C'est quoi ce micmac ?

— Ecoute, je vais chez Ganong. Je te rappelle de là-bas.

Pagan coupa la communication, sortit de sous le buisson pour assister à l'événement.

Un kraken.

C'était un kraken qui sortait pour respirer.

Le sol vibra sous les coups de boutoir des vagues énormes que l'animal géant avait soulevées. L'écume rejaillit par-dessus la falaise — haute pourtant d'une centaine de mètres —, éclaboussant Pagan au passage, brouillant sa vision. Il recula dans la lande, impressionné, presque effrayé. Quand il put de nouveau distinguer l'horizon, le kraken replongeait lentement dans les profondeurs, provoquant de nouvelles vagues gigantesques. Pagan se mit à courir : là-bas, à deux cents mètres, le chemin tournait vers l'intérieur des terres — mais il ne parvint pas assez vite au virage pour éviter une seconde douche glacée.

Il ralentit ses pas, s'ébroua, trempé jusqu'aux os malgré la pause, sous le choc de cette fabuleuse apparition. C'était extrêmement rare de voir un kraken si près de la côte — surtout en plein jour. D'ordinaire, les krakens ne remontent respirer que la nuit. Une légende pantangaise disait que si l'on voyait un kraken en plein jour, c'était signe d'une catastrophe imminente... Jusqu'à présent, les faits avaient corroboré cette légende : l'an passé, des pêcheurs de Tristan Dacunha en avaient vu un — et la semaine suivante, l'archipel avait été ravagé par un terrible ouragan. Dix ans auparavant, trois krakens avaient été observés la même journée, au large des Iles de la Sonde — et le lendemain, le volcan Agung avait explosé, noyant pendant un an l'hémisphère nord sous un brouillard de cendres et de soufre, au point qu'un tiers de la population pantangaise avait dû être évacuée vers le sud. Et quinze ans plus tôt, c'était encore un kraken qui avait annoncé ce terrible hiver où les glaces polaires étaient descendues jusqu'au 45^e parallèle...

Et celui-ci... Celui-ci annonçait la guerre.

*

**

Pagan arriva chez Ganong à la nuit tombante (la nuit tombait très vite sur Pan Tang, du fait de sa rotation rapide), claquant des dents et transi de froid dans ses vêtements trempés. Un de ses gosses vint lui ouvrir (bien qu'expert en informatique, Ganong possédait une maison entièrement manuelle) — et prit peur devant ce gaillard blême à la mâchoire crispée, aux cheveux dégoulinants.

— *Papa !* cria le gamin en s'enfuyant dans le couloir. Y a un type

louche à la porte !

Pagan trouva la force de sourire. Ganong sortit de son bureau, sourcils froncés, se dérida en découvrant son ami dans le couloir.

— Par Neptune ! T'es tombé en mer ?

— Non, c'est la mer qui est tombée sur moi. Tu peux me prêter quelque chose de sec ?

— Bien sûr. (Il avisa sa fille aînée qui pointait le nez à une porte, entourée de ses deux petits frères.) Nasriya, va demander à Merah un peignoir pour notre ami Pagan.

La fillette s'éclipsa, les deux bambins sur ses talons, et Ganong introduisit Pagan dans le salon, où un véritable feu de bois brûlait dans la cheminée.

— Dis donc, on se refuse rien ! Tu le trouves où, ton bois ?

— Importation, mon vieux ! Chaque flambée me coûte mille cristaux. Mais ça vaut la peine, non ?

Pagan fit la moue. Ganong avait tendance à étaler ostensiblement sa richesse : si un pilote de cargo pantangais gagnait bien sa vie, un expert ès virus gagnait dix fois plus... Heureusement que Ganong avait toujours refusé de faire partie du Conseil : ils auraient fini par ne plus être amis.

Pagan s'approcha du feu, étendit les mains devant les flammes revigorantes.

— En quel honneur, cette flambée à mille cristaux ?

— C'est moi qui l'ai demandée. (Pagan se retourna : Merah entrait dans la pièce, apportant un peignoir richement brodé. Comme chaque fois, il fut ébloui par sa beauté asiatic. Il avait du mal à croire qu'un corps aussi parfait eut pu mettre au monde *trois* enfants, d'une façon entièrement naturelle.) J'ai eu... (Elle fit un geste vague de la main) le *pressentiment* d'une visite.

— Eh bien tu as vu juste, Merah, puisque me voilà.

Elle posa le peignoir sur un fauteuil tapissé de soie wanguie.

— J'ai *toujours* ce pressentiment.

Elle ressortit. Pendant que Pagan se déshabillait, Ganong se dirigea vers le bar et prépara deux *ice-breakers* (un cocktail importé directement de Tatooïne).

— Tu vois, je n'ai pas besoin de com : Merah m'annonce les visites à l'avance.

— Apparemment, ce n'est pas moi qu'elle attendait.

— Quel bon vent t'amène, justement ?

— Un vent de tempête...

Prenant le verre que lui tendait Ganong, Pagan s'assit dans le fauteuil de soie, frissonnant de réconfort devant la chaleur du feu de bois. Il ne savait comment aborder le sujet. Jusqu'à nouvel ordre, la déclaration de guerre était une info Réservée, et Ganong ne faisait pas

partie du Conseil : il n'avait donc pas le droit de savoir. *Au diable les règles*, décida-t-il. *La guerre concerne tout le monde... Quelle importance si Ganong est au courant avant les autres ?*

— Mais tu n'as pas affronté la tempête juste pour boire un *ice-breaker* devant un feu de bois ? questionna l'informaticien. Quelqu'un t'a balancé un méchant virus dont tu n'arrives pas à te débarrasser ?

— J'ai vu un kraken.

— Oh oh ! Vraiment ? Quand ?

— Tout à l'heure. En venant chez toi.

— Il faisait jour ?

— Ouais. Tu sais ce que ça signifie...

— Je ne crois guère aux légendes. L'informatique m'a appris que...

— Tu devrais y croire, le coupa Pagan. Car une catastrophe nous attend. Une terrible catastrophe.

Le sourire quelque peu condescendant de Ganong s'estompa au vu de l'expression soucieuse de son ami — mais le carillon de la porte d'entrée interrompit la question qu'il s'apprêtait à poser. De nouveau les gamins se ruèrent hors de leur aire de jeux.

— Tiens, voilà la seconde visite *pressentie* par Merah.

Au ton sur lequel Ganong prononça le mot *pressentie*, Pagan comprit qu'il ne croyait pas vraiment au don de prémonition de sa femme. Ganong était l'un des derniers survivants d'une race en voie d'extinction — les matérialistes.

Les deux garçons déboulèrent dans le salon, pâles et tremblants.

— Papa, fit le benjamin d'une petite voix, y a une espèce de type tout bizarre à la porte...

Le cadet précisa — à peine plus maître de lui :

— C'est un Hyadim, papa. Il est avec deux Pléiadims.

HEI-SI DE WANG - 2

La troupe des Fleurs du Pêcher n'avait pas annulé la répétition de son spectacle *La danse du ver à soie sur le mûrier au printemps*, prévu pour les Fêtes du Centenaire — mais peut-être aurait-elle dû, car le coeur n'y était pas. Les gestes manquaient de grâce et d'abandon, les mouvements de coordination, et l'ensemble évoquait plutôt « l'agitation désordonnée des poissons dans le filet du pêcheur », selon la propre expression de K'oueï, le maître de danse. Les huit musiciens (cloches, flûtes, luth, orgue à bouche et percussions) n'arrivaient pas à s'accorder ni maintenir un rythme correct. A la moindre interruption,

la plus petite pause, circulaient murmures et chuchotis : « Il paraît que les Fêtes du Centenaire n'auront pas lieu... Est-ce vrai que Pan Tang veut nous déclarer la guerre ?... On dit que l'Empereur a demandé la protection de Kampfberet... A-t-on arrêté les meurtriers du Duc?... Tchang a vu la Fille du Ciel[2] briller dans l'OEil du Grand Dragon... »

Hei-Si, elle, ne disait rien — car elle en savait un peu plus que ses compagnes de danse. En tant que Gardienne des Roses — donc fonctionnaire —, elle avait pu surprendre, dans l'enceinte du Palais Impérial, quelques conversations entre dignitaires, davantage informés que le public. Elle avait ainsi appris que Pan Tang ne tarissait pas de menaces et d'agressions verbales contre Wang, promettait un déluge de feu, de fer et de sang sur la planète aux dix mille vergers, fourbissait une armada de vaisseaux puissamment armés, et ne répondait à aucune des demandes d'explications atterrées de l'Empereur. Pan Tang aurait même coupé toutes les communications, hormis ce déluge rageur qui envahissait les ondes à intervalles réguliers... C'est pourquoi Wen, cédant à l'insistance de Kampfberet, aurait finalement accepté une certaine forme de protection : quelques croiseurs en orbite, et un réseau de surveillance rapprochée.

Hei-Si ne se mêlait pas de politique — sur Wang, la politique était interdite aux femmes, selon la tradition — mais cela ne l'empêchait pas d'avoir quelques idées, et notamment de trouver très louche toute cette histoire. Lorsqu'elle avait vu Pagan, dix jours plus tôt, il n'avait aucunement été question de guerre entre Wang et Pan Tang — et rien, dans son attitude ou ses paroles, ne laissait soupçonner un événement de ce genre. Au contraire, il lui avait promis son retour dans deux semaines, pour passer l'été avec elle... Et elle connaissait suffisamment Pagan, le savait assez amoureux d'elle pour ne pas lui mentir ni lui faire de fausses promesses. Même si la guerre, à ce moment-là, était un secret d'Etat, il ne pouvait pas n'en rien savoir, en tant que président d'un Conseil, ni la laisser dans l'ignorance... A quel jeu jouait Kampfberet ? Pourquoi semer ainsi la discorde entre ces deux planètes, qui entretenaient des relations fondées sur l'amitié et l'intérêt mutuel ? Oh, comme elle *détestait* ce monde noir et froid, et son horrible petit dictateur ! Comment K'ouang, son frère, pouvait-il être à ce point fasciné par les sombres armées de ce fou ?

— Hei-Si ! Il y a un temps pour le rêve, et un temps pour la danse !

— Pardonnez-moi, Maître K'ouei. (Elle prit machinalement la pose de la tourterelle battant des ailes devant le mûrier.)

— Nous n'en sommes plus là, Hei-Si ! s'emporta le maître de danse. Mais qu'avez-vous donc toutes aujourd'hui ?

Les danseuses baissèrent la tête, confuses. Dans le silence gêné

qui s'ensuivit, l'une d'elles, Ts'ien-Kin, se décida à traduire le malaise général :

— La situation nous préoccupe, Maître K'ouei. Nous craignons que les Fêtes du Centenaire soient annulées.

— Vous n'êtes pas là pour vous préoccuper de la situation, mais pour *danser* ! se fâcha K'ouei. Bande de pies effrontées ! Qui vous permet d'avoir une opinion sur la situation ?

La plupart rougirent et baissèrent davantage la tête — sauf Hei-Si, qui se révolta :

— Maître K'ouei ! Le Duc Ou-Wang a été assassiné, Pan Tang menace de nous déclarer la guerre, Kampfbereit est presque à nos portes, et vous voulez nous faire danser comme si rien n'était arrivé ! Croyez-vous que votre attitude soit juste et raisonnable ?

C'en était trop pour le vieux maître de danse, qui avait fait siens tous les préceptes traditionalistes de l'Empereur Wen. Il s'empourpra, ses longues moustaches frémirent, il leva sa baguette de commandement et s'apprêta à fouetter durement la jeune femme — un bras l'arrêta.

Il se retourna, près d'exploser — se calma aussitôt : devant lui se tenait un grand préfet du Palais, vêtu d'une robe noire et d'une tunique jaune, serrée par une ceinture portant les emblèmes officiels : il était donc en mission ; porter la main sur lui équivalait à un crime contre l'Etat.

Ce fut au tour de Maître K'ouei de se courber et baisser la tête :

— Pardonnez-moi, monsieur. Je ne vous avais pas entendu entrer.

Le fonctionnaire ne releva pas l'offense qui avait failli être commise.

— Où en êtes-vous de votre spectacle pour les Fêtes du Centenaire ? demanda-t-il.

— Nous progressons, monsieur. Nous étudions en ce moment un point difficile, mais le spectacle sera prêt en temps voulu. Désirez-vous assister à la répétition, monsieur ?

Le préfet secoua la tête.

— C'est inutile. Les Fêtes du Centenaire sont annulées. (Murmures étouffés parmi les danseuses et les musiciens.) L'Empereur a décrété une semaine de deuil national en l'honneur du Duc Ou-Wang. Il convient dès à présent d'observer les rites et cérémonies appropriées. D'autre part... (Le fonctionnaire hésita, comme si ce qu'il devait déclarer était particulièrement délicat.) Dans huit jours, l'Empereur accueillera au Palais le chef de l'Etat de Kampfbereit, Joseph Busheïn, et son Etat-Major. Il vous sera certainement demandé de préparer un spectacle en leur honneur. Vous recevrez toutes les instructions nécessaires au moment opportun. C'est tout ce que j'ai à

vous dire.

Il tourna les talons (les pierres semi-précieuses qu'il portait à la ceinture cliquetèrent brièvement) et quitta la salle de répétition, aussi silencieusement qu'il y était entré.

*

**

Quand la troupe des Fleurs du Pêcher sortit de la Faculté des Six Arts Libéraux, la nuit était tombée sur Zedong. La ville brillait de mille feux, lanternes et lampions (mais ni néon, ni arc-lite, nulle enseigne holo hormis les portraits géants de l'Empereur, illuminés d'une lueur couleur chair) — la douce nuit de Zedong, errance des noctambules, refuge des insomniaques, charme des touristes —, lesquels se faisaient plutôt rares à cause de ces rumeurs de guerre... Mille lumières, mille couleurs, mais rien qui agressait l'oeil, aucun de ces pièges à touristes clinquants si communs sur les autres mondes... (C'est ainsi qu'en plein coeur de Zedong, passée la mi-nuit, quand la poussière de la circulation était retombée, le firmament scintillait de myriades d'étoiles, et Procyon-B, la Fille du Ciel, trônait dans l'OEil du Grand Dragon — tout comme Sirius dans l'hémisphère sud, l'autre point du Tai Ki.) Nuit d'été propice au farniente et aux flâneries, mais aussi aux voleurs et bandits... C'est pourquoi Ts'ien-Kin, qui avait peur de rentrer seule chez elle, demanda à Hei-Si de l'accompagner. Laquelle ne se fit pas prier — car elle appréhendait de rentrer tout court : elle craignait non les voleurs, mais ses parents...

— Tu es bien silencieuse, Hei-Si, remarqua son amie. Est-ce le courroux de Maître K'ouei qui ferme ta bouche et assombrit tes yeux ?

— Ce vil crapaud ? Je l'ai déjà oublié... Hélas, jolie fleur[3], ma peine s'écoule d'une autre source...

— Pagan, devina Ts'ien-Kin.

— Pagan, oui... Je crains de ne plus jamais le revoir.

— Mais la guerre ne durera pas toujours... (Ts'ien-Kin se voulait rassurante.) Et ce beau pilote paraît bien attaché à toi...

— Ce n'est pas son infidélité que je redoute. C'est la réaction de mes parents.

— Tes parents ! N'étaient-ils pas tout disposés à ton mariage ?

— Ils *vêtaient*, oui... Pagan est riche, comprends-tu, et pour eux il était le Fils du Ciel. Mais maintenant c'est un ennemi... Mon frère — qui ne jure que par Kampfbereit — a mis du sable dans leurs yeux, un voile de haine sur leurs pensées. Maintenant ils disent que si *j'évoque* seulement devant eux le nom de l'espion pantangais, ils me chasseront, me répudieront, me déposséderont de tout... (Hei-Si enfouit son visage dans ses paumes.) Oh ! comment les convaincre, leur faire comprendre que Pagan n'est pas ce qu'ils croient, qu'il n'est

pour rien dans cette tragédie...

— Qu'en sais-tu, au fond ? lança Ts'ien-Kin d'un ton plus soupçonneux qu'elle n'eût voulu le laisser paraître. Tu m'as dit toi-même qu'il était membre du gouvernement pantangais, et c'est bien le gouvernement pantangais qui nous déclare la guerre !

Hei-Si s'immobilisa au milieu de la rue.

— Toi aussi tu crois que Pan Tang nous veut du mal ?

Son amie cligna des yeux, interloquée.

— Mais — n'est-ce pas évident ? Tous ces messages...

— Réfléchis un peu, tête de linotte ! Qui attendons-nous, sous huit jours ? Les armées d'invasion de Pan Tang ? Non — celles de Kampfberet !

— Bien sûr ! Elles viennent nous protéger, car nous n'avons pas de forces spatiales. L'Empereur a toujours refusé.

— Nous *protéger* ! s'énerma Hei-Si. Tu verras, Ts'ien-Kin, comment nous serons protégés, quand les lourdes bottes des soldats de Kampfberet fouleront cette rue !

Elle embrassa d'un grand geste la rue populeuse, où débordaient sur les trottoirs échoppes et ateliers, où dés et dominos roulaient et claquaient sur les tables des terrasses, où porteurs et rickshaws se faufilaient avec habileté parmi la foule qui vaquait paisiblement, sous les globes lumineux de verre ou de papier qui éclairaient peu ou prou des dizaines d'enseignes de bois ou de plastique. Une des nombreuses artères commerçantes de Zedong... Tant d'odeurs, de bruits, d'activités dont les plus secrètes étaient cachées sous les toits vernis et rebiqués, dans les arrière-cours calmes et fleuries, au fond des tripots signalés par une discrète lanterne rouge...

— Tu exagères, protesta Ts'ien-Kin. Les forces de Kampfberet resteront en orbite ; seul l'Etat-Major et le chef de l'Etat descendront saluer l'Empereur. C'est ce qui a été promis.

— C'est ce qui a été promis, oui, répéta Hei-Si d'une voix ricanante. Ts'ien-Kin, tu es aussi aveugle que le poussin dans son oeuf. Prends garde que le serpent ne te gobe ! Tu es presque chez toi. Je te laisse.

Elle plaqua sur ces mots son amie abasourdie, s'enfonça d'un pas rapide dans le sombre dédale des ruelles alentours.

Quelle naïveté ! pensait-elle avec colère. *Je croyais Ts'ien-Kin plus futée... Serais-je la seule à entrevoir les sombres manigances de Kampfberet ?* Hei-Si marchait sans faire attention où elle allait, quelles rues elle traversait. Alors qu'elle s'était profondément engagée dans une venelle transversale, puits obscur et désert entre deux rues animées — un petit groupe d'hommes lui barra soudain le passage — des hommes manifestement ivres.

— Eh là, jeune fille ! Où cours-tu de la sorte ?

— Laissez-moi passer, dit-elle d'un ton qui manquait de fermeté.
Les hommes l'entourèrent. Elle voulut reculer. L'un d'eux lui saisit le bras.

— Rien ne te presse à cette heure, jolie demoiselle...

Tu n'as pas envie de t'amuser avec nous ?

Elle reconnut la seconde voix — et la silhouette d'où elle émanait.

— K'ouang ? C'est toi ?

— Quelle surprise ! s'écria la voix empâtée par l'alcool. Ma propre soeur, ici ! En plein quartier des Tripots !

Le type qui avait saisi Hei-Si la lâcha. Elle s'écarta prestement — mais les autres lui bouchaient toujours le passage.

— Dis à tes amis de me laisser passer, et j'oublierai dans quel état je t'ai vu, intima Hei-Si.

— Dans quel état ! Dans quel état ! ricana K'ouang. (Les autres l'imitèrent grassement.) Tu me parles comme ça, à *moi* ? Vous ne savez pas qui est cette soeur, qui ose me parler ainsi ? lança-t-il à ses compagnons. Elle écarte les cuisses pour un chien de Pan Tang !

Hei-Si bouscula le type qui vacillait devant elle et s'enfuit en courant. Elle entendait dans son dos les imprécations de son frère :

— Kampfbereit écrasera tous les chiens de Pan Tang ! Et les putains comme toi seront envoyées dans les mines ! *Dans les mines !* avec les traîtres et les lâches !

Hei-Si courut jusqu'à ce que le manque de souffle l'oblige à s'arrêter, jusqu'à ce que les larmes brouillent sa vue... Puis elle marcha encore, en proie à une rage désespérée, ignorant les regards intrigués des passants, ressassant ces mots qui lui revenaient en mémoire : *l'éclatement... la ruine, la pourriture, la corruption... l'éclatement...*

En traversant la place des Dix-Mille Etres, sur le chemin qui menait chez elle, Hei-Si remarqua l'adage du jour, sous l'holo géant de l'Empereur :

LE SAGE N'A PAS BESOIN DE VOYAGER POUR

CONNAÎTRE TOUTE CHOSE.

IL N'A PAS BESOIN DE VOIR POUR ÊTRE LUCIDE.

IL N'A PAS BESOIN DE FAIRE POUR ACCOMPLIR.

Elle cracha au pied du portrait.

Quatre jours plus tard, six cent mille soldats de Kampfbereit débarquaient dans les cinq villes principales de Wang.

Recrutement massif oblige, les formalités de transfert sur Unstern étaient réduites au minimum. Convoqué à sept heures à la Zone d'Embarquement Militaire n° 3 de Neue-Vienna, Karal fit néanmoins la queue deux heures durant, dans une immense salle blanche et froide, emplie d'une foule d'où émanaient des murmures inquiets. Chaque porte était gardée par des soldats armés, vêtus d'uniformes noirs, les yeux masqués par des verres-miroirs (qui n'étaient sans doute pas des lunettes) — et rigoureusement immobiles... Karal supposa qu'il s'agissait de droïdes : insensibles, impitoyables, incorruptibles. Il en eut la quasi-certitude au moment où l'une des recrues craqua, tenta de s'enfuir : le pauvre type fut aussitôt tétanisé et évacué — promptement, efficacement, sans un mot ni un geste inutile. Cet incident fit tomber sur la salle bruissante un silence de mort, qui dura une bonne minute.

— Tu vois ? chuchota un type à l'oreille de Karal (un grand costaud à la joue balafrée, aux yeux gris et durs, vêtu de ces hardes informes caractéristiques des habitants des niveaux inférieurs). Ça c'est la justice militaire : tu files droit ou tu crèves. Ce petit con va se retrouver dans les Z.E.

— Les Z.E. ?

— Zuchteinheiten. Les Unités Disciplinaires. On y envoie les criminels, les déviants, les marginaux, les opposants. Et les lâches comme lui. (Le type eut un sourire cruel, qui dévoila ses dents cassées.) Ceux qui survivent à l'instruction sont expédiés aux premières lignes, là où ça barde le plus. Il en revient à peu près un sur dix.

— Tu m'as l'air au courant, dis donc.

— J'ai un pote dans les Z.E., déclara sourdement le grand type. C'était le chef de notre bande, au niveau —7. Je vais sûrement le rejoindre.

— Ça t'affole pas, remarqua Karal.

L'autre haussa les épaules.

— Quand t'as vécu au niveau — 7, t'as plus peur de rien.

Karal aurait voulu lui poser d'autres questions, mais la file avançait vite et le tour du type était venu. Il se planta devant une table munie d'un écran, d'un tactile et d'un micro, derrière laquelle un officier leva un regard ennuyé, et prononça d'une voix lasse — pour la millièème fois sans doute :

— Epelle ton nom dans le micro devant toi.

— Jorg Muller. J.O.R.G. M.U.L.L.E.R.

L'officier cocha sur l'écran à l'aide d'un stylet.

— O.K. T'es maintenant le matricule 23D632. Rappelle-t'en. Tu dégages par là. (Il montra de la pointe de son stylet une porte ouverte sur sa gauche, où s'engageaient d'autres recrues.)

— Je voudrais être affecté dans les Z.E., précisa Muller.

— Tu verras ça là-haut. Dégage ! Suivant.

C'était au tour de Karal, qui déclina pareillement son nom. L'officier ne leva même pas les yeux de son écran.

— O.K. T'es maintenant le matricule 24C729. Rappelle-t'en... Tu dégages par ici. (Karal prit machinalement la même direction que Muller.) Par là, bordel ! s'énerva le militaire, désignant une porte sur sa droite. T'es con ou tu fais exprès ? Suivant !

La porte donnait sur un long couloir noir, au plafond fluorescent, qui aboutissait, après plusieurs coudes, directement dans la navette, un gros appareil militaire déjà bourré de monde. Karal chercha Muller des yeux (non qu'il lui plût particulièrement, mais c'était le seul type à qui il avait parlé depuis son arrivée dans la Zone), en vain : le grand balafre avait dû être dirigé vers une autre navette. Il parvint à se trouver une place entre un jeune homme hagard et un autre plus mûr qui semblait s'ennuyer profondément, et — comme tout le monde — il attendit, dans le sifflement agaçant des moteurs plasmatiques.

Une heure plus tard environ — quand il ne fut vraiment plus possible de caser une personne supplémentaire —, le sas se ferma brutalement, les moteurs rugirent, la navette trembla violemment — un poids écrasant s'abattit sur les passagers. Tous suffoquaient, tassés, ne tenant assis que par la compression des corps. Beaucoup saignaient du nez ou des oreilles sous l'insupportable pression de l'accélération : certains pressaient leurs mains sur leurs yeux exorbités, quelques-uns s'évanouirent... Karal peinait à respirer, son coeur cognait lourdement dans sa poitrine, ses oreilles surcompressées bourdonnaient douloureusement — et lui aussi appuya ses paumes sur ses yeux injectés de sang, qui semblaient vouloir jaillir de leurs orbites. Les cris ou gémissements, visibles sur les visages révoltés, étaient noyés dans les hurlements des moteurs, dont les ultrasons foraient les tympons, anéantissaient toute pensée. Karal parvint quand même à se demander si *tous* les transports militaires étaient aussi pénibles, et pendant combien de temps pourrait-il supporter celui-ci...

La souffrance des passagers s'atténua — ou plutôt se modifia — quand la navette se fut arrachée au puissant champ gravitationnel de Kampfbereit. La pesanteur s'inversa au point d'atteindre une valeur presque nulle, provoquant toutes sortes de dérèglements internes, qui se traduisirent par des vertiges, des nausées, des vomissements — lesquels se mirent à flotter, boules semi-liquides et nauséabondes... Le vacarme effroyable des moteurs empêchait toute communication verbale, même hurlée dans l'oreille. Il n'y avait rien d'autre à faire que supporter, tenir le coup jusqu'à l'arrivée — sans même contempler les étoiles, car tous les hublots étaient condamnés par des plaques de

plastacier.

Le voyage sembla durer des heures à Karal — il ne prit pourtant que dix-huit minutes, ainsi que l'attestait sa montre. L'arrivée s'annonça par un retour de la pesanteur, un changement de tonalité dans le tonnerre des moteurs et de nouvelles vibrations qui allèrent crescendo — Karal, comme bien d'autres, redouta que la navette ne se disloquât en plein espace —, puis tout s'interrompit brutalement, par un choc terrifiant qui acheva de semer la confusion parmi les passagers fort éprouvés.

Quelques minutes plus tard, le sas s'ouvrit (*comme une porte de bétailière*, songea Karal) sur un nouveau boyau qui n'était pas noir, mais *transparent* — hormis la grille aux mailles serrées qui servait de passe-pied. La transparence était telle que les premiers à sortir eurent un mouvement de recul et d'effroi — contré par les suivants, pressés de s'extirper de la bauge puante qu'était devenu l'habitable de la navette. Bien vite la raison subjuguait la terreur (ils respiraient, donc *quelque chose* devait les protéger du vide) et la bousculade se résorba autour du sas. Néanmoins chacun avançait avec circonspection sur l'étroite grille métallique, tâtant de la main les parois invisibles afin de s'assurer de leur présence... Le passage était brillamment éclairé par des projecteurs extérieurs, qui illuminaient également toute la zone d'atterrissage : d'autres navettes dans leurs berceaux (et des berceaux vides), d'autres boyaux translucides, parcourus par des silhouettes indécises, convergeant vers un dôme de plastacier percé de larges hublots vivement éclairés. Autour, une jungle technologique : forêts d'antennes et d'entretoises, dômes, citernes, tuyaux, plaines de métal, murailles d'acier, pylônes et poutrelles qui se perdaient dans l'ombre de l'horizon proche... Et bouchant la moitié du ciel : Kampfberet — grise, tavelée, parsemée de cratères. Sur sa face blême se devinaient les taches de lumière des villes et les fins sillons lumineux des voies de communication — qui apparaissaient clairement dans le croissant de la face nocturne, malgré le faible éclat prodigué par Procyon-B, la naine blanche que masquait la planète.

— C'est beau, vu d'ici, n'est-ce pas ?

Karal se retourna : celui qui avait parlé était son voisin dans la navette, l'homme mûr à l'air ennuyé qui s'était dégueulé dessus pendant la traversée.

— Question de point de vue, grogna Karal. (Pour lui, cela ressemblait à une grosse pomme pourrie, sillonnée de vers luminescents.)

— Justement, je n'avais jamais eu ce point de vue... Vous comprenez, j'ai participé à la construction de ces routes. Je suis ingénieur... ou plutôt, je l'étais dans le civil.

— Z'avez de la chance. Moi j'étais chômeur.

— De toute façon, fit le type, on se retrouve tous dans le même bateau, n'est-ce pas ?

— La même galère, conclut Karal en prenant ses distances.

La salle dans laquelle débouchait le boyau transparent — par un double sas étroit, fortement blindé — ressemblait sensiblement à celle de la Zone d'Embarquement n° 3 à Neue-Vienna, sauf qu'il y avait davantage de tables munies d'écrans et d'officiers orienteurs, de nombreux gardes noirs tout autour, et beaucoup moins d'issues : trois seulement (une bleue, une blanche et une noire barrée de rouge), gardées et canalisées par des barrières répulsives. La foule qui remplissait la salle sortait d'une huitaine de sas reliés chacun à un boyau transparent (ce qui laissait supposer que huit navettes étaient arrivées en même temps).

Malgré l'abondance de tables d'orientation, l'attente fut plus longue qu'au départ — car ici on ne se contentait pas de demander les noms et décerner un numéro matricule. Chacun était soumis à un interrogatoire plus ou moins poussé selon ses antécédents, et en sortait par l'une ou l'autre des trois portes, muni d'une affectation qui, apparemment, ne réjouissait personne.

Durant cette longue attente, Karal chercha de nouveau des yeux Jorg Muller, sans succès — mais il n'osait quitter sa file, craignant de perdre sa place et d'attendre encore plus longtemps... Il était fatigué, sale et puant, avait envie d'en finir au plus vite afin de prendre une douche et se restaurer, si c'était au programme... Pardessus tout, il se sentait profondément abattu, démoralisé : il pensait à Fraïda, à leur dispute de la veille. Pourquoi n'était-elle pas revenue ? Était-elle déjà dans les bras d'un autre, comme l'avait suggéré le patron du *Bock* ? Avait-elle été coincée par les Jeunesses Combattantes, à un meeting politique ou il ne savait quoi ? Elle aurait pu le prévenir... Ou bien — hypothèse beaucoup plus angoissante —, aurait-elle été arrêtée ? Tant de gens disparaissaient ainsi, sans raison... Mais non, Fraïda était une bonne militante : elle ne manquait jamais une réunion, une manif, un discours de Busheïn, elle connaissait par coeur la Doctrine du parfait Citoyen

Nationaliste... Ou encore — l'avait-on empêchée de le revoir ? Car lui, Karal, ne pouvait être considéré comme un bon Citoyen Nationaliste. Il n'était même pas inscrit au Parti... *Chère Fraïda, ma belle Fraïda, songeait-il amer, on ne se reverra peut-être plus jamais... Car dès que j'en aurai l'occasion, je désertai, et si tout se passe bien, je ne remettrai plus les pieds sur Kampfbereit... Je t'enverrai un petit holo, si ce n'est pas trop risqué... Pour te dire combien je t'ai aimée... Enfin, je crois que je t'ai aimée. En tout cas, qu'est-ce que tu baisais bien...*

— Matricule !

— Pardon ?

— T'es sourd ? J'te d'mande ton matricule !

Tout à ses rêveries, Karal était parvenu devant la table d'orientation. Le militaire qui le fusillait du regard avait une allure de bouledogue.

— Heu... attendez... 24... 24C729.

— T'as intérêt à répondre plus vite que ça, 24C729 ! (L'officier consulta son écran, toucha sur son tactile une zone noire de crasse — leva sur Karal deux yeux inquisiteurs, affichant un sourire mauvais.) T'es pas inscrit aux JC ?

— Non, avoua Karal.

— Ni au Parti Nationaliste ?

— Non plus...

— Chômeur ? Quel niveau ?

— Euh... +5.

— Tu le mérites pas, enculé ! Où t'étais hier matin, pendant le discours du Président-Dictateur ?

— Chez moi. Je... j'écoutais.

— menteur ! T'as éteint ta tridi pendant douze minutes. Il te plaisait pas, le discours ?

— Si, mais... j'étais avec mon amie, et...

— Et t'as préféré baiser plutôt qu'écouter le Président-Dictateur, hein ? Avoue !

— Heu, non, en fait, on... on baisait pas. On s'engueulait.

— Pourquoi ?

— Elle voulait... (Karal s'interrompt. Il avait failli dire « elle voulait écouter le discours » — ce qui l'aurait enfoncé.) Pour des raisons familiales, corrigea-t-il.

Les petits yeux de l'officier s'étrécirent encore.

— Ah ouais ? C'est pas ce qu'elle nous a dit. D'après elle, tu *refusais* d'écouter le discours du Président-Dictateur. C'est vrai ?

— Vous l'avez interrogée ? s'écria Karal.

— Réponds ! C'est vrai ?

— Oui, souffla-t-il, désespéré.

— Et hier après-midi, t'étais où ?

Le coeur de Karal se serra.

— Je... me suis baladé, émit-il d'un ton peu assuré.

— Où ?

— Au niveau zéro. Les bars, les magasins, tout ça.

— T'as pas croisé une manif, par hasard ?

Ce n'est pas possible, se dit-il. Personne ne m'a vu ! Personne ne m'a parlé !

— Je-je ne crois pas, non. Une manif des JC ?

— Fais pas le mariole ! aboya le bouledogue. On sait parfaitement où t'étais ! (Il fit pivoter l'écran de la table vers Karal.) Et

ça ! C'est pas toi, peut-être ! (L'écran montrait Karal ratatiné dans son encoignure, assistant au défilé hurlant et désordonné des hordes souterraines.) Tu veux voir ta gueule ? (Gros plan sur le visage effaré de Karal, puis sur le flexe glissé prestement sous sa combi.) C'était intéressant, ta lecture ? (Vue en rayons X de Karal rentrant dans son conapt, prise depuis l'autre côté de la rue — le banc près du massif de fleurs —, le flexe brillant en jaune sous la combi.) A qui t'en as fait profiter ?

— A p-personne, balbutia Karal. Je l'ai détruit.

— Comment ?

— Brûlé. Dans mon lavabo.

L'officier retourna l'écran vers lui, pressa son tactile.

— Exact. Ta cellule a enregistré une forte émission de fumée, à 02 :72 TD. Qu'est-ce qu'il y avait, dans ce flexe ?

— Je... j'ai oublié.

— T'as oublié, ricana le militaire, hochant sa grosse tête de dogue. T'as la mémoire courte, hein ? Qui tu connais, aux niveaux inférieurs ?

— Personne !

— Si ! Tu connais Jorg Muller ! Tu lui as parlé, pas plus tard que tout à l'heure ! Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Mais — rien ! rien d'important ! s'affola Karal. On venait juste de se rencontrer !

L'officier s'adossa à son fauteuil, satisfait. Il pointa son stylet sur Karal en sueur.

— 24C729, toi t'es un élément subversif. Mais mon rôle, c'est pas de te questionner. Mon rôle, c'est de l'orienter. Et là où je t'envoie, y a des gens tout à fait compétents pour te faire cracher tout ce que tu sais.

— Vous m'envoyez où? demanda Karal d'une petite voix — il devinait la réponse.

— Z.E. ! hurla l'officier — tandis qu'une carte barrée de rouge sortait de sous l'écran. (Il sourit, les yeux réduits à deux fentes.) Je vois à ta tronche que j'ai pas besoin de t'expliquer ce que ça signifie. Attrape cette carte, 24C729, et dégage par la porte droite. (Il désigna la porte noire barrée de rouge, gardée par deux sbires en uniforme noir, aux yeux masqués par des verres-miroirs.) Et si t'essaies de te suicider, les gardes ici présents te feront tellement mal que tu regretteras de pas avoir réussi. Suivant !

PAGAN DE PAN TANG - 3

Devant les Pléiadims, Ganong avait perdu toute son assurance. Il se montrait indécis, emprunté, ne savait comment les satisfaire : il leur avait proposé un verre, sachant pourtant qu'ils ne buvaient pas, et les avait invités à s'asseoir, ce qu'ils avaient décliné. Ils se tenaient immobiles au milieu de la pièce, grands, majestueux, nimbés de leur halo vert anti-Virus, vêtus de couleurs qui miroitaient dans le salon. Leurs gros yeux mordorés à facettes parcouraient lentement la pièce, s'arrêtant parfois sur ses occupants humains, sans aucune expression déchiffrable. L'un d'eux portait l'ombrelle de l'Accompagnateur (une petite merveille taillée dans un tissu arachnéen, sur un manche délicatement ciselé et incrusté de gemmes) : ils accompagnaient donc le Hyadim.

Celui-ci, accroupi devant la cheminée, ressemblait à un gnome, un korrigan des anciennes légendes terriennes : une caricature d'être humain, qui eût prêté à rire si l'on ignorait que les Hyadims sont la race la plus ancienne et la plus sage de l'univers connu, qu'ils peuvent en outre présenter n'importe quelle apparence (et non revêtir n'importe quelle forme, comme on l'avait cru tout d'abord : *l'image* d'eux-mêmes que les Hyadims offrent aux humains est une pure illusion, même si elle paraît solide). Une fourrure grise le couvrait de la tête aux pieds, lesquels, démesurés, n'avaient que trois doigts — de même ses mains. Ses yeux jaunes de chat (seul élément, peut-être, de la *véritable* apparence des Hyadims) fixaient le feu qui brûlait haut et clair, bien que la bûche fût presque entièrement consumée. (Il pouvait entretenir ce feu aussi longtemps qu'il le désirait, à partir d'un simple tas de cendres : au temps pour Ganong et sa flambée à mille cristaux...)

Les trois gosses, à la porte du salon, posaient sur les non-humains des yeux ronds, quelque peu effrayés. Merah se fraya un passage entre eux pour pénétrer dans la pièce. Elle adressa une révérence au Hyadim et le Salut de Premier Contact aux Pléiadims : les doigts de chaque main resserrés en fuseaux, ceux de la main droite pointés vers eux, ceux de la main gauche touchant le plexus. Ils le lui rendirent avec des gestes empreints d'une grâce infinie.

Les salutations effectuées, Merah s'assit dans un des larges fauteuils ; les Pléiadims l'imitèrent aussitôt. Pagan réalisa soudain que, dans leur stupéfaction, lui et Ganong avaient *oublié* de saluer les arrivants — ce qui constituait une lourde faute protocolaire : voilà

pourquoi les Pléiadims n'avaient encore rien dit, et refusé les offres maladroites de leur hôte. Voilà aussi pourquoi ce fut à Merah qu'ils s'adressèrent, brisant de leur voix rocailleuse (issue du transducteur qui brillait comme un joyau nacré sur leur poitrine) le silence gêné qui régnait dans le salon :

— Nous sommes en voyage d'étude, déclara (en LIS) celui qui tenait l'ombrelle. Nous accompagnons, assistons et protégeons Gris-Bleu-Comme-La-Pluie-De-L'Aube-A-Fffnaï (il désigna le Hyadim) venu communier avec une forme de vie indigène sur votre monde.

— Nous avons besoin, pour cela, de votre hospitalité et d'une aide matérielle, précisa son compagnon.

— Elles vous sont accordées, répondit Merah avec un sourire (et un regard en coin à Ganong, que celui-ci s'empessa de relever :)

— Bien sûr, nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous aider, renchérit-il.

Les Pléiadims l'ignorèrent : il n'avait toujours pas salué, donc il n'existait pas pour eux. Avant d'intervenir à son tour, Pagan s'empessa de corriger cette impolitesse (se félicitant au passage de s'être donné le mal d'apprendre, en tant que Président annuel du Conseil, toutes les règles protocolaires). Il leur adressa l'Humble Salut d'Excuse, assorti de la Permission d'Intervention : tête baissée, main gauche à plat sur le haut du crâne, main droite en fuseau sur le plexus, puis les deux mains ouvertes devant lui, la gauche se repliant progressivement vers sa bouche. Les Pléiadims lui répondirent par l'Excuse Acceptée et la Permission Accordée — une danse aérienne de leurs longues mains fines que Ganong observait bouche bée.

— Quelle est la forme de vie indigène que le Hyadim désire étudier ?

— Elle vit dans l'océan, répondit celui qui tenait l'ombrelle. Sa taille dépasse celles de toutes les créatures autonomes connues.

— Les humains l'appellent kraken, ajouta l'autre Pléiadim.

— Son esprit est riche et vaste comme un monde, intervint le Hyadim (en LIS également, avec cette voix rocailleuse conférée par le transducteur). Ses pensées brillent dans la mer comme les étoiles dans le ciel, et son chant est parvenu jusqu'à nous.

— J'ignorais que les krakens chantaient, remarqua Ganong.

Le Hyadim se retourna et le fixa de ses yeux jaunes.

— Les humains sont les créatures les plus obtuses qui soient. Bien des merveilles leurs échappent.

Ganong rougit. Merah changea de sujet, diplomate :

— De quoi aurez-vous besoin pour votre étude ?

— Excusez-moi, s'interposa Pagan. Je dois vous avertir qu'une menace extrêmement grave pèse sur nos têtes : Kampfbereit nous a déclaré la guerre. En ce moment même, des vaisseaux de combat sont

en route pour Pan Tang. Notre défense est en état d'alerte maximum. Toutes nos tentatives de conciliation ont été rejetées. La CNM nous refuse son aide, et Sh'rrat, que nous avons aussi contactée, n'a pas donné suite. (Il s'interrompt, jugeant l'effet de cette déclaration : stupéfaction pour Merah, incrédulité pour Ganong, et rien chez les Pléiadims ni le Hyadim — rien de visible.) Je pense qu'il serait prudent d'ajourner votre étude, et de quitter cette planète le plus vite possible.

Un silence glacé accueillit ses paroles — rompu par la stridulation étouffée du com, dissimulé derrière une grosse plante verte d'origine wanguie, dans un coin antibruit du salon. Ganong se leva pesamment pour aller répondre. Nul ne dit mot pendant ce temps.

Ganong sortit de la zone isolée :

— Pagan, c'est pour toi. Bulen, du Conseil de Butung.

Pagan se glissa à son tour derrière la plante verte. Tous les sons de la pièce s'estompèrent, effacés par le champ antibruit.

Dans le com, la tête joufflue de Bulen était rouge brique.

— Tu devais me rappeler, je te signale ! cria-t-il d'un ton plein de hargne.

— Excuse-moi, je n'ai pas eu le temps. Deux Pléiadims et un Hyadim viennent d'arriver chez Ganong.

— *Quoi ?* Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

— Ce n'est pas une plaisanterie. Ils sont en voyage d'étude. (Pagan exposa brièvement la situation.)

— Ils auraient dû contacter le Conseil ! explosa Bulen. Pour qui se prennent-ils ?

— Pour des Pléiadims, répondit Pagan. Tu sais bien qu'ils se fichent pas mal de nos lois et de notre hiérarchie. Les Pléiadims vont toujours droit au but.

— En tout cas ils sont *très* mal venus ! Tu leur as expliqué ce qui se passe ?

— Oui. J'ignore encore leur réponse.

— Insiste pour qu'ils partent, sacré nom ! Ils risquent leur peau ici ! J'ai pas envie qu'on se retrouve *en plus* avec un incident diplomatique sur les bras !

— Je sais ce que j'ai à faire, Bulen. Parle-moi plutôt de ce qui se passe avec Wang.

— C'est le bordel. Je pige rien. Paraît maintenant que c'est *nous* qui leur déclarons la guerre ! On n'arrête pas de recevoir des messages indignés de l'Empereur, qui nous traite de tous les noms, dans un langage que j'ai pas l'habitude d'entendre chez les Wanguis. En plus on ne peut même pas leur répondre : toutes nos communications avec l'extérieur sont brouillées.

— Brouillées ? comment ça ?

— Brouillées, quoi ! Tu sais pas ce que ça veut dire ? Dès qu'on lance un appel Transpace, on n'obtient que des crachouillis parasites. Et par multicom intermondes, on reçoit une bouillie de couleurs et de sons inintelligible.

— Et avec nos vaisseaux en orbite ? Ou Terminal Fret ?

— Il n'y a que la vieille radio qui fonctionne. Sur ondes courtes. Eux aussi sont parasités. (Les traits de Bulen s'affaissèrent. Toute colère l'avait quitté, laissant place à l'abattement.) On est coupés du monde, Pagan.

— Faut se défendre par nos propres moyens. Contre Kampfbereit... Je sais pas si on va s'en sortir.

— J'ai peut-être une idée, annonça Pagan. Je dois en discuter avec Ganong, voir si elle est réalisable.

— Laquelle ?

— Brouiller à notre tour les vaisseaux de Kampfbereit. Les expédier dans la Décharge.

— Je te souhaite de réussir. Mais Kampfbereit est très fort : nos meilleurs gars de Butung planchent sur ces foutus brouillages, et ils n'ont encore rien trouvé. (Bulen eut une moue désabusée.) On est face à l'armée la plus puissante de l'univers, hormis les Pléiadims. C'est comme si on voulait attaquer un kraken à coups de harpon... Hé ! Les Pléiadims !

— Quoi ?

— Demande leur assistance !

— Je doute qu'ils acceptent. Ils ne sont pas venus pour ça.

— Pagan, tu connais la diplomatie ! Sois persuasif ! Explique-leur que leur vie est en danger !

— Ils s'en foutent, de leur vie. Les Pléiadims ne croient pas à la mort. Ils ont adopté les théories des Hyadims à ce sujet.

— Enfin, je sais pas, trouve quelque chose ! Ils sont notre seule chance !

— Je vais essayer, Bulen. Mais je te promets rien. Je te rappelle quel que soit le résultat.

Pagan regagna le salon, où Ganong et Merah l'attendaient dans un silence tendu. Les Pléiadims attendaient également, dans une posture hiératique ; le Hyadim, devant la cheminée, semblait abîmé dans une profonde méditation. Il avait abandonné le feu, qui se mourait.

— Alors ? s'enquit Ganong.

— La situation empire. (Il s'affala dans le fauteuil.) Sers-moi une gloupette. Une double.

Pendant que Ganong s'exécutait, Pagan résuma sa conversation avec Bulen. Les Pléiadims écoutèrent — avec ou sans intérêt, nul ne

pouvait le savoir.

— Voilà où on en est, conclut-il. En résumé : dans une impasse. (Il siffla d'un trait sa double gloupette, puis se tourna vers les Pléiadims.) Vous comprenez que vos vies sont en danger.

— Aucune importance, rétorqua celui qui tenait l'ombrelle.

— Celle de Gris-Comme-Un-Jour-De-Pluie aussi.

— Gris-Bleu-Comme-La-Pluie-De-L'Aube-A-Fffnaï, rectifia l'autre Pléiadim.

— Nous la protégerons, affirma le premier.

— J'en déduis que vous refusez de quitter Pan Tang.

— C'est exact. Vos querelles ne nous concernent pas.

— En ce cas, accepteriez-vous de nous aider ?

— Nous acceptons, dans le cadre d'un échange équitable avec l'aide que vous nous apporterez dans notre étude.

— Mais nous n'interviendrons pas dans votre conflit interplanétaire, précisa l'autre Pléiadim. C'est contraire à notre éthique.

— Je comprends...

En ce qui concerne les relations entre races, l'éthique des Pléiadims est très précise : toute relation ne peut être fondée que sur le respect de la vie, des moeurs et des civilisations, sur l'entraide et les échanges économiques, culturels ou philosophiques ; aucune ingérence dans les affaires propres à une race ne peut être envisagée, même sur demande, sans contrepartie équivalente. En cas de conflit, les Pléiadims n'interviennent que s'ils sont *directement* attaqués — comme ce fut le cas pour la Guerre de Trois Secondes. S'ils meurent dans une guerre qui ne les concerne pas, cela ne justifie pas une intervention de leur part. Par contre — et c'était là où Pagan entrevoyait une lueur d'espoir —, ils pouvaient (et même *devaient*) aider leurs hôtes à résoudre un problème particulier, en échange de l'aide qu'ils recevaient d'eux. Par exemple, mettre au point un virus ou un brouillage apte à dérouter les vaisseaux de Kampfbereit... ce qui ne serait pas considéré par eux comme une ingérence, mais simplement comme un coup de main donné aux propres travaux de Ganong : un échange équitable.

Pagan se leva. La gloupette lui chauffait la tête, faisait carburer ses pensées.

— Honorables représentants du Grand Peuple Pléiadim, sage Gris-Bleu-Comme-La-Pluie-De-L'Aube-A-Fffnaï, en tant que Président du Conseil des Iles-Sous-Le-Vent, je suis fier et heureux de vous accueillir sur Pan Tang, et mets dès à présent tous nos moyens à votre disposition pour mener à bien votre étude. Ganong et Merah vous accueilleront avec joie en leur demeure, et accéderont à tous vos désirs dans la mesure de leurs possibilités. Nous vous prions

cependant de nous excuser pour les troubles que pourrait occasionner dans vos recherches un conflit interplanétaire que nous espérons voir bientôt résolu.

Pagan accompagna sa déclaration des gestes appropriés — Grand Honneur, Bienvenue, Servitude —, ce à quoi les Pléiadims, se levant également, répondirent par Remerciement, Reconnaissance et Attention :

— Nous, représentants du Grand Peuple Pléiadim, accompagnateurs et protecteurs de Gris-Bleu-Comme-La-Pluie-De-L'Aube-A-Fffnaï, sommes heureux et reconnaissants pour votre accueil. En retour nous sommes à votre disposition pour toute aide matérielle, économique, culturelle ou philosophique que vous pouvez être amenés à solliciter.

Cet échange protocolaire effectué, Merah passa aux détails pratiques :

— Venez, je vais vous montrer vos chambres... Est-ce que vous dormez dans les lits ?

— Nous nous conformons aux coutumes des peuples que nous visitons, répondit le Pléiadim à l'ombrelle.

— Et — heu... le Hyadim ?

Celui-ci — qui n'avait pas bougé de devant la cheminée — entrouvrit un oeil jaune :

— Si cela ne vous dérange pas, je dors quand j'ai sommeil, là où je me trouve. (Son oeil sonda brièvement Merah.) Mais je peux également m'isoler, si telle est votre préférence.

Sur quoi il *s'effaça* — devint flou, indistinct... jusqu'à disparaître totalement. Seul demeura quelques instants son oeil jaune à la pupille verticale... qui s'éteignit à son tour.

Assis au bord de son fauteuil, Ganong observa cette disparition avec une grimace crispée, jointures blanchies sur son verre *d'ice-breaker*. Il le termina d'un trait, le laissa choir sur le tapis, et s'affala au fond du siège avec un énorme soupir.

— Par le Grand Kraken, quelle soirée! soupira-t-il. Un Hyadim et deux Pléiadims à la maison ! Je crois rêver ! Qu'est-ce qu'ils mangent ? Comment je dois les recevoir ?

— Ne t'occupe pas de ça, répliqua Pagan, en train de se rhabiller. Merah est plus compétente que toi pour ce genre de choses. Et tu as un travail urgent à accomplir.

— Ah ouais ? Rappelle-moi donc lequel...

— Trouver comment Kampfberet brouille nos communications, et comment parasiter leurs vaisseaux.

— Tu crois que je vais trouver ça d'un coup de baguette magique ? Ça va prendre des jours, des semaines peut-être !

— On n'a pas *des* semaines. Même pas une. Les armées de

Kampfbereit seront là d'un jour à l'autre. Il faut que tu bosses d'arrache-pied, Ganong. Que tu mettes tout ton talent à l'épreuve.

— Merde, mais je sais à peine de quoi il s'agit !

— Ganong, on est en *guerre* ! C'est pas le moment de gémir ! T'as ce qu'il faut dans ton bureau, non ? T'es relié à tous les réseaux, y compris Transpace et multicom. T'as assez fait le fier en me montrant quel fabuleux matériel tu possèdes. C'est l'occasion de t'en servir ! (Pagan reprit sa pause devant la cheminée, s'en enveloppa.) Dans 48 h au plus tard, je veux des résultats, Ganong. Si tu coinces, n'hésite pas à demander aux Pléiadims. Mais ne leur parle surtout pas de Kampfbereit !

Il sortit à grands pas, claquant la porte de la maison chaude, riche et confortable de Ganong et Merah, s'enfonça dans la nuit venteuse. *Ganong a beaucoup de talent, songeait-il, mais la fortune et le confort le ramollissent, l'enfoncent dans sa frime... Après la guerre, si on en réchappe — et même si c'est grâce à lui —, j'insisterai auprès du Conseil pour le renvoyer à la pêche !*

Frissonnant dans ses habits encore humides, Pagan s'emmitoufla dans sa pause et prit le chemin du retour au bord de la falaise, qu'il voyait à peine mais connaissait par coeur. Le plus dur restait à faire : prévenir la population des Iles-Sous-Le-Vent de la terrible menace qui allait fondre sur elle du haut du ciel...

Cette pensée lui fit lever les yeux — et il perçut, sous l'épais manteau de nuages, comme un éclair. Lointain, diffus.

Un orage, voulut-il croire — et il attendit le tonnerre.

Qui ne vint pas.

Les orages étaient rares sur Pan Tang. Et n'éclataient jamais au début de l'hiver.

HEI-SI DE WANG - 3

Tandis que ses parents, succombant aux exigences de l'époque, étaient partis chez le voisin regarder à la tridi l'occupation de Wang par les troupes de Kampfbereit, Hei-Si, dans la relative tranquillité de sa chambre, consultait l'oracle au moyen de sa blaste à recherche aléatoire.

La blaste — petit cube de 5 cm de côté, muni sur une face de deux boutons « recherche » et « lecture » et d'un écran bionique — lui avait été offerte par Pagan, et programmée par un vieil érudit de Zedong qui avait, curieusement, des connaissances aussi étendues en informatique qu'en philosophie et antiquités chinoises... Elle ne

contenait pas *toutes* les informations relatives au Yi-King — son unité-mémoire n'aurait pas suffi —, mais donnait néanmoins le sens principal des soixante-quatre hexagrammes, ainsi que leurs traits et leurs transformations. A Hei-Si, ensuite, d'interpréter correctement les aphorismes énoncés par l'appareil.

Assise en lotus sur sa natte, tenant la blaste à deux mains, elle ferma les yeux, se concentra sur sa question — pressa le bouton « recherche ». Les hexagrammes défilèrent rapidement sur le minuscule écran, puis l'un d'eux se stabilisa. Hei-Si, qui pratiquait souvent, le reconnut aussitôt : le feu dans le lac, c'était *kô* — la mue, la révolution. Avec deux traits : 6 à la deuxième place et 9 à la quatrième. L'hexagramme se transformait en *su*, l'attente. Elle pressa la touche « lecture ».

LA RÉVOLUTION.

EN TON JOUR TU RENCONTRES FOI.

SUBLIME SUCCÈS, FAVORISANT PAR LA
PERSÉVÉRANCE.

LE REMORDS DE DISSIPE.

Je dois agir, comprit Hei-Si. Je rencontrerai de la résistance, mais à la fin on reconnaîtra mon action. Je perdrai quelque chose, que je ne dois pas regretter. Car je dois agir pour le bien de tous, pas seulement pour moi.

Elle pressa de nouveau la touche « lecture », afin d'obtenir le sens des traits :

6 A LA DEUXIÈME PLACE :

EN TON JOUR TU PEUX CAUSER UNE RÉVOLUTION.

LE DÉPART APPORTE LA FORTUNE. PAS DE BLÂME.

Ce trait insistait sur « en ton jour », signifiant que Hei-Si devait attendre le moment propice pour agir — laquelle action se caractérisait par un départ. « Pas de blâme » se rapportait à l'action — qui devait être juste, correcte et intervenir à temps.

Hei-Si appuya une nouvelle fois sur « lecture » :

9 A LA QUATRIÈME PLACE :

LE REMORDS SE DISSIPE. ON RENCONTRE FOI.

CHANGER L'ORDRE DE L'ÉTAT APPORTE LA FORTUNE.

Ce trait correspondait à la phase finale de l'action à entreprendre. Hei-Si recevrait le soutien qui lui manquait jusqu'alors — si toutefois elle renonçait sans regret à certaines choses personnelles. *Mais quelles choses ?* se demanda-t-elle. *A quoi devrais-je renoncer, quels remords devrais-je dissiper ?* Elle pensait évidemment à Pagan... Si elle n'agissait (ne *partait*) que pour le revoir, assurément son action serait mauvaise. Si, clans le même temps, et sans arrière-

pensée, elle oeuvrait pour le bien de Wang, alors elle rencontrerait du succès..., lequel ne viendrait qu'au bout d'une attente persévérante, empreinte d'une grande force intérieure, d'une volonté inflexible, ainsi que le suggérerait la transformation...

Hei-Si dissimula sa blaste dans un creux du mur, aménagé derrière l'estampe de Foushi : non seulement ses parents ne devaient pas la découvrir (cet objet étant *trop moderne* pour eux), mais en plus les soldats de Kampfbereit — ou pire, la nouvelle milice à leur solde — qui fouillaient boutiques et maisons sous le moindre prétexte, auraient tôt fait de considérer les hexagrammes comme des messages codés destinés à une quelconque résistance...

La jeune femme avait obtenu une réponse à sa préoccupation, mais plusieurs points restaient obscurs : elle décida d'aller consulter Feng Shui, le vieux devin, afin de les éclaircir.

Malgré la chaleur de ce début d'été, elle enfila pardessus sa tunique légère une pause roide et sombre, afin de masquer ses formes (on avait relevé plusieurs cas de viols dans la cité, vraisemblablement commis par des soldats ivres) et se couvrit d'un large chapeau de paille. Alors qu'elle traversait le minuscule jardinet (où elle remarqua avec amertume que de grosses bottes avaient piétiné les plates-bandes et arraché des fleurs), un gamin l'interpela :

— Hei-Si ! Maître K'ouei te demande à la Faculté !

— Dis-lui que j'arrive.

Le gosse hocha la tête et partit en courant dans la rue presque déserte. (A cette heure du soir, dans les mauves et bleus profonds du crépuscule, cette rue aurait dû être animée, peuplée de gens rentrant de leur travail, de vieux discutant sur le pas de leur porte, de gosses tout à leurs jeux, de vendeurs ambulants... Désormais les soldats de Kampfbereit patrouillaient dans les rues, se vautraient dans les bars, pillaient boutiques et maisons — les habitants avaient peur.) *Que me veut donc le vieux K'ouei ?* s'interrogea Hei-Si. *Montera-t-il finalement ce spectacle pour Joseph Busheïn et son Etat-Major?... Pourrais-je supporter de danser pour une telle clique ?*

Comme elle s'y attendait, le dictateur de Kampfbereit et son Etat-Major n'étaient pas seulement descendus de leur orbite pour saluer l'Empereur, ainsi que Ts'ien-Kin l'avait cru naïvement. Ils s'étaient bel et bien *installés* dans le Palais Impérial, qu'ils avaient aussitôt transformé en Quartier Général des Armées, truffé de canons, missiles, armes et ordinateurs, gardé à chaque porte, chaque couloir, chaque tourelle par d'horribles soldats en uniformes noirs, aux yeux masqués par des verres-miroirs (des *droïdes*, lui avait-on soufflé — quoi que cela pût être). Les entrées au Palais étaient tellement filtrées que Hei-Si n'avait plus le droit d'y pénétrer afin de soigner les roses — c'était pourtant son métier. Elle avait de même renoncé à tout

entretien dans les parcs et les rues de Zedong, car les soldats de Kampfbereit semblaient beaucoup s'amuser à détruire les jardins, utiliser arcs et portiques comme des cibles, taillader les tonnelles à coups de couteau, etc. A quoi bon tenter de réparer un tel saccage — sous les quolibets des militaires en plus ? Hei-Si avait donné sa démission, afin de se consacrer à une tâche beaucoup plus vitale : résister à l'envahisseur.

Car une sorte de résistance commençait à poindre.

Bien faible encore, apeurée, inorganisée, sans moyens... Mais certains réalisaient ce qu'étaient réellement les armées de Kampfbereit, et pourquoi elles étaient venues : non pas protéger Wang contre une éventuelle agression de Pan Tang (dont on ne parlait plus, d'ailleurs) mais bien *envahir* la planète aux dix-mille vergers, la piller, s'approprier ses richesses et jouir de la douceur de son climat — bien loin de l'aride froideur de la planète noire... Or cette résistance, essentiellement passive, était maladroite, irréfléchie : telle boutique refusant de *donner* ses marchandises aux soldats se voyait impitoyablement saccagée, son propriétaire lynché ; un tel pris à cracher sur les portraits de Joseph Busheïn (qui, de jour en jour, remplaçaient ceux de l'Empereur) était immédiatement mis à mort ; tel groupe d'adolescents tendant une pitoyable embuscade à une patrouille, et c'était tout le quartier mis à feu et à sang... Il fallait agir, certes, mais à bon escient, au moment propice... et savoir attendre.

Débouchant sur la Place des Dix-Mille Etres, sous les arcades de laquelle se tenait habituellement Feng Shui, Hei-Si découvrit que là aussi on remplaçait le portrait de l'Empereur Wen (et ses sentences taoïstes) par celui de Joseph Busheïn : sous la surveillance d'un caporal, une troupe de soldats avait démonté l'immense panneau, qui gisait sur les pavés, ostensiblement piétiné, et hissaient à la place un autre hologramme géant, pas encore connecté. Au sommet de l'un des mâts flottait déjà le drapeau de Kampfbereit : un X noir dans un cercle rouge.

S'abstenant de tout geste ou expression de révolte, Hei-Si se dirigea vers les arcades — et constata aussitôt l'absence du devin. Son étal était renversé, démolí, ses ustensiles éparpillés, ses livres précieux déchirés, tachés d'encre, ses rares carapaces de gap écrabouillées.

Alors qu'elle restait figée de stupeur, on appela dans son dos — en LIS, de la voix grasse des soldats de Kampfbereit :

— Hé, la vieille au chapeau, là-bas !

Personne alentours : elle comprit qu'on s'adressait à elle, et que grâce à son accoutrement, on la prenait pour une vieille. Elle se retourna lentement : un quarteron de militaires goguenards étaient attablés sous la tonnelle du café, qui pendait misérablement. Les chopes de bière avaient remplacé les verres de gloupette, et le

cliquetis des armes celui du mah-jong.

— Tu cherches le vieux sorcier? demanda l'un d'eux.

Hei-Si hochâ la tête en silence. Les autres s'esclaffèrent.

— C'est le moment de lui demander des herbes ! Il en a plein la bouche !

Hilare, il désigna du canon de son arme l'arc de roses qui surplombait la rue — sur lequel ne s'épanouissait plus aucune rose. Les dernières qui restaient avaient été fourrées dans la bouche de Feng Shui — dont la tête était empalée sur une pique au sommet de l'arc. La poussière de la rue buvait ses ultimes gouttes de sang.

Hei-Si eut un hoquet et s'enfuit, la nausée dans la gorge, étouffant un cri d'horreur — sous les rires tonitruants des soldats.

*

**

Elle était à peine remise quand elle arriva à la Faculté des Six Arts Libéraux, transformée en caserne militaire. Des gardes noirs aux verres-miroirs se tenaient devant l'entrée aux grilles dorées, surmontée d'un portique dont les tuiles vernies avaient été enlevées, afin d'y installer un gros canon-laser bitube, qui pointait sur la place son regard aveugle.

Les gardes noirs examinèrent minutieusement la carte d'identité de Hei-Si avant de l'autoriser à entrer. L'un d'eux l'accompagna jusqu'à la nouvelle salle de répétition, un vieux local désaffecté, humide et sombre, à moitié ruiné, oublié dans un coin du campus. (Tout le reste était occupé par les soldats qui circulaient sous les arbres séculaires, à bord de glisseurs noirs et mugissants.) Là, entre des murs nus et lépreux, sous un toit percé, à la charpente vermoulue, Hei-Si retrouva toute la troupe des Fleurs du Pêcher, musiciens compris, assise sur des bancs devant une scène de fortune construite avec des plaques de débarquement estampillées *Kampfbereit Erdheer*. Au fond de la scène était installé un projecteur holo, et sur des chaises au premier rang se tenaient, outre Maître K'ouei, deux officiers galonnés, encadrant le préfet impérial qui était venu, quelques jours plus tôt, annoncer à la troupe l'annulation des Fêtes du Centenaire. Celui-ci avait troqué ses habits traditionnels contre un uniforme trop grand pour lui, qu'il portait manifestement de mauvaise grâce.

Maître K'ouei se leva, l'air courroucé comme d'habitude :

— Vous êtes en retard, Hei-Si !

— Pardonnez-moi, Maître. Un... événement m'a retardée. (Elle s'assit au dernier rang, frissonnante.)

— Bien. Nous pouvons commencer maintenant, dit l'un des officiers en se levant. (Il tenait dans sa main une boule de commande.) Je résume à l'intention de la retardataire : nous allons vous montrer

un spectacle donné par une troupe de Kampfbereit. Pour certaines raisons, cette troupe n'a pu être invitée sur Wang. Nous attendons de vous que vous reproduisiez ce spectacle, dans les moindres détails. Nous vous laisserons la blaste et le lecteur afin que vous puissiez l'étudier. Ce spectacle doit être donné dans quatre jours, le 7 mai 2202, à 18 h TL au Palais Impérial, devant notre Président-Dictateur et son Etat-Major. Nous estimons que quatre jours sont amplement suffisants pour le mettre au point. Une partie de la blaste contient toute la musique et une simulation d'environnement. Les musiciens ne sont donc pas nécessaires et peuvent rentrer chez eux, ou participer s'ils le désirent. Pas de question ? (Silence.) Bien. Votre attention, s'il vous plaît.

Il manipula sa boule de commande et l'holo s'enclencha.

Un charivari de sons criards et de lumières agressives déferla sur la scène. Des bruits discordants naquit un rythme lourd, hypnotique, et les lumières disparates s'assemblèrent en formes géométriques simples, qui dégorgèrent des danseuses vêtues de voiles kinesthésiques. Hei-Si saisit rapidement la nature du spectacle : il consistait essentiellement, pour les danseuses, à se trémousser sur le rythme d'une façon à la fois lascive et convulsive, tout en ôtant un à un leurs voiles. Une fois les filles totalement nues, la musique se fit plus sinieuse, les lumières plus intimes et précises — insistant sur les seins, les ventres, les cuisses, les fesses, les pubis... Les danseuses se livrèrent entre elles à divers jeux érotiques, complaisamment montrés en gros plans aux couleurs vives. Puis les lumières tourbillonnèrent de nouveau, la musique éclata en tous sens et des hommes apparurent, peints de couleurs fluos et vêtus d'un minuscule cache-sexe qu'ils s'empressèrent d'ôter, exhibant leurs pénis gonflés. Alors Hei-Si se cacha le visage dans les mains, refusant d'en voir davantage. Les larmes lui brouillaient la vue — heureusement, ses sanglots étaient noyés par le vacarme.

Le silence retomba brutalement sur l'assemblée médusée.

L'officier se tourna vers la troupe.

— Voilà. C'est assez facile à réaliser. La dernière partie, avec les hommes, est facultative : nous comprenons que les musiciens ne sont pas danseurs. Je rappelle cependant que seuls les participants seront payés. D'autre part j'ai le devoir de vous signaler que si la troupe, dans son ensemble, refuse de monter ce spectacle, elle sera dissoute et ses membres considérés comme hostiles au régime de notre Président-Dictateur, avec toutes les conséquences que cela implique.

L'autre militaire se leva à son tour :

— Vous avez toute latitude pour vous entraîner autant de fois que nécessaire, afin que ce spectacle soit prêt dans quatre jours. Les gardes, à l'entrée, ont ordre de vous délivrer un laissez-passer

permanent pour circuler de l'entrée à cette salle, à l'exclusion de tout autre endroit dans l'enceinte de la Faculté. La non-observation de ce point peut entraîner la mort sans sommation.

— C'est tout pour le moment, conclut le premier. Nous repasserons pour contrôler l'avancement des répétitions.

Les deux gradés sortirent de la salle, le préfet trottant sur leurs talons, tête baissée. Ils avaient laissé le projecteur au fond de la scène, et la boule de commande sur une chaise.

Maître K'ouei osa enfin faire face à sa troupe. Il paraissait avoir vieilli de vingt ans.

— Je... ne m'attendais pas à... un tel spectacle, murmura-t-il d'une voix cassée. Mais il s'avère que nous n'avons pas le choix... Vous avez entendu ce qu'à dit l'officier. Cependant les musiciens ne sont pas tenus de... de participer.

Ils ne se le firent pas dire deux fois : les huit musiciens se levèrent d'un bloc et, sans un mot, quittèrent la salle.

— Bon, soupira Maître K'ouei. Au moins nous ne serons pas obligés de...

— Je refuse de monter un spectacle aussi répugnant ! s'écria Hei-Si qui s'était levée, la figure ravagée par les larmes.

Toutes les filles se tournèrent vers elle. K'ouei la fixa, bouche bée.

— Je ne fais plus partie des Fleurs du Pêcher ! cria-t-elle encore, se dirigeant à grands pas vers la sortie.

— Hei-Si ! se reprit K'ouei. Revenez ! Votre sécurité en dépend !

— Je préfère mon honneur à ma sécurité !

Elle claqua la porte sur la troupe effarée, et bouillante de rage, rejoignit l'entrée de la Faculté — où un garde noir l'arrêta :

— Nom-prénom-qualité.

— Hei-Si. Ex-danseuse de la troupe des Fleurs du Pêcher. Je suis passée tout à l'heure.

Le garde marqua un temps d'arrêt, comme s'il consultait sa mémoire. Puis il lui tendit une carte de plastique aux couleurs de Kampfbereit.

— Exact. Hei-Si, danseuse de la troupe des Fleurs du Pêcher, vous êtes autorisée à franchir cette enceinte pour vous rendre à la salle de répétition, à l'exclusion de tout autre endroit. Conservez cette carte, elle vous sera réclamée pour tout contrôle.

Le garde noir n'avait pas entendu le « ex », ou n'en avait pas tenu compte. Hei-Si prit néanmoins la carte, la glissa sous sa pause, dans l'unique poche de sa tunique. Elle faillit la jeter quelques mètres plus loin, mais se ravisa — l'examina attentivement à la lueur d'un arc-lite. (L'armée installait partout des arc-lites, estimant sans doute que les lumières des lampes et lampions étaient insuffisantes.)

C'était un simple rectangle de plastique gravé à son nom, portant le sceau de la Faculté des Six Arts Libéraux, le tampon de l'Armée de Terre de Kampfberait /

Division Arts et Spectacles, et la mention « Laissez-passer permanent ». C'était tout.

Il y a certainement quelque chose à faire avec cette carte, songea-t-elle. Autre chose que d'aller dans cette salle pourrie pour y monter ce spectacle obscène... Elle ignorait quoi, mais le Yi-King l'avait prévenue : N'agis pas avec précipitation, attends ton jour. Prépare avec soin la révolution.

*

**

Sur le chemin du retour, dans une rue du centre-ville, elle se trouva soudain confrontée à l'une des exactions de la nouvelle milice de Busheïn, formée de jeunes Wanguis fanatisés par les armées de Kampfberait.

Un glisseur noir surgit en mugissant dans la rue, soulevant un gros nuage de poussière et semant la panique sur son passage — s'arrêta brutalement devant l'échoppe d'un artisan laqueur, dont la vitrine était barrée d'un grand X rouge fluo. Cinq ou six types jaillirent de l'appareil, vêtus de sombre, masqués et armés de gourdins de bois. Ils se ruèrent dans la boutique — dont la vitrine vola en éclats — cris, bruits de chutes, de casse, de verre brisé — meubles et matériel furent jetés par la porte et la vitrine béante — puis trois miliciens ressortirent, traînant le vieil artisan qui protestait d'une voix tremblante, et le rouèrent de coups de gourdin — le vieux se recroquevilla et cessa vite de crier.

Hei-Si aurait dû fuir comme tout le monde — mais la surprise l'avait clouée au sol, puis l'indignation la poussa à intervenir — sans réfléchir :

— Arrêtez ! Arrêtez ! Vous allez le tuer !

L'un des types cessa de frapper le vieillard disloqué et se tourna vers elle. Malgré le foulard qui lui couvrait le bas du visage, Hei-Si le reconnut :

— K'ouang ? Comment oses-tu... ?

— Tiens, ma soeur ! Toujours là au bon moment ! (Il appela les autres :) Attrapez-la ! C'est une espionne de Pan Tang !

Hei-Si détala, deux miliciens sur ses talons. Elle courut, courut, tourna à gauche, à droite, s'enfonça dans le dédale des ruelles, les deux types dans son dos, qui proféraient des menaces horribles de viol, de torture et de meurtre... Hei-Si savait courir — sa formation de danseuse l'y aidait — mais les miliciens étaient plus grands, plus forts : ils gagnaient du terrain... Seule la panique l'empêchait de s'effondrer

hors d'haleine, mais elle sentait qu'elle n'en avait plus pour longtemps, et alors...

Elle tourna à droite, bifurqua aussitôt à gauche — une impasse. Son coeur affolé manqua plusieurs battements. Une porte s'ouvrit, un bras lui fit signe. Sans hésiter, elle s'engouffra dans la sombre ouverture. La porte claqua au moment où les miliciens déboulaient dans l'impasse, à bout de souffle.

— La garce, elle court bien !

— Mais on l'aura, on va se la faire. Elle a dû tourner à droite, là-bas.

Les miliciens reprirent leur course opiniâtre. Silence et ténèbres s'abattirent sur Hei-Si, inconsciente de ce bras qui l'avait secourue.

KARAL DE KAMPFBEREIT - 3

Sa « formation » sur Unstern avait duré un mois TU — mais Karal ne s'en souvenait déjà plus. En un mois, on avait fait de lui un homme nouveau, un parfait Citoyen Nationaliste. On l'avait rendu méchant, agressif, obéissant, intrépide, sans pensées ni sentiments. Il avait oublié Fraïda, son copain Frenz le mineur, le flexe jauni qu'il avait lu par une nuit trouble dans sa cellule — il avait oublié sa cellule. Il avait même oublié son nom — mais pas son matricule : 24C729. Il ne parlait plus, il criait ; il ne marchait plus, il rampait — ou courait, selon les ordres ; il ne riait plus, il ricanait — surtout en tuant. Car on tuait dans les Zuchteinheiten, même à l'entraînement : on était là pour tuer ou mourir... Et Karal avait survécu. Il avait survécu aux coups, à l'humiliation, aux drogues, à la torture, à l'isolement, au lavage de cerveau, aux manoeuvres à tirs réels, à l'éjection d'urgence en plein espace, à l'explosion de son vaisseau — il avait survécu à tout, car il ne *voulait pas* mourir —, c'était sa seule, son unique volonté. Il n'avait plus d'amour, pas d'amitiés, aucune tranquillité, nulle espérance : ne restait que sa haine, son ricanement, et une obéissance aveugle. Quand il embarqua à bord du gros croiseur pour Pan Tang, il n'avait qu'une idée en tête — comme tous les autres Z.E. qu'il ne connaissait pas : tuer, détruire — servir Kampfbereit.

Les Z.E. étaient des unités d'élite.

Karal passa les six jours de voyage (pour d'évidentes raisons de sécurité, le Saut WARP est interdit à l'intérieur d'un système planétaire habité) à fourbir, vérifier, démonter et remonter son armement : laser-bi, micromines-K, lance-missiles portable, capsules à gaz, krasher, bouclier anti-rayons, tenues protectrices, etc. Il ne parla à personne, sinon pour répondre aux ordres ou aux questions posées par ses supérieurs. Il suivit avec assiduité les rappels mnémotechniques, les cours d'éducation politique, les leçons de tactique. Il se nourrit frugalement de rations de combat, but avec parcimonie de l'eau recyclée, refusa obstinément toutes les tentations qu'on lui proposait dans le but de tester sa résistance. Il assista sans broncher à la mise à mort de trois de ses « camarades » qui avaient craqué. Un blindage recouvrait son âme, plus résistant que le scaf de sortie dans lequel il se fourrait lors des simulations d'alertes.

Quand le croiseur lourd arriva au large des nuages d'astéroïdes qui ceinturaient Pan Tang, Karal était fin prêt — comme les trois mille soldats d'élite des Z.E. qui l'entouraient.

La tactique de débarquement était relativement simple : malgré les voies d'accès taillées à coups de lance-rogoons parmi la nasse des astéroïdes, il n'était pas question pour l'énorme croiseur de se frayer un chemin dans un espace aussi encombré. Ses vastes soutes abritaient donc trente navettes de débarquement, pouvant emporter cent hommes chacune, avec armes et munitions.

Deux cents croiseurs de ce type étaient arrivés en même temps autour de Pan Tang — la moitié venant tout droit de Kampfberet, l'autre moitié convergeant depuis Yin et Yang, les deux astroports et satellites naturels de Wang, transformés en bases militaires. Au total, six cent mille hommes s'apprêtaient à déferler sur les chapelets d'îles, dont dix pour cent constituaient les Z.E. — les premières à débarquer, celles qui donneraient le ton du carnage.

Durant les trois semaines précédant ce débarquement massif, toute la défense spatiale de Pan Tang avait été réduite à néant par un pilonnage systématique, conduit avec diligence et précision par des réseaux informatiques et psychotroniques d'une incomparable efficacité — que ne troublait aucun brouillage, aucun virus, aucun parasite. Dans le même temps, des voies furent dégagées parmi les astéroïdes, dont beaucoup étaient minés — ce fut la phase la plus délicate de l'opération, qu'un général de Kampfberet dénomma « Bouclier de Pan Tang ». Afin de maintenir les voies ouvertes au milieu de tous ces rochers qui s'entrechoquaient, il fallut utiliser une quantité impressionnante de rogoons — explosifs très coûteux —, et installer de gigantesques champs répulsifs, extrêmement gourmands en énergie... La guerre coûtait cher à Kampfberet — beaucoup plus cher que prévu.

Mais Wang était là pour pallier les besoins logistiques et les dépenses — car son florissant commerce et ses abondantes réserves étaient également tombées aux mains de Kampfberet. Pour Joseph Busheïn, envahir Pan Tang n'était qu'un prétexte pour s'approprier Wang, et garder la main sur ce monde depuis une planète voisine ; en éliminant au passage ces mêmes voisins qui devenaient gênants.

Tout cela n'était évidemment pas expliqué aux soldats de Kampfberet — encore moins au Z.E. Pour eux, la version officielle était : Pan Tang est l'ennemi, l'agresseur, il faut le battre pour protéger Wang, planète amie qui nous veut du bien et nous accueille sur son sol. On doit *écraser* ces chiens de Pan Tang ! *Tuer ! Détruire !*

Les navettes noires fondaient au milieu des astéroïdes, entre les éclairs pâles des champs répulsifs. En formation serrée — celles des Z.E. en tête — elles se ruaient sur Pan Tang telles les hordes de l'Apocalypse.

Si elles rencontrèrent une résistance, elle fut symbolique — quelques tirs sporadiques de missiles aisément détruits ou détournés.

Sur l'une des « routes » — sombres corridors de poussières et de vide entre les astéroïdes — le champ répulsif fut brisé en trois endroits, et cinq navettes périrent corps et biens, percutées par des rochers qui s'étaient infiltrés. Une sixième, ailleurs, fut pulvérisée en détruisant un bloc miné par un rogoon, qui endommagea sérieusement les trois suivantes. Une autre vit son blindage percé par les débris acérés d'un vaisseau pantangais, mais poursuivit sa route. Un petit groupe, par bravade ou à la suite d'un ordre erroné, quitta les voies balisées et s'égara parmi les astéroïdes — mais nul ne perdit de temps à chercher les survivants. Enfin les anneaux de Pan Tang, avec leur bizarre position perpendiculaire à l'écliptique, en déroutèrent plus d'une, qui, voulant les traverser, se trouvèrent prisonnières ce cet impalpable filet de glaces, poussières et cailloux, qui affolèrent leurs ords de bord. Mais sur 6 000 navettes au total, 5950 arrivèrent intactes en orbite basse.

Une dizaine d'entre elles se posèrent sur Terminal Fret, sans rencontrer la moindre résistance : l'astroport commercial, en ruine, avait été évacué. Les rares défenses automatiques qui fonctionnaient encore causèrent un bref effet de surprise, mais furent rapidement anéanties. Moins d'une heure plus tard, l'hologo de Kampfbereit scintillait sur les poutrelles tordues, les dômes éventrés, les berceaux disloqués.

Au-dessus de l'atmosphère nuageuse de Pan Tang, l'armada se scinda en escadrilles — chacune ayant un objectif précis, minutieusement choisi à l'avance et mémorisé dans ses plans de vols : pas d'erreur, pas d'oubli, pas de confusion — l'efficacité de Kampfbereit à l'oeuvre ; les 37640 îles habitées de Pan Tang seraient toutes « traitées », et même les îles inhabitées — rocs arides, volcans actifs, montagnes glacées — seraient visitées, sans oublier les deux continents polaires qui pouvaient également servir de refuges.

L'objectif du groupe de Karal s'appelait « Iles-Sous-Le-Vent », un chapelet de 25 îles et îlots situé sur l'équateur, à environ 3 500 km à l'ouest de Butung, la capitale planétaire. Quinze navettes étaient affectées au « traitement » de cet archipel, dont cinq pour l'île principale, Kouraço, où était théoriquement regroupée la majeure partie de la population. En tant que Z.E., bien noté de surcroît, Karal s'était vu octroyer le commandement d'une section — 25 hommes, tous des Z.E.

Tandis que l'escadrille fonçait en un tonnerre d'enfer (le bruit était voulu, comme élément perturbateur) sous les nuages bas, en vue de l'archipel (des côtes sombres, hérissées de chicots rocheux, à l'horizon d'un océan gris et houleux), Karal se tourna vers ses hommes et leur répéta les ordres :

— Pas de quartier, les gars. Vous descendez tout ce qui bouge.

Vous me foutez le feu à tout ça.

— Et ceux qui se rendent ? voulut savoir quelqu'un.

— Pas de prisonniers.

Les quinze navettes se déployèrent vers leur cible ; les cinq réservées à Kouraço restèrent groupées et fondirent sur l'île comme une bande de vautours.

Elles exécutèrent d'abord un passage à basse altitude, afin d'évaluer les réactions de l'adversaire. Il n'y en eut pas. Les maisons et bâtiments, dans l'île, semblaient tassés sous le vacarme comme des animaux sous l'orage.

Elles firent volte-face et passèrent une seconde fois, larguant bombes et capsules de gaz — une dernière volte-face et elles se posèrent dans la lande, non loin de l'agglomération principale, au milieu des fumées et des vapeurs délétères. Les soldats étaient prêts — krasher en mains, harnachés d'armes et munitions, protégés des gaz toxiques par des combis isolantes. Les sas s'ouvrirent brusquement (*comme une porte de bétailière*, songea Karal — oubliant qu'il avait déjà eu cette pensée), les soldats sautèrent à terre, foncèrent au pas de course vers le village...

... Et le carnage commença.

*

**

Détruis ! Tue !

Visages tuméfiés, regards de terreur, corps qui courent, qui tombent — *combis grises, masques noirs, armes crachant feu et mort* — des murs s'effondrent, des toits tombent en flammes, des vitres éclatent...

Tue ! Détruis !

Incendie dans la lande, arcs électriques, nuées de gaz jaune — *bottes écrasantes, canons luisants, projectiles sifflants* — membres arrachés, ventres ouverts, visages gonflés par les gaz...

Détruis ! Tue !

Femmes violées, hommes empalés, bébés écrasés, gosses fauchés dans leur fuite — *Karal eut un doute* — maisons qui s'écroulent sur les familles terrorisées, bâtiments saccagés, embrasés...

Tue... Détruis...

Ruines calcinées, flammes voraces, gaz corrosifs — *qu'est-ce que je fais ? mais qu'est-ce que je fais ?* — les troupes avancent, marchent dans la cendre, écrasent des corps carbonisés, talonnent des blessés gémissants, trébuchent sur des cadavres boursoufflés...

Ils ne se défendent pas ! Ils ne sont même pas armés !

Et eux, là, qui violent cette femme hurlante — et l'autre, là-bas, qui inscrit ses initiales au couteau sur la poitrine de cet homme encore

vivant — et ces trois autres, qui assassinent froidement les enfants de cette femme implorante — et cet homme qui sort en courant, transformé en torche vivante...

Tue ? Détruis ? Pourquoi ? POURQUOI ?

Les cendres volent, les flammes grondent, les krashers claquent, vrombissent — combis grises, masques noirs, bottes sanglantes — cris inhumains, hurlements de bêtes agonisantes, terreur et panique — et l'odeur de la mort qui passe à travers le masque...

Non ! Non ! Je ne peux plus... Qu'est-ce qui m'a pris ? L'horreur — c'est l'horreur...

Pas à pas Karal s'éloignait du massacre. Il suspendit son krasher brûlant à l'épaule, essuya ses bottes souillées de sang, de cendre et de saïe dans l'herbe brunâtre et moussue. Puis il quitta la route jonchée de cadavres, s'enfonça dans la lande, laissant derrière lui les fumées, les gaz, la mort, l'horreur.

Il rejoignit la mer, où flottaient aussi des cadavres, autour d'embarcations retournées, éclatées. D'indistinctes créatures marines se battaient à gros bouillons autour des traînées de sang, des corps déchiquetés.

Ici le vent du large évacuait les gaz corrosifs. Karal ôta son masque de protection, l'accrocha à sa ceinture — respira : l'air était piquant, acide, humide. Odeurs de varech, de soufre..., de mort, encore. Il suivit le sentier au bord de la falaise, tête basse.

Je m'appelle Karal, je m'appelle Karal... J'avais une copine, Fraïda, qui m'a oublié. Karal — oui, c'est moi. J'ai tué, blessé, meurtri — torturé peut-être... J'ai détruit, brûlé. Pourquoi ? Pour qui ?

Le vent soufflait, âcre et violent. Les nuages gris-mauves couraient bas dans le ciel. Au loin, sur sa droite, ils se mêlaient aux fumées, reflétaient les lueurs des incendies. Par-delà le ressac de la mer au pied de la falaise, il percevait les explosions, les crépitements des armes et des flammes... et même les cris des suppliciés.

Oui, il entendait les cris. Inhumains. Des cris de bêtes.

Il se boucha les oreilles : ils ne cessaient pas.

Il les entendait dans sa tête.

Toute sa vie, il entendrait ces cris — mais il ne le savait pas encore.

Le sentier aboutissait à une maison cossue, en pierres et verre, sise à flanc de coteau au-dessus d'un petit port blotti au fond d'une crique.

Le port était la proie des flammes, des gaz, de la mort. Mais pas la maison. Pas encore.

Toutes ses ouvertures étaient closes par des stores métalliques, comme si elle était déserte. Or elle ne l'était pas : un filet de fumée sortait de sa cheminée.

En en faisant le tour, Karal aperçut dans la pente un groupe de cinq soldats qui montaient au pas de course, armes à l'épaule, masques relevés. Son krasher se lova dans ses mains.

— Halte ! leur cria-t-il. Redescendez ! Je m'occupe de celle-là !

Ils continuaient à monter. Leurs gueules étaient noires de suie, leurs combis tachées de sang. Leurs yeux brillaient, excités par le massacre.

— Descendez, j'ai dit ! répéta Karal.

Sans qu'il en eût conscience, son pouce ôta la sécurité de son arme, poussa le sélecteur sur « champ large » — un geste qu'il avait répété des milliers de fois.

— Ta gueule ! cria un des soldats.

De lui-même, l'index de Karal pressa la détente.

Grisés par leur victoire facile, les soldats avaient omis d'enclencher leurs boucliers anti-rayons.

Le laser en balayage ultra-rapide les coupa en deux.

Voilà cinq morts que je ne regretterai pas, songea Karal.

Il lui fallait maintenant sauver les occupants de cette maison — c'était le moins qu'il pût accomplir pour réparer son erreur — son énorme erreur.

Pour faire taire, peut-être, ces cris qui résonnaient dans sa tête.

PAGAN DE PAN TANG - 4

Pagan se trouvait au Conseil des Iles-Sous-Le-Vent quand Ganong l'appela.

Le Conseil siégeait en quasi-permanence. Ses membres pouvaient se tenir informés de la situation depuis chez eux, mais ils préféraient rester groupés, afin de centraliser les communications et discuter immédiatement des décisions à prendre. Non qu'il y en eut beaucoup — à part exhorter la population au calme, l'informer ou non des défaites successives subies par la défense spatiale, conseiller aux citadins de s'exiler provisoirement dans les îles plus isolées, qui seraient peut-être épargnées... La plupart des PanTangais n'étaient pas armés : contre qui auraient-ils dû se défendre ? Vols et crimes n'existaient pratiquement pas sur la planète : les rares délits répertoriés étaient toujours informatiques — virus malin, piratage de réseau ou détournement de fonds... Au point que le GRIP — représentant sur chaque monde les lois de la CNM — était réduit sur Pan Tang à quelques fonctionnaires débonnaires, basés dans les capitales, débordés s'ils avaient trois affaires à résoudre dans l'année...

D'autre part, les forces militaires de Pan Tang, fournies par la CNM, étaient concentrées en orbite et n'avaient *jamais* combattu, sinon contre quelques astéroïdes errants et dangereux... Les astéroïdes, en l'occurrence étaient le meilleur bouclier de Pan Tang, son unique rempart contre une éventuelle agression extérieure — à laquelle personne n'avait jamais vraiment songé, même si Kampfbereit, avec son régime militaire et sa politique expansionniste, représentait une lointaine menace.

Or la menace s'était subitement réalisée : elle était devenue tangible, précise, immédiate. Elle détruisait un à un les systèmes de défense orbitaux de Pan Tang, ses quelques vaisseaux de combat, ses rares astéroïdes piégés ; elle ouvrait des voies au milieu des rochers, semant dans leurs orbites une zizanie qui mettrait des années à se résorber ; elle attaquait déjà Terminal Fret qui s'effondrait sous ses coups, évacué en dernière minute... Rien ne pouvait stopper son avance : les autres mondes ne répondaient plus, tous les canaux Transpace étant inutilisables, les quelques tentatives de sabotage des fréquences militaires de Kampfbereit s'étaient soldées par des échecs, les poches de résistance étaient rapidement annihilées... Les rares « bonnes » nouvelles, reçues sur ondes courtes (un chasseur détruit, un escorteur endommagé, un ou deux appareils de Kampfbereit tombés dans une embuscade) étaient aussitôt contredites par des annonces de défaite, de déroute, de massacre, émises d'une voix étranglée par quelques survivants en sursis... Dans chaque archipel, les Conseils d'Iles étaient suspendus à ces voix grésillantes diffusées par d'antiques récepteurs radio remis en service — et réduites une à une au silence par les attaques impitoyables des troupes d'assaut de Kampfbereit.

— Ils atterriront dans quelques heures, au pire un jour ou deux, observa Bulen d'une voix sourde.

Il transpirait constamment, fondait et s'affaissait. Il était arrivé la veille de Butung, soi-disant pour s'enquérir des progrès de Ganong en matière de brouillage, mais c'était surtout la peur qui lui avait fait fuir la capitale.

— C'est probable, acquiesça Pagan.

— Est-ce qu'on peut encore les arrêter, au moins les ralentir ? demanda un autre membre du Conseil.

— J'en doute, répondit Pagan. Tous nos essais de sabotage ont échoué. Leurs sysex décrypteurs sont d'une efficacité redoutable.

— Que faire quand ils seront là ? Résister à coups de pierres ? lança quelqu'un.

— Je suggère qu'on se rende, souffla Bulen. Peut-être nous épargneront-ils...

— Pour nous envoyer dans leurs mines !

Ils discutèrent un moment de l'attitude à adopter face aux

armées de Kampfbereit — résistance ? Résignation ? fuite ? — quand Butung appela sur ondes courtes. Pagan prit la communication. Tous écoutèrent le message, émis d'une voix déformée par la peur et les parasites :

« Notre dernier poste de défense en orbite haute vient de tomber. Un de nos pilotes en fuite nous signale que des dizaines d'énormes croiseurs sont arrivés, et déchargent des centaines de navettes de transport de troupes. Il n'y a pratiquement aucun moyen de les arrêter. C'est l'invasion qui commence... »

— Compris, fit Pagan. (Il lança un coup d'oeil à Bulen, pâle comme un mort, et dont les lèvres tremblaient sans émettre un son.) Repliez-vous, à Butung. Inutile de jouer les héros. Si vous avez des planques, c'est le moment d'y aller.

« C'était donc notre dernier message... Bonne chance, les gars. »

Pagan coupa — ce fut alors que Ganong appela, sur le réseau interne aux Iles-Sous-Le-Vent, qui fonctionnait encore normalement.

Fatigué, traits tirés, cheveux en bataille — mais il souriait.

— J'ai peut-être une solution, annonça-t-il.

— Un peu tard, grimaça Pagan. Les troupes d'invasion de Kampfbereit fondent sur nous en ce moment même.

— Il n'est jamais trop tard en informatique, rétorqua Ganong avec un optimisme forcé.

— O.K., j'arrive.

— Je viens avec toi, proposa aussitôt Bulen.

— Non. Tu restes ici pour coordonner l'évacuation.

— Dis donc, protesta le gros homme, j'ai pas d'ordre à recevoir d'un...

— Tu fais ce qu'on te dit ! gronda un autre membre du Conseil, un grand type carré qui repoussa brutalement Bulen sur sa chaise.

Pagan sortit au pas de course, et courut jusque chez Ganong, regrettant pour une fois que les véhicules à moteur fussent prohibés dans l'île.

Quand il se présenta à la porte, hors d'haleine, Ganong le conduisit tout droit dans son bureau. Pagan remarqua au passage que malgré l'imminence de l'attaque, l'informaticien avait allumé une flambée à mille cristaux dans sa cheminée. Merah et les trois gosses se tenaient devant, serrés l'un contre l'autre, manifestement effrayés. Ils devaient connaître les dernières nouvelles : Ganong avait développé son propre réseau d'infos.

Une place était dégagée parmi son fatras d'écrans, tactiles, flexes, sysex, coms et oscillos — au milieu de laquelle tournait sur un bloc de plastique blanc, tel un bijou sur son écrin, une puce moléculaire microscopique.

— Voilà, fit Ganong. Le virus.

— Fais voir...

— Attends — je protège le matos.

Il débrancha tous ses appareils des prises murales, hormis un vieil ord à clavier dont l'écran plat affichait un prog de gestion de réseau périmé depuis dix ans. Puis à l'aide d'une pincette, il introduisit la micropuce dans un petit boîtier muni d'une fiche, qu'il connecta à une prise murale.

— Regarde l'écran allumé, là-bas.

Le logiciel s'effaçait, envahi par une phrase qui se répétait à l'infini, et occupa rapidement tout l'écran. La phrase était :

MORT À JOSEPH BUSHEÏN

— C'est transmis par le circuit électrique ? s'étonna Pagan.

— Tout juste, sourit fièrement Ganong. Cet ord est HS maintenant. Toute sa mémoire moléculaire est saturée de « Mort à Joseph Busheïn ». Bon, d'accord, ce n'est pas une phrase très originale, mais je n'ai pas cherché à faire de la poésie...

— Explique-moi comment on va attaquer Kampfbereit avec ça.

Pagan ôta le boîtier de la prise. La phrase demeura dans l'écran.

— C'est plus qu'un simple virus informatique : c'est un virus *biologique* — là réside son originalité. Concrètement, c'est un destructeur d'ADN bionique — la base, comme tu le sais, de toutes les mémoires moléculaires, qui équipent maintenant 90 % des ords. Son empreinte informatique est tout simplement un message véhiculé par impulsions électriques, semblables à celles produites par nos cerveaux et qui commandent nos terminaisons nerveuses. Ce message énonce la phrase que tu lis et la duplique à l'infini, jusqu'à saturation complète des mémoires moléculaires rencontrées sur le réseau. Nul besoin d'un logiciel « hôte », d'une transmission de données, de progs ou ce genre de choses : tu balances ça dans un circuit électrique qui alimente un ord moléculaire, n'importe lequel — et *tous* les ords reliés par un moyen quelconque à celui-ci sont *immédiatement* parasités. (Ganong gloussa, ravi de son invention.) N'est-ce pas une arme absolue ?

Pagan fit la moue :

— Je n'en suis pas convaincu. Comment va-t-on paralyser les armées de Kampfbereit avec ça ? Il faut attendre qu'elles utilisent notre réseau électrique ?

— L'idéal serait d'aller sur Wang et d'introduire le virus dans le circuit du Palais Impérial, où Busheïn a installé le Q.G. de ses forces armées. Tous les psychords centraux qui organisent sa stratégie sont là-bas. Tu branches et hop — en une nanoseconde, tout est effacé.

— Il faut *aller* sur Wang ? Il n'y a pas moyen d'expédier ça par une onde porteuse ?

— Théoriquement, si. J'en ai construit une autre version qui ne

nécessite même pas de prise de courant : un rayon laser ou un faisceau infrarouge de lecteur optique suffit à véhiculer le virus et l'introduire dans le réseau électrique. Une onde transpace peut aussi faire l'affaire — quoique j'ai des doutes sur le comportement du virus à une vitesse superluminique. Mais je te rappelle d'une part que *tous* nos réseaux externes sont brouillés, d'autre part que Kampfbereit dispose de moyens de détection antiviraux *très* efficaces. Notre virus serait détruit dès sa réception via une onde quelconque. Or je suis *certain* que les sysex de Kampfbereit n'ont pas pensé à protéger le réseau électrique de Wang. Aucun virus n'a jamais été transmis de cette manière.

— Mais il faut aller sur Wang, grommela Pagan. Et Kampfbereit est en train de nous envahir en ce moment même. C'est une question d'heures, voire de minutes.

Ganong se renfrogna.

— Moi j'ai trouvé l'arme, à toi de trouver le moyen de transport. On a quand même *un* vaisseau qui marche encore, sur cette foutue planète !

— Je n'en suis pas sûr... Mais bon, supposons que je réussisse à quitter Pan Tang, voire que j'atteigne Wang. Supposons même que je parvienne jusqu'au Palais Impérial... Ça fait beaucoup de suppositions, tu ne trouves pas ? Si des Kampfbereitiens m'arrêtent et trouvent ce boîtier sur moi, tu crois qu'ils vont s'amuser à le brancher pour voir ? Non — ils vont aussitôt l'envoyer dans leurs labos pour le disséquer. Résultat : on aura livré une arme redoutable à l'ennemi...

— J'y ai pensé aussi. C'est pourquoi j'ai développé la seconde version, celle qui se passe de prise de courant. (Il sortit de sa poche un petit sachet dans lequel se trouvait une gélule de type médicamenteux.) La micropuce est là-dedans. Et ça (il agita le sachet) tu l'avales.

— *Quoi ?*

— La gélule se dissout dans ton estomac et l'électricité de *ton propre corps* intercepte le message. Bien sûr, en toi il demeure inerte — à moins qu'on t'ait tripatouillé génétiquement avec de l'ADN bionique. Ce n'est pas ton cas ? (Pagan secoua négativement la tête.) Bien. Il suffit donc que tu *coupes* un rayon laser, ou que tu *traverses* le faisceau d'un lecteur optique, et tu transmettras le virus au réseau électrique. Si tu as une tension un peu élevée, genre stress, angoisse, panique, la transmission n'en sera que meilleure. Tu me suis ? Si t'es arrêté, tu peux *quand même* parasiter les ords de Kampfbereit... à deux conditions.

— Je m'en doutais. Lesquelles ?

— Ton électricité corporelle est malgré tout un assez mauvais récepteur. Donc, primo : il faut introduire le virus dans le réseau *le plus près possible* des ords centraux de Busheïn — car plus la distance

est grande, plus il y a perte de signal. Secundo : ton organisme, et notamment ton cerveau, va *attaquer* ce virus, comme un agent pathogène. On estime qu'au bout de 70 heures TD — trois jours — il n'en restera plus aucune trace dans ton corps. Tes propres émissions synaptiques l'auront effacé.

— Qui ça, « on » ?

— Comment ?

— Tu as dit « on estime »...

— Ah oui, je... je n'ai pas trouvé tout seul. J'ai été aidé.

— Par les Pléiadims ? (Ganong acquiesça.) Comment leur as-tu présenté la chose, pour qu'ils concoctent un truc aussi redoutable ?

— Je leur ai expliqué que je voulais faire une farce à un copain, sur son réseau télématique, mais qu'il possédait les meilleures défenses anti-virales qui soient. Alors ils m'ont suggéré de passer simplement par le circuit électrique... Et comme ça, en ayant l'air de préparer une plaisanterie, on a mis au point cette petite merveille. Mais je sais qu'ils n'étaient pas dupes...

— Au fait, ils sont où, les Pléiadims ?

Ganong fit un geste vague de la main.

— Je l'ignore. Quelque part en mer avec le Hyadim, à la recherche d'un kraken... Je leur ai refilé mon bateau en échange de leur aide.

— Pourvu qu'ils ne se fassent pas repérer par les troupes de Kampfberreit...

— Hé ! Ils ne tireraient pas sur des Pléiadims quand même ! Ils savent ce qu'ils risquent !

— Tu crois qu'ils vont prendre le temps de vérifier qui est à bord de ton bateau ? S'ils le repèrent, ils vont le couler, c'est sûr. Ils penseront que ce sont des fuyards...

— Les Pléiadims ont refusé de quitter Pan Tang, donc ils prennent leurs responsabilités, non ? On ne peut rien faire pour eux !

— Au moins les avertir de l'imminence de l'attaque...

— Et alors ? Est-ce qu'ils seront plus en sécurité ici ? Et si un missile tombe sur la baraque ?

— Ouais, t'as raison... (Pagan soupira.) Je ne sais plus trop ce qu'il faut faire... Je suis épuisé...

— Ce que tu dois faire, c'est prendre ça (Ganong colla le sachet dans la main de Pagan) et filer à Wang le plus vite possible.

— Pas le sachet. Trop voyant.

Pagan en sortit la gélule qu'il fourra dans une poche.

— Mais avant, poursuivit Ganong en poussant son ami hors de la pièce, on va s'enfiler une bonne rasade d'*ice-breaker* pour se donner du courage. Et une double gloupette pour toi.

— Bonne idée, soupira de nouveau Pagan.

Ils rejoignirent dans le salon Merah et les enfants, toujours blottis devant la cheminée où le feu se mourait doucement. Ganong se pencha sur elle, plein de sollicitude :

— Est-ce que tu veux boire quelque chose, ma chérie ?

Elle posa sur lui des yeux emplis de frayeur.

— Ils arrivent, Ganong, ils arrivent...

— Je sais — mais on a quand même le temps de boire un coup.

Les enfants, vous —

— *Maintenant !* cria Merah en se levant brusquement.

Ganong se redressa, surpris.

— Enfin, Merah, ne...

— Chut, le coupa Pagan, qui tendait l'oreille.

Une sourde vibration emplissait le silence de la maison. Une vibration qui allait s'amplifiant..., devint un lourd grondement, qui approchait —, augmenta jusqu'à un rugissement assourdissant, un tonnerre apocalyptique — la maison trembla — le tonnerre s'éloigna... Les gosses criaient en se bouchant les oreilles.

— Ils sont passés, souffla Ganong. Sans s'arrêter...

— Non, fit Merah d'une voix blanche. Ils *reviennent*.

En effet, l'abominable rugissement survola de nouveau la maison qui vibrait — et cette fois des bombes tombèrent, des déflagrations éclatèrent au loin — *tout près* — fracas dantesque — et de nouveau le rugissement s'éloigna...

Les enfants ne criaient plus. Leurs yeux écarquillés leur mangeaient le visage.

— A la cave ! cria Ganong. *A la cave !*

Il bouscula Merah et les gosses, poussa les meubles, souleva l'épais tapis en laine de Canaan, découvrant le sol de softalis qu'il se mit à tâter fébrilement, à quatre pattes.

A un endroit, un déclic — une portion du sol bascula, révélant un escalier qui descendait dans les ténèbres.

— Ouste ! Tout le monde là-dedans !

— Naan ! cria le benjamin. J'veux pas aller dans le noir !

Le tonnerre infernal des navettes était revenu, accompagné d'un sifflement caractéristique : elles atterrissaient. Une fumée noire montait du port en contrebas, au fond de la crique. Parmi la fumée, une vapeur jaunâtre... L'air se chargea d'une odeur bizarre, acide.

— Merah, Pagan, faites descendre les gosses ! Je vais fermer les stores !

Merah prit dans ses bras le benjamin qui hurlait. Pagan attrapa la main du cadet qui se retenait d'en faire autant ; Nasriya suivit, dents serrées, yeux écarquillés d'angoisse. Une minute plus tard Ganong les rejoignit, alluma la lumière — révélant un réduit taillé dans la roche, pourvu de deux couchettes, d'un frigo, d'une tinette et d'étagères

bourrées de provisions longue durée. Il s'escrima un moment avec le tapis, afin qu'il dissimule l'entrée de la planque — puis claqua la trappe et descendit.

— Dis donc, t'avais tout prévu, remarqua Pagan.

— Il y a de quoi tenir à peu près trois mois, déclara Ganong. Le frigo est bourré d'eau concentrée. Pas de quoi se laver, néanmoins. Mais normalement cette pièce est étanche...

— Étanche à quoi ?

— Aux gaz... Ils ont largué des gaz dehors.

Le gosse n'arrêtait pas de hurler, malgré toutes les tentatives de Merah pour le calmer. Son frère parvint à se distraire en examinant une à une les provisions, énonçant tout haut ce qu'il aimait ou n'aimait pas. Nasriya, la fille aînée, demeurait prostrée au coin d'une couchette, se rongant les ongles. Ganong et Pagan ne trouvaient rien à se dire. Ganong tournait comme un lion en cage.

Plus tard, ils entendirent, malgré l'isolation, des coups sourds à la porte d'entrée — suivis d'un violent fracas. Le benjamin, qui avait fini par s'endormir, se réveilla en sursaut.

Des pas lourds résonnèrent au-dessus de leurs têtes.

Le même se remit à hurler. Les pas s'arrêtèrent.

Merah étouffa presque son fils pour l'empêcher de crier — trop tard.

Piétinements, tâtonnements — un instant de silence — les pas s'éloignèrent précipitamment...

Explosion — sèche, tout près — la trappe s'effondra dans l'escalier, au milieu d'un nuage de fumée, d'une pluie de gravats.

Une tête blême, aux grands yeux rouges, aux pâles cheveux frisés, se pencha sur l'ouverture.

Tous étaient tassés au fond de la cave — sauf Ganong qui s'avança, sortant de sous son pull un petit laser de poing.

Craquement — Ganong fut projeté contre l'étagère à provisions contre laquelle il s'écroula — des boîtes et paquets tombèrent sur lui — un trou sanglant et fumant béait dans son ventre.

Merah hurla — un hullement suraigu, à peine humain —, serrant instinctivement le benjamin contre son sein.

L'homme blême de Kampfberet descendit quelques marches, pointant vaguement son krasher. Il était vêtu d'une combi isolante grise, tachée de cendres, de sang, de boue. Un masque anti-gaz était accroché à sa ceinture. D'autres armes y étaient fixées, ainsi que des munitions diverses. Du sang avait giclé sur ses bottes, mal essuyé. Ses yeux clairs, rougeoyants, semblaient hagards. Il considérait le groupe terrorisé au fond de la cave avec une expression navrée.

— Faites la taire, s'il vous plaît. (Merah s'interrompit d'elle-même, fourrant son poing dans sa bouche et le mordant jusqu'au

sang.) Excusez-moi, pour votre ami, reprit le soldat d'une voix douce. Mais il ne faut pas brandir une arme comme ça.

— Qu'allez-vous faire de nous ? réussit à demander Pagan d'un ton étonné.

— Excusez-moi, répéta le soldat. Je m'appelle Karal. C'est mon nom : Karal. J'ai causé beaucoup, beaucoup de souffrance... Désolé pour votre ami.

Il est fou, songea Pagan — pensée qui était loin de le rassurer.

— Vous allez nous tuer aussi ? demanda Nasriya, qui conservait un étonnant sang-froid.

Karal sourit — un sourire triste.

— Non. Je ne veux plus tuer personne... Du moins j'essaierai. Mais je dois vous arrêter. Vous comprenez ? Vous constituer prisonniers. C'est le seul moyen de vous sauver la vie.

Pagan acquiesça. Il commençait à comprendre — *redoutait* de comprendre.

— Si vous avez encore des armes, poursuivit Karal, il faut les présenter très très doucement. Sinon je risque de tuer de nouveau. J'ai des réflexes conditionnés, vous savez, l'entraînement...

— Nous n'avons pas d'arme, déclara Pagan.

Ses doigts, dans sa poche, ne cessaient de triturer la petite gélule.

— Alors c'est parfait, sourit Karal. Suivez-moi. Nous allons tenter de nous en sortir.

HEI-SI DE WANG - 4

Hei-Si reprit connaissance sur une natte humide, dans un réduit à peine éclairé par un globe bioluminescent moribond, qui n'avait pas vu le jour depuis des lustres. Le vieil homme penché sur elle, qui lui tendait un petit verre de gloup, lui rappela Feng Shui — elle crut une seconde que le devin n'était pas mort, ou avait ressuscité... Mais celui-ci, s'il arborait de longues moustaches, n'avait pas de barbe, et avait noué ses rares cheveux en une courte natte.

— Buvez, intima-t-il. Cela vous remettra d'aplomb.

Bien qu'elle ne bût jamais d'alcool, Hei-Si avala d'un trait la gloupette — toussa, s'étrangla, ses joues s'empourprèrent, la tête lui tourna... Souvenirs et pensées se bousculèrent en une mêlée confuse... parmi laquelle elle reconnut ce vieillard : c'était l'érudit qui avait programmé sa blaste Yi-King offerte par Pagan. Et ce réduit sombre et humide était son arrière-boutique... Encombrée de reliques, livres

anciens, carapaces de gap et autres instruments divinatoires, ainsi que de matériel électronique non moins ancien, abondamment bricolé, dans un fouillis de câbles, flexes et boîtiers faits main...

Hei-Si se leva, vacillante (son coeur cognait fort dans sa poitrine : un effet de la gloupette), amorça une révérence qui la déséquilibra, se raccrocha au vieillard souriant.

— Vous... vous m'avez sauvée, balbutia-t-elle. Ma vie est entre vos mains.

Celui-ci la guida vers une chaise où elle se laissa choir, étourdie.

— Quand quelqu'un est poursuivi, déclara-t-il, c'est pour deux raisons : soit il a fait du mal, soit on lui veut du mal. Je vous ai reconnue, quand vous êtes passée en courant devant ma boutique. J'ai donc éliminé la première raison. Une jeune femme qui désire mettre la technique moderne au service des voies anciennes ne peut choisir de mauvais chemin.

Ces mots rappelèrent à Hei-Si le laissez-passer dans la poche de sa tunique... Oserait-elle demander un second service à son sauveur ?

— Des miliciens me poursuivaient, expliqua-t-elle. Et parmi eux se trouve mon frère... Ils doivent m'attendre chez moi maintenant. Je n'ose y retourner...

— Ce ne serait pas prudent, en effet, opina le vieil homme. (Il parcourut des yeux la petite pièce, comme pour jauger son état, et reprit :) Cette pièce est sombre et inconfortable. C'est malheureusement la seule que je possède, hormis ma chambre au-dessus de la boutique. Mais elle pourrait constituer un abri provisoire.

— Je vous remercie infiniment, mon maître, dit Hei-Si en se courbant de nouveau (ça allait mieux). Mais j'envisage de quitter Zedong au plus tôt. J'envisage même... de quitter Wang.

— Partir vers un autre monde ? Ce sera difficile : les armées d'invasion contrôlent tous les transports.

Je le sais, Maître... (Son nom lui revint brusquement :) Maître Cheng, mais j'ai obtenu cette carte. (Elle sortit son laissez-passer, le tendit au vieillard.) J'ai pensé qu'elle pourrait m'aider.

Maître Cheng chaussa d'antiques lorgnons qui pendaient au bout d'un cordon sur sa poitrine, se dirigea vers son atelier d'électronique, alluma une petite lampe de bureau sous laquelle il plaça la carte, qu'il examina longuement.

— L'avantage de cette carte, dit-il enfin, est qu'elle ne précise pas en clair la nature du laissez-passer. Cependant sa limitation doit résider dans la micropuce intégrée dans l'épaisseur du plastique. Le premier lecteur dans lequel cette carte sera glissée donnera toutes les informations qu'elle contient, et vous serez refoulée, sinon arrêtée.

— N'y a-t-il pas moyen de... modifier ces informations ?

— Peut-être. Ce n'est pas certain. Puis-je reprendre ma chaise ?

— Bien sûr — excusez-moi.

Hei-Si avança la chaise devant l'établi. Maître Cheng s'assit avec précaution, alluma un appareil muni d'un écran, dans lequel il glissa la carte. L'écran afficha d'abord une série d'oscillations, puis des colonnes de chiffres défilèrent rapidement, enfin se dessina un schéma de circuit électronique. Le vieil homme étudia le schéma en hochant la tête.

— Le circuit est simple, et peut être altéré. (Il fit pivoter sa chaise vers Hei-Si.) Cependant je dois vous avertir que l'altération ne résistera pas à une analyse fine. Si, au cours d'un contrôle, le moindre doute est émis sur la validité de votre laissez-passer, cette carte sera soumise à un analyseur. Alors votre sort deviendra pire encore.

— Je prends le risque, dit Hei-Si sans hésitation.

— Je salue votre courage. Je me mets donc au travail.

— Vous ne me demandez pas pourquoi je veux partir ? s'étonna Hei-Si.

— Je n'ai pas à le savoir. Gardez le silence maintenant, s'il vous plaît. J'ai besoin de toute ma concentration.

Hei-Si s'assit sur la natte, et attendit. Elle aurait aimé, pendant ce temps, visiter la boutique de Maître Cheng, qui regorgeait de trésors et d'antiquités de l'ancienne Chine terrienne, mère de tous les Wanguis. Mais la boutique était close et obscure, et Hei-Si craignait d'éclairer — à cause de ceux qui rôdaient dans la rue...

Plus tard, le vieillard se redressa (son dos craqua) et fit de nouveau pivoter sa chaise vers Hei-Si, lui tendant la carte :

— Voilà. Vous pouvez, en principe, passer désormais n'importe quel contrôle, y compris ceux des astroports.

Hei-Si se courba jusqu'au sol, baisa les pieds de Maître Cheng.

— Quand je reviendrai, quand cette sombre période sera passée, j'insisterai personnellement auprès de l'Empereur pour vous faire obtenir les honneurs qui vous sont dûs, Maître Cheng.

Il fit signe à Hei-Si de se relever.

— Le Sage a dit : « Etre riche et de haut rang, en tirer vanité, cela appelle aussitôt le malheur. L'oeuvre accomplie, s'effacer : telle est la Voie du Ciel ».

Au moment de ranger la carte dans sa tunique, Hei-Si remarqua au dos une petite tache brune, comme une trace de brûlé.

— Cette tache était inévitable, se justifia Maître Cheng. Mes appareils sont anciens, ils ont tendance à chauffer. Salissez votre carte : ainsi paraîtra-t-elle usée, comme ayant beaucoup servi. Et la tache ne se verra plus.

Hei-Si remercia encore le vieil érudit, et prit congé. Il lui ouvrit la porte de son arrière-boutique, qui donnait sur la venelle — jetant dans la nuit silencieuse un regard prudent, pour s'assurer qu'elle

pouvait sortir tranquille.

— Une dernière chose, lui dit-il. Si par malheur vous êtes arrêtée, et que l'on vous interroge, inventez une histoire et répétez-la le plus longtemps possible...

— N'ayez crainte, Maître Cheng. En aucune façon vous ne serez inquiété par ma faute.

— La torture délie les langues les plus muettes, soupira le vieillard, en refermant doucement sa porte.

Hei-Si jeta sa carte au sol et marcha dessus, de manière qu'elle parût sale et usée. Puis elle sortit avec précaution de l'impasse. Les venelles du vieux quartier étaient désertes à cette heure avancée de la nuit. Elle se dirigea vers un hôtel proche (dont elle connaissait le patron, pour avoir entretenu son jardin) afin d'y attendre le jour dans une relative sécurité.

*

**

Quelques heures plus tard, une Hei-Si transformée se présenta à Terminal Ien, l'aire d'embarquement des navettes pour Yin. Elle s'était maquillée, avait coupé ses cheveux, caché ses yeux derrière des verres adhésifs polarisés, et dépensé ses derniers cristaux en achats de vêtements, d'affaires de toilette et d'un sac. (Le commerçant, admirateur des Fleurs du Pêcher, lui avait même offert la combi qu'elle portait, grise et jaune à la mode de Kampfbereit.) Elle avait maintenant l'air d'une parfaite collaboratrice de l'envahisseur, qui s'en allait traiter une quelconque affaire sur une des bases militaires.

D'ordinaire, Terminal Ien — qui desservait presque exclusivement Yin, l'astroport touristique —, était une ruche bourdonnante et populeuse, sillonnée de porteurs, de rickshaws, bordée de bars et de boutiques, où les touristes qui débarquaient sur Wang dépensaient nombre de cristaux en pacotilles plus « authentiques » les unes que les autres. Mais en cette matinée ensoleillée, Hei-Si ne l'avait jamais vu aussi désert : volets clos, rideaux baissés, enseignes éteintes, rickshaws absents, porteurs invisibles... La plupart des personnes déambulant dans les halls et arcades décorés « à la chinoise » étaient des militaires. Et sur les dix navettes quotidiennes qui circulaient entre Yin et Terminal Ien, neuf étaient réquisitionnées par l'armée, embarquant ou débarquant personnel, marchandises ou matériel.

Hei-Si attendit donc la seule navette civile de la journée, s'efforçant de calmer son angoisse en restant immobile dans le hall d'accueil, sous le regard intrigué des soldats qui traînaient là...

Au bout de quelques minutes, un officier l'aborda. Son coeur se serra. Heureusement, les verres adhésifs dissimulaient l'inquiétude de

son regard.

— Vous avez une pièce d'identité, mademoiselle ?

Elle lui tendit sans un mot sa carte d'identité. Il y jeta un rapide coup d'oeil, la lui rendit : elle n'était donc pas recherchée.

— Vous attendez quelqu'un, sans doute ?

— Non, je... j'attends la navette qui va à Yin.

— Oh oh ! fit l'officier. Vous voulez aller sur Yin ? Vous ignorez que l'astroport est désormais une base militaire ?

— Non, mais je dois... aller chercher quelqu'un là-bas. J'ai un laissez-passer...

Elle lui présenta la carte tachée, écornée. Le militaire l'étudia, sourcils froncés.

— « Division Arts et Spectacles », lut-il. Qui allez-vous chercher ?

— Une troupe, improvisa Hei-Si. Une troupe de danse, qui vient de Kampfbereit. Je suis leur guide et interprète.

— Quelle troupe ?

Eh bien... Je n'ai pas l'habitude des noms de Kampfbereit... Vous savez, c'est cette troupe de jeunes filles qui se produisent nues sous des lumières tourbillonnantes, et qui...

Liederlicht?

— C'est ça ! s'écria Hei-Si, comme si elle s'en souvenait subitement. Liederlicht. (Elle émit un sourire contrit.)

L'officier sourit également : elle gagnait sa confiance.

— C'est une très bonne nouvelle que vous m'annoncez là, mademoiselle. *J'adore* cette troupe. J'ignorais qu'elle venait ici, à Zedong. On est si peu renseigné !

— Elle doit jouer devant l'Empereur et l'Etat-Major. Vous faites partie de l'Etat-Major ?

— Hélas non, ma jolie. Sinon je l'aurais su ! Mais venez : je vous offre un verre. Votre navette n'arrive que dans deux heures.

Hei-Si se laissa entraîner de bonne grâce : gagner la confiance d'un officier de Kampfbereit était ce qui pouvait lui arriver de mieux. A la limite, elle coucherait avec lui si cela lui évitait quelque contrôle.

Leur relation n'alla pas jusque-là, mais fut poussée suffisamment loin pour qu'elle apprenne son nom — Hanz Gotteswillen — son grade — lieutenant-colonel — qu'il s'ennuyait ferme ici à Zedong, bien que les paysages fussent agréables, qu'il avait une femme et deux enfants à Kobold sur Kampfbereit, que c'était la première fois qu'il rencontrait ici une jeune femme aussi jolie que Hei-Si, laquelle pouvait l'accompagner sur Yin par un transport militaire, puisqu'il devait s'y rendre aussi. Elle accepta cette proposition avec une joie mesurée.

C'est ainsi qu'elle passa sans problème les trois contrôles à l'embarquement — dont deux étaient effectués par ces gardes noirs

aux verres-miroirs et à l'allure impitoyable. Eux exigèrent son laissez-passer, qu'ils introduisirent dans un lecteur (pincement au coeur, mais sa main, dans celle de Hanz, ne tremblait pas). L'appareil afficha « laissez-passer permanent pour toutes destinations selon ordres reçus — validité 1 an (TU) ». Cette mention impressionna le lieutenant-colonel :

— Fichtre ! Le mien n'est pas aussi large... C'est l'Etat-Major qui te l'a donné ?

B— ien sûr, gloussa Hei-Si. Je suis aussi chargée d'organiser le spectacle : sans moi, pas de Liederlicht — et vous n'êtes pas le seul à adorer cette troupe...

La présence du lieutenant-colonel dissuada les gardes noirs de pousser plus avant leurs contrôles. Hei-Si se retrouva peu après dans la cabine privée de Hanz Gotteswillen, dans la navette militaire qui l'emmenait sur Yin. Là, elle dû subir, outre un verre de tord-boyaux importé de Kampfbereit, moult baisers et attouchements intimes — mais le trajet était trop court pour que Hanz aille jusqu'au bout de son désir.

Ils se quittèrent dans le hall central de Yin (tout aussi désert que celui de Terminal Ien) en se jurant de se retrouver à Zedong sitôt leurs missions respectives terminées. Puis Hei-Si consulta les arrivées et départs sur l'immense tableau au-dessus des distributeurs de billets (tous hors-service). Bien que Yin fut devenu une base militaire, le tableau du trafic, automatique, fonctionnait toujours. Les arrivées ou départs qu'il annonçait étaient tous en provenance ou en direction de Pan Tang ou Kampfbereit, et sous la colonne « type de transport » était répété : « militaire ».

Un vaisseau venait d'arriver de Pan Tang au Pad 6, et y repartirait dans trente minutes. *Bon*, décida Hei-Si. *Je vais tenter ma chance au Pad 6*. Ce chiffre 6 lui parut être un présage heureux : c'était un nombre yin (comme l'astroport), les six traits de l'hexagramme (dont le 6 à la deuxième place annonçait « le départ apporte la fortune »), les six Influences Célestes, les six Directions... et le jour et le mois de sa naissance, en Temps Universel : un 6 juin.

Hei-Si ignorait ce qui se passait sur Pan Tang... Kampfbereit ne s'en vantait pas sur Wang, et contrôlait toutes les sources d'informations.

L'air aussi naturel que possible (malgré les regards soupçonneux que lui lançaient les militaires présents dans le hall), elle se dirigea vers le tunnel d'embarquement du Pad 6 — à l'entrée duquel, évidemment, des gardes l'arrêtèrent.

Par chance, ce n'était pas des gardes noirs : elle pouvait donc discuter avec eux. En tendant à l'un d'eux son laissez-passer d'un geste désinvolte, elle lui glissa en aparté :

— Mission spéciale commandée par l'Etat-Major. J'ai un message confidentiel à transmettre au commandant du vaisseau qui vient d'arriver de Pan Tang.

— L'Etat-Major emploie des filles pour transporter ses messages, maintenant ? se méfia le garde, qui glissa la carte de Hei-Si dans un lecteur — tandis que l'autre inspectait son sac et son corps à l'aide d'un scanner portable.

— Mission *spéciale* ! répéta-t-elle, l'air agacé.

— Je vois, fit le garde en lisant ce qu'affichait le lecteur. Laissez-passer pour toutes destinations, hein ? Vous avez beaucoup de pouvoir, mademoiselle.

Elle n'a pas d'arme, déclara l'autre garde en rangeant son scanner.

— Qu'est-ce que vous avez à lui dire, au commandant du vaisseau ?

— C'est top-secret.

— Bien sûr. Freund, va chercher un analyseur : ce laissez-passer me paraît bien usé. Ça ne vous dérange pas, mademoiselle ?

— N-non, fit Hei-Si d'un ton qu'elle aurait voulu plus assuré. Mais c'est très urgent : je dois *absolument* voir le commandant du vaisseau.

— En ce cas je vais l'appeler, sourit le garde. Vous pouvez aussi bien lui donner votre message ici, n'est-ce pas ?

Tandis que l'autre allait chercher un analyseur, le premier se dirigea vers un com mural, dans lequel il annonça un numéro. L'écran s'alluma, un militaire en tenue spatiale apparut.

— Poste de commandement de l'*Adler*.

— Ici poste de contrôle du Pad 6. Le commandant est-il disponible ?

— Ça dépend. C'est à quel sujet ?

— J'ai là une dénommée... Hei-Si, qui se prétend en service commandé par l'Etat-Major et déclare qu'elle...

Hei-Si n'écoutait plus : profitant que le garde lui tournait le dos, elle avait franchi le contrôle à pas de loup — et courait à présent dans le long corridor — courait aussi vite que la veille, pour échapper aux miliciens... Elle entendit des cris, loin derrière — mais le tunnel faisait des coudes, et elle estimait son avance suffisante pour... pour quoi ? Tomber dans la gueule du loup ? Entre les bras d'autres militaires ? Sous un tir de krasher ?

Derrière un virage, le corridor en rejoignait un autre — dans lequel défilait, têtes basses et mains liées, une longue procession de prisonniers. Plusieurs tournèrent la tête en la voyant débouler, échevelée — et l'un d'eux était Pagan !

Ebahie, elle se jeta dans ses bras. Il était hâve, hagard, crasseux,

dégageait un relent âcre, acide. Sa figure était gonflée de boutons rouges purulents. Quand elle l'embrassa, il lui glissa ces mots :

— Dans ma main — vite — avale !

Sans réfléchir, elle lui prit la main, y trouva un petit objet — une gélule, aperçut-elle — , la porta à sa bouche et l'avalait.

Une grosse main gantée l'arracha brusquement à son étreinte.

Elle fit face à un soldat étrange, bardé d'armes et de munitions, engoncé dans une combi grise, sale et puante, un masque anti-gaz accroché au ceinturon... Son visage blême et ses yeux rouges recelaient pourtant une expression de douceur — voire de douleur.

— Qu'est-ce que vous faites ici? lui demanda-t-il — plus surpris qu'agressif.

Des gardes armés de lasers-bi surgirent au bout du corridor — stoppèrent net quand le soldat leva son krasher.

— Je suis 24C729, des Z.E. Je suis conditionné pour tuer. Que voulez-vous ?

— Calmez-vous, soldat, fit l'un des gardes, abaissant son arme. Cette personne (il désigna Hei-Si) s'est introduite ici frauduleusement. Nous devons l'arrêter.

— Vous ne l'arrêtez pas, gronda Karal. Elle est venue embrasser son amant prisonnier. Elle n'a rien fait de mal.

— Elle lui a sûrement refilé quelque chose, supposa un autre garde.

Je vérifierai. Mais laissez cette jeune fille en liberté.

— Vous n'avez pas d'ordre à nous donner, soldat. Tout Z.E. que vous êtes.

— C'est vrai, soupira Karal. Ce n'est pas un ordre. Juste un conseil... d'humanité.

En emmenant Hei-Si vers le poste de contrôle, les gardes discutaient entre eux — en kampfbereitien — de l'attitude étrange du Z.E., concluant qu'il était fou, que les Z.E. étaient tous fous, et qu'il valait mieux s'écraser devant eux si on voulait rester en vie.

Hei-Si ne comprenait pas ce qu'ils disaient, de plus elle n'écoutait pas : elle écoutait ce qui se passait dans sa tête — qu'elle ne comprenait pas davantage.

Une pensée bizarre lui parvenait, elle ne savait d'où — qui disait : Je suis un virus biologique. Pour m'activer, placez vos yeux sur la trajectoire d'un rayon laser ou d'un lecteur optique. Ne tardez pas : j'aurai disparu dans 70 heures.

Après l'incident causé par Hei-Si, les prisonniers reprirent leur progression harassée à travers les corridors de l'astroport de Yin. Un vaisseau devait les emmener vers Kampfbereit où (aux dires de certains) les mines les attendaient... Tous avaient entendu parler des sombres mines de Kampfbereit, aux horaires épuisants, aux conditions de vie inhumaines, à la sécurité quasi-inexistante. Bien peu en revenaient... pour mourir quelques mois ou années plus tard, minés eux-mêmes par l'épuisement, les rayonnements durs et la radioactivité. Or il semblait que les armées de Kampfbereit ayant grand besoin de soldats, du personnel manquait aux mines — d'où la décision de capturer finalement des prisonniers... ce qui avait sauvé la vie de Pagan : l'ordre était tombé pendant que Karal l'emmenait vers sa navette de débarquement, sur Kouraço, au milieu des cadavres, des gaz corrosifs et des incendies.

Mais Karal s'était aussi chargé de Merah et des trois gosses — lesquels n'étaient d'aucune utilité pour les mines. Un autre Z.E. abattit les enfants surplace. Quant à Merah, Karal préférait oublier ce qu'en avaient fait ses collègues... Lui n'avait pas participé (*oh non, non, plus jamais — il y a trop de cris dans ma tête*) mais n'avait pu empêcher les Z.E. d'agir. Pagan, lui, en avait vu assez pour cracher la haine avec le sang de ses poumons attaqués par les gaz.

Malgré tout, une certaine forme de respect — sinon d'amitié — s'était nouée entre les deux hommes. Pagan comprenait que Karal était différent des autres soldats : sa carapace bestiale avait craqué, son conditionnement de brute avait fondu, sa sensibilité naturelle était remonté à la surface. Il ne supportait plus ces horreurs, même s'il en avait commis au début — avant que trop de paroxysmes ne lui dessillât soudain les yeux.

Pour Karal, Pagan représentait peut-être l'ami qu'il n'avait jamais eu — la première personne avec qui il avait *parlé* depuis son affectation dans les Z.E. Pagan était plus mûr, calme et pondéré que lui... Bien que soumis à sa condition de prisonnier, il n'avait ni rampé ni résisté inutilement — bref, il s'était comporté d'une manière impeccable.

Karal pressentait malgré tout que Pagan préparait ou dissimulait une ruse contre Kampfbereit : parfois son attitude le trahissait. Et si sa femme avait risqué sa vie pour le voir (*alors que Fraïda n'était même pas venue me dire adieu !*), c'était certainement pour une autre raison qu'un baiser furtif, ainsi que l'avaient suggéré les gardes... Mais Karal ne voulait pas dénoncer Pagan, ni lui créer des ennuis. On l'y obligea pourtant : les gardes et d'autres soldats avaient assisté à l'entrevue, et n'auraient pas admis que Karal ne réagisse pas — il était déjà soupçonné de montrer trop de pitié pour un Z.E...

Aussi, quand les prisonniers furent regroupés dans une salle de

dispatching, avant leur transfert sur tel ou tel vaisseau pour Kampfbereit, Karal cueillit Pagan parmi cette foule morne et lasse.

— Mon pote, va falloir passer à l'inspection. On a trouvé ton baiser, là, un peu trop louche... J'y peux rien, ce sont les ordres.

— Ouais, ouais, ça va, grommela Pagan. (Karal l'agaçait avec son air de s'excuser toujours.)

Il fut emmené dans une petite pièce attenante, qui était jadis un bureau. A part Karal, un autre Z.E. et un gradé de l'astroport étaient présents. On ôta ses menottes magnétiques, on lui ordonna de se mettre nu. On explora au scanner son corps et ses vêtements, centimètre carré par centimètre carré. On le passa aux rayons X et aux échos, afin de voir ce qu'il avait dans l'estomac, les intestins et la vessie. On lui fit même une prise de sang qui fut immédiatement analysée, au cas où il aurait ingéré un agent pathogène susceptible de contaminer tout le monde...

On ne trouva rien. Rien d'anormal.

Karal émit un sifflement d'admiration : cette fille avait *réellement* pris tous ces risques — juste pour l'embrasser ! Ah, si toutes les Wanguies étaient comme ça...

L'autre Z.E., par contre, ne l'entendait pas de cette oreille : il estimait avoir perdu son temps, et avait l'intention de montrer à Pagan qu'on ne se foutait pas impunément de la gueule des Z.E. Le gradé préféra retourner à sa routine — et une fois de plus Karal ne put rien faire pour protéger Pagan.

Quand celui-ci réintégra la file des prisonniers, il ne tenait plus debout, crachait du sang et des éclats de dents, son bras droit était fracturé et son visage à peine reconnaissable. Il ne dut qu'à la sollicitude de ses compatriotes de ne pas mourir là, achevé par des bottes hargneuses.

*

**

Pendant que se poursuivait le transfert des prisonniers à bord des vaisseaux pour Kampfbereit, Karal demanda à voir le commandant de la base militaire de Yin. Celui-ci étant descendu à Zedong pour affaires, il fut introduit dans le bureau de son remplaçant : le lieutenant-colonel Hanz Gotteswillen.

Avant l'invasion, c'était le bureau du directeur des douanes de Wang, ce qu'attestaient encore des holographiques de la répression des fraudes (qui, tous, descendaient vers zéro, prouvant l'efficacité du service — ou peut-être son contraire) et des vitrines scellées derrières lesquelles trônaient les saisies les plus remarquables : un pain de cinquante kilos de Fleur brute, une floraison de lichen-à crostiche, dix plaquettes de faux cristaux plus brillants que des vrais, douze oeufs de

gap, trois gaw-gaws de Tatooïne parfaitement conservés, un bloc coupé en deux d'un métal d'Orange (sans valeur) recouvert d'une mince pellicule d'or, etc. Le drapeau de Wang (un soleil couchant jaune-orange sur une plaine verte) avait été remplacé par celui de Kampfbereit (un X noir dans un cercle rouge) ; un râtelier d'armes avait pris la place du service à thé, mais le reste des installations n'avait pas changé : les bureaux de fonctionnaires se ressemblent sur tous les mondes.

Le lieutenant-colonel n'était pas seul : une jeune femme était assise en face de lui — que Karal reconnut quand elle leva la tête : c'était celle qui avait bravée la mort pour embrasser son amant prisonnier. Malgré l'inquiétude qui plissait ses traits fins, elle parut à Karal d'une beauté saisissante — qui accrut l'admiration qu'il éprouvait déjà pour son geste héroïque.

Ils ne s'échangèrent pas un mot, mais quelque chose passa dans le regard de la fille, que Karal ne put identifier. Il espéra que ce n'était pas de la haine.

— Soyez bref, soldat. Je suis occupé.

— Mon lieutenant-colonel, je viens vous demander la faveur de me transférer ici, ou sur l'autre base orbitale, ou sur Wang.

— Pourquoi ?

Karal hésita — se lança :

— J'ai combattu sur Pan Tang. Il s'est passé là-bas des... choses qui m'ont beaucoup troublé. Qui, à vrai dire, ne m'ont pas plu du tout. Mon lieutenant-colonel, je ne peux plus retourner sur Pan Tang.

— Vous êtes Z.E., n'est-ce pas ?

— Oui, mon lieutenant-colonel.

— Vous avez transmis votre demande par la voie hiérarchique ?

— Oui. Elle a été rejetée. C'est pourquoi je viens vous voir.

— Votre matricule.

— 24C729.

Gotteswillen introduisit le matricule dans son ord de bureau et demanda un flexe de renseignements, qu'il obtint aussitôt. Il le parcourut en pinçant les lèvres.

— Votre passée est trouble, 24C729. Vous n'êtes inscrit ni au PN, ni aux JC. Vous êtes catalogué comme un élément asocial, perturbateur, ayant des sympathies pour les marginaux des niveaux souterrains.

— C'est faux, mon lieutenant-colonel. Je ne connais personne chez les marginaux. Je vivais au niveau 45.

— Il est dit là-dessus que vous fréquentiez un certain Jorg Miiller, un agitateur notoire.

Miiller est mort à l'entraînement. Je crois que c'est moi qui l'ai tué.

— En effet, vos états de service sont excellents. Il est notamment précisé que vous faisiez preuve d'un parfait esprit civique, et d'aucune pitié pour l'adversaire. (Gotteswillen leva les yeux vers Karal.) Qu'est-ce qui vous a fait craquer sur Pan Tang ? Car vous avez craqué : ça se voit sur votre visage.

Karal raconta tout : les viols, les éviscérations, les tortures. Les mines, les bombes, les gaz. Le massacre de la population sans défense. Les cris, les hurlements des suppliciés, l'odeur de la mort qui ne le quittaient plus. Gotteswillen l'écouta sans mot dire, lèvres pincées.

A la fin, il hocha la tête. Hei-Si pleurait. Karal lui lança un regard empreint d'amour et de pitié, qu'elle ne capta pas.

— 24C729, en tant que Z.E., vous n'êtes pas censé éprouver des sentiments ou des émotions envers l'ennemi. Ceci dit — et que cela reste entre nous — je partage votre point de vue.

— Merci, mon lieutenant-colonel.

— Considérant vos états de service, je peux effectivement vous accorder une faveur. Mais considérant votre passé, je ne peux vous accorder celle que vous me demandez. (Gotteswillen pianota brièvement sur le tactile de son ord de bureau, qui cracha un miniflexe. Il le prit et le tendit à Karal.) Voilà. Vous êtes affecté au transfert des prisonniers sur Kampfbereit, à bord du transporteur *Falke*. Là-bas, vous vous ferez examiner par un psychiatre, qui déterminera si vous êtes apte ou non à reprendre du service. Votre nouvelle affectation prend effet immédiatement.

— Merci, mon lieutenant-colonel, répéta Karal. Puis-je vous demander une nouvelle faveur ?

— N'exagérez pas, 24C729.

— J'aimerais que vous libériez cette jeune femme, dit très vite Karal, ignorant l'avertissement de son supérieur. D'après nos analyses, elle n'a rien transmis au prisonnier. Juste un simple baiser.

— J'attends justement le résultat des analyses.

— Vous verrez qu'elles confirmeront mes dires.

— Il reste que cette fille s'est introduite frauduleusement dans une enceinte militaire, à l'aide d'une carte truquée.

— Mon lieutenant-colonel..., laissez passer un peu d'amour au milieu de toute cette souffrance.

— Ces propos sont indignes d'un Z.E., 24C729! (Gotteswillen tempéra son invective par un sourire.) Mais j'en tiendrai compte pour ma décision. (Il se leva.) Allez rejoindre votre affectation.

— A vos ordres! s'écria Karal en se mettant au garde-à-vous. Gloire à Joseph Busheïn !

— C'est ça. Allez, disparaissent!

C'est ainsi que Karal accompagna Pagan jusqu'à Kampfbereit — ou presque...

— Hé ! toi, là-bas !

Karal s'immobilisa. Se retourna, en s'efforçant de dissimuler les trois packs d'eau concentrée.

Trop tard.

— Où tu vas avec cette flotte ? l'apostropha l'adjudant du bout de la courative. (Un Z.E. comme lui — pire que lui. Bien pire.)

Inutile de mentir, se dit Karal. Il sait autant que moi où mène cette courative.

— Je vais... donner à boire à un prisonnier, mon adjudant.

— C'est interdit ! T'as oublié ?

L'adjudant s'approcha. Il était plus petit que Karal, s'efforçait néanmoins de le regarder de haut. Ça lui donnait l'air stupide et méchant d'un coq de combat.

— Le prisonnier est blessé, mon adjudant. Il a de la fièvre.

— M'en fous ! Qu'il crève ! Et toi tu vas rapporter cette flotte où tu l'as prise !

— Bien, mon adjudant, fit Karal entre ses dents serrées.

Il fit demi-tour, en traînant les pieds.

— Plus vite que ça, fils de pute ! s'époumona l'adjudant. M'en vais t'apprendre la discipline, moi ! (Il plissa les yeux sur le matricule affiché sur la combi bleu spatial de Karal.) 24C729, c'est pas la première fois, il me semble, qu'on te surprend à apporter un soutien aux prisonniers. Vrai ou faux ?

Karal garda le silence.

— *Réponds !*

— J'ai déjà porté de l'eau, reconnu Karal. Et un pansement.

— Très bien, 24C729. Tu vas te fourrer dans ton scaf et sortir. Y a un tas de choses à bricoler sur la coque, à nettoyer, régler, tout ça. Tu prendras tes instructions auprès du chef mécano. Et tu redescendras quand ce foutu vaisseau brillera comme s'il sortait de l'usine ! Je ferai vérifier par des robots ! Exécution !

Il avait chaud, il était bien. C'était l'été à Zedong. Il était allongé dans les bras d'Hei-Si, qui lui murmurait des mots d'amour. Un gros soleil rouge brûlait devant ses yeux. Bizarre : Procyon, d'habitude, a des nuances plutôt vertes. Ce qui semblait bizarre aussi, c'était qu'il ne pouvait pas bouger. S'il bougeait, il avait mal ; au bras, au ventre, partout. Mais tant qu'il ne bougeait pas, ça allait. D'ailleurs il n'en avait pas envie : il était bien dans les bras de Hei-Si. Elle murmurait, mais ne le caressait pas : dommage. Il y avait ce bruit, aussi : un sifflement suraigu, qui ne cessait

jamais. Le vent, peut-être. Mais il ne le sentait pas sur son visage... Et il avait soif. Par le Grand Kraken, qu'est-ce qu'il avait soif !

— *Hei-Si, va me chercher à boire, s'il te plaît...*

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Je ne sais pas... Je crois qu'il parle de sa copine.

— Pagan ? Tu m'entends ?

Le type sur la cuisse duquel reposait la tête tuméfiée de Pagan se pencha sur lui, essayant de capter ses paroles malgré le sifflement des moteurs plasmatiques, tout proches, qui leur vrillait à tous les oreilles.

Pagan marmonna encore. Mais ses paroles se perdirent dans le bruit.

— Je comprends pas ce qu'il dit, fit le type en secouant la tête.

— Il a peut-être soif...

Un autre posa la main sur le front de Pagan — moite et brûlant.

Hei-Si me caresse le front — c'est bon... Je t'aime, ma chérie...

— Et ce militaire qui devait apporter de l'eau ?

— Je ne sais pas... Il ne vient pas...

— Son bras est vraiment dans un sale état.

— Ouais... Mais qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Pagan, tiens le coup, mon vieux. On va s'en sortir...

— T'es optimiste, toi ! Dis-lui plutôt qu'il ferait mieux de crever, qu'on va *pas* s'en sortir !

A cet instant les rares veilleuses de la soute tremblèrent, vacillèrent — s'éteignirent, plongeant la vaste cale dans une obscurité glaciale. De même, le sifflement des moteurs plasmatiques s'estompa et mourut. L'incessante trépidation qui l'accompagnait cessa elle aussi. La gravité artificielle fut brusquement coupée — tous se mirent à flotter, poussant des cris de stupeur.

— Qu'est-ce qui se passe ? On est arrivés ?

— Non — il n'y a pas eu le choc d'amarrage. On a du stopper.

— En plein espace ?

— Pourquoi les veilleuses ne se rallument pas ?

— Pourquoi la pesanteur est coupée ?

Pagan, qui flottait parmi les autres, ne se posait pas toutes ses questions : il était bien. Il avait moins mal. Il ne sentait plus Hei-Si autour de lui : elle avait dû aller lui chercher à boire...

Tout au fond de son esprit, là où s'était blotti ce qui lui restait de conscience, une pensée prenait forme : *c'est Hei-Si, elle a réussi, elle a réussi...*

Mais il ne savait plus quoi.

Hei-Si redescendit sur Wang par la navette civile, munie d'un laissez-passer officiel cette fois — et nettement plus restrictif —, fourni par le lieutenant-colonel Hanz Gotteswillen. Peut-être influencé par le soldat, celui-ci l'avait laissée partir, non sans l'avoir mise en garde contre d'autres agissements de ce genre :

« — Cette fois je ne pourrai pas t'aider, ma jolie, et tu t'en tireras beaucoup plus mal. »

Auparavant, il voulut savoir comment elle s'était procurée cette carte trafiquée. Elle raconta que son frère la lui avait fournie : étant dans la milice, il pouvait accéder à certains documents. Hei-Si n'eut aucun scrupule à l'accuser : en avait-il eu, lui, pour la faire poursuivre par les miliciens ? *Que les loups se mangent entre eux*, pensa-t-elle avec rage. Elle fut étonnée cependant que Gotteswillen n'attendît pas de vérifier son accusation pour la libérer — pas plus qu'il ne songeât à la faire examiner, comme Pagan. Ou bien eût-il davantage de bonté envers elle qu'il ne voulût en laisser paraître ?

Ensuite Gotteswillen abusa d'elle — du moins il le tenta : car le lieutenant-colonel était impuissant. Elle se soumit, fit ce qu'il lui demandait — elle estimait que ce n'était pas trop cher payer sa liberté. Tandis qu'elle essayait, non sans répugnance, d'activer la virilité de Gotteswillen, elle s'efforça de conserver un certain stoïcisme : *admettons que ça me fasse un entraînement pour le spectacle avec les Fleurs du Pêcher...*

Car Hei-Si avait décidé de participer au spectacle. Après avoir vu Pagan, puis écouté le récit du soldat sur Pan Tang, elle n'avait nulle part où aller — sauf retourner sur Wang, où l'attendait une mission de la plus haute importance.

Elle l'avait déduit du message que délivrait périodiquement ce mystérieux virus dans sa tête. Tout choqué qu'il fût, Pagan savait ce qu'il faisait. Cette gélule qu'elle avait avalée recelait certainement un organisme subtil, une arme secrète concoctée sur Pan Tang, que Pagan n'avait pu utiliser. Elle représentait sans doute son ultime espoir. Hei-Si n'avait qu'à se conformer aux instructions du message, et elle verrait bien ce qui se passerait. Elle était prête à sacrifier sa vie, si cela permettait d'abattre ou d'affaiblir Kampfbereit.

Hei-Si ignorait ce qu'était un lecteur optique (ça ne devait pas beaucoup servir sur Wang), par contre elle savait où trouver un rayon laser : le spectacle que devaient jouer les Fleurs du Pêcher en utilisait, de toutes formes et couleurs. Comme le message ne précisait pas *quel* rayon laser mais disait « un », elle supposait que n'importe lequel ferait l'affaire.

Or ce spectacle devait avoir lieu dans exactement 63 heures...

Elle réfléchissait à tout cela pendant son retour à Terminal Ien : elle s'empêchait ainsi de penser à Pagan — dans quel état elle l'avait

vu, ce qu'il avait enduré, ce qu'il allait devenir... Cette angoisse était tapie au fond de son esprit, et serrait son cœur : elle ne voulait pas croire qu'elle ne le reverrait jamais plus...

Les gardes humains du troisième contrôle à Terminal I en la reconnurent et la saluèrent : ils la prenaient pour la petite amie du lieutenant-colonel. Elle leur rendit leur salut, étonnée d'éprouver du plaisir à ce fallacieux pouvoir.

De retour à Zedong, Hei-Si ne revint pas chez ses parents : elle craignait la vengeance de son frère, qui savait sans doute qu'elle l'avait accusé, faussement de surcroît. Elle voulut néanmoins les rassurer, les prévenir qu'elle allait bien, qu'ils ne s'inquiètent pas... Elle alla trouver le voisin qu'ils visitaient souvent : celui-ci travaillait au centre ville, dans l'unique centralim Eatit Petite de Zedong.

— Comment, tu ne sais pas?! s'écria-t-il d'un air navré. (Dans la travée, des clients tournèrent la tête vers lui. Il poursuivit un ton plus bas :) Votre maison a brûlé pendant que tes parents se trouvaient chez moi, connectés à Wahnnetz. Ils ont eu de la chance ! Mais ils ont préféré partir à la campagne, chez ta tante. Il ne reste rien de la maison.

— Mais comment..., balbutia Hei-Si.

— La milice, chuchota le voisin.

La mort dans l'âme, Hei-Si prit une nouvelle chambre dans le petit hôtel dont elle avait soigné le jardin. Elle n'avait plus de crédit, mais le patron refusa qu'elle paye quoi que ce soit. *En ton jour tu rencontres foi*, disait l'hexagramme. *Le remords se dissipe...*

Mais le remords ne se dissipait pas : il s'accumulait.

Le lendemain matin, Hei-Si se présenta à la répétition, dans le local vétusté de la Faculté des Six Arts Libéraux. (Les gardes noirs, à l'entrée, ne remarquèrent pas que le laissez-passer avait changé : dépourvus de lecteur, ils se contentaient du tampon de l'Armée de Terre de Kampfbereit.)

Sur la scène, la troupe vêtue de voiles diaphanes reproduisait tant bien que mal, dans une simulation holographique du décor, l'effeuillage des filles du Liederlicht. Maître K'ouei, assis sur une chaise, la boule de commande du projecteur en main, observait les évolutions des Fleurs du Pêcher. Il ne vit ni n'entendit Hei-Si entrer. Celle-ci resta silencieuse au fond de la salle, dans la pénombre, à étudier le filage.

Les danseuses hésitaient visiblement à ôter les derniers voiles, ceux qui masquaient encore un peu leur anatomie intime. Ces hésitations les décalaient d'une façon perceptible du rythme sonore et lumineux. Au moment des caresses et mouvements érotiques, elles se mettaient à glousser, certaines n'osaient pas amorcer les premiers gestes.

Maître K'ouei stoppa la simulation. Elles apparurent nues et empruntées sous deux projecteurs blafards.

— Non ! *Non !* Nous n'y arriverons jamais de la sorte ! s'emporta Maître K'ouei. Je veux les envols gracieux de la cigogne, et j'obtiens le dandinement incertain de la cane ! Un peu moins de pudeur, mesdemoiselles, et un peu plus d'allant !

— Hei-Si ! Maître ! Hei-Si est de retour !

Le vieux danseur se retourna d'un bloc, les yeux ronds. Hei-Si s'avança dans la lumière, se planta devant lui.

— Où sont les voiles ?

Il lui montra des voiles inutilisés jetés sur le dossier d'une chaise, puis lui indiqua du doigt le paravent derrière lequel ses collègues se changeaient.

Hei-Si négligea le paravent : elle se déshabilla devant Maître K'ouei, sans se tourner ni rien cacher, et se couvrit des voiles diaphanes et moirés. Sur la scène, les filles l'observaient sans mot dire. Certaines en oubliaient leur propre nudité.

— Peut-on reprendre au début ? demanda Hei-Si.

Maître K'ouei cligna des yeux, sortit de sa stupeur.

— Mesdemoiselles, remettez vos voiles, grogna-t-il.

Et il relança la simulation.

Hei-Si s'agita et tourbillonna dans les lumières comme elle l'avait vu faire. Elle se cambra, se trémoussa et tortilla les fesses comme une parfaite *Liederlichtesfräulein*. Elle ôta ses voiles aux moments voulus, gardant le rythme jusqu'au dernier. Elle caressa ce qu'il fallait caresser, lécha ce qu'il fallait lécher, sans recul ni hésitation, regardant ses partenaires droit dans les yeux, affichant un sourire de pure façade. Du coup, certaines s'enhardirent. Ts'ien-Kin, surprise tout d'abord de voir sa prude amie si impudique, parut même y trouver un certain plaisir. Sous le regard aiguisé (voire concupiscent ?) de Maître K'ouei, les Fleurs du Pêcher parvinrent presque au bout de la pièce — quand trois d'entre elles serrèrent soudain les cuisses sur ces langues ou ces doigts qui les troublaient sans retenue.

— Bravo ! s'écria Maître K'ouei. Nous avons fait un progrès considérable ! (Il arrêta la simulation holographique.) Dix minutes de pause, mesdemoiselles, le temps que vous repreniez vos esprits.

Toi aussi, cochon lubrique, songea Hei-Si en essuyant du dos de la main le goût de Ts'ien-Kin sur ses lèvres. Elle n'aimait pas ce qu'elle faisait — même si son amie crût un moment le contraire —, mais détestait bâcler son travail, quel qu'il fût. De plus, les lasers de forte puissance n'intervenaient qu'à la fin, censés symboliser la jouissance des danseuses en soulignant leurs pubis de couleurs vives. Il fallait donc que le spectacle dure jusque-là... S'il était trop mauvais, Busheïn risquait de l'interrompre.

A la tombée de la nuit, les Fleurs du Pêcher avaient réussi à reproduire intégralement la pièce. C'était loin d'être parfait — encore entaché de pudeurs, de gloussements, d'hésitations, de gestes incertains. A deux reprises, Ts'ien-Kin ne put s'empêcher de jouir, poussant des cris imprévus. Une autre danseuse n'arrivait pas à accepter le cunnilingus. Mais dans l'ensemble, ça tournait. Maître K'ouei était satisfait. A aucun moment au cours des pauses, il ne demanda à Hei-Si la raison de son revirement, ce dont elle lui fut reconnaissante. Par contre Ts'ien-Kin, à la sortie, se fit insistante :

— Qu'as-tu fait pendant ton absence ? Tu as pris des cours ?

— J'ai changé d'avis, c'est tout, éluda Hei-Si.

— Tu t'es aperçue qu'au fond, ce n'était pas si désagréable..., glissa Ts'ien-Kin sur un ton plein de sous-entendus.

— Non, trancha Hei-Si. Je fais ça pour l'argent.

Cette répartie déconcerta un instant son ami.

— Pourtant tu fais ça parfaitement bien... J'ai l'impression *intime* que ce n'est pas seulement pour l'argent. (Hei-Si ne répondit pas.) Si tu veux, ce soir, je pourrais t'héberger...

— N'insiste pas, Ts'ien-Kin. J'ai déjà un logis. D'ailleurs je tourne là. (Elle s'arrêta au coin de la rue.)

— Toi alors, tu...

— Demain, s'il te plaît, comporte-toi en professionnelle : essaie de ne pas jouir.

Le lendemain soir, le spectacle était prêt. Les rares imperfections qui subsistaient étaient noyées dans les lumières et la musique. Seul Maître K'ouei, à l'oeil exercé, les percevait. Il décida une ultime répétition le matin suivant, puis repos jusqu'au soir — le soir du spectacle, devant l'Empereur, Joseph Busheïn et l'Etat-Major.

Hei-Si comptait les heures. Et si parfois elle les oubliait, le virus dans sa tête les lui rappelait régulièrement. *C'est peut-être lui qui me donne tant de détachement, pensa-t-elle. Il me rappelle sans cesse que c'est une mission que j'accomplis — pour sauver Wang.*

Pas de blâme. On rencontre foi. Le remords se dissipe.

*

**

Hei-Si se sentait gagnée par la nervosité à mesure que l'heure approchait — la 63^e heure, d'après le décompte du virus dans sa tête. Ts'ien-Kin le remarqua :

— Tu as le trac ?

— Oui, avoua Hei-Si.

Mais ce n'était pas pour les raisons que croyait son amie : elle ne craignait pas de s'exhiber nue et se livrer à des obscénités devant l'Empereur (elle avait dépassé ce stade) — elle redoutait ce qui se

produirait quand elle placerait ses yeux dans la trajectoire du rayon laser : allait-elle exploser ? être terrassée par une maladie foudroyante et contagieuse ? se trouver hypnotisée, exécutant un ordre subliminal mortel ? Elle se doutait que Joseph Busheïn et son Etat-Major seraient touchés directement, et qu'elle même n'en sortirait pas indemne.

— Ne t'inquiète pas, la rassura Ts'ien-Kin, tu es parfaite. Meilleure que nous toutes... (Elle lui adressa un clin d'oeil.) J'en sais quelque chose.

Une heure avant le spectacle, les Fleurs du Pêcher furent emmenées de la Faculté au Palais Impérial à bord d'un véhicule blindé, sans fenêtres, totalement hermétique. Bien qu'escortées sur tout le trajet, elles eurent à subir trois contrôles de leurs identités et laissez-passer, ainsi qu'une fouille complète, au scanner et manuelle, de leurs corps, vêtements et accessoires. Elles échappèrent cependant à la prise de sang et à l'examen rétinien — qui auraient révélé la présence du virus biologique chez Hei-Si. Une fois à l'intérieur du Palais, elles furent de nouveau escortées jusqu'à leur loge par des couloirs détournés, anonymes, aux portes closes. Deux gardes restèrent devant la loge. Joseph Busheïn, comme beaucoup de dictateurs, faisait une fixation paranoïaque sur le complot, l'attentat, la trahison. Une mouche ne pouvait pénétrer dans le Palais Impérial sans être immédiatement identifiée et pulvérisée. | Maître K'oueï les accompagna dans la loge, pour les soutenir et leur prodiguer ses derniers conseils. Dix minutes avant le début, deux officiers de la Division Arts et Spectacles vinrent s'assurer que tous les membres de la troupe, hormis les musiciens, étaient bien présents. Ils perdirent un peu de leur raideur militaire au milieu de ces jeunes filles en voiles diaphanes, mais pas de leur efficacité : chacune fut contrôlée, ses heures de travail comptabilisées. (Hei-Si s'aperçut à cette occasion que Maître K'oueï lui avait compté le même nombre d'heures que les autres — occultant son absence d'un jour entier.)

Enfin l'heure arriva. Le coeur de Hei-Si cognait dans la poitrine. Ses mains tremblaient, ses jambes étaient raides, elle se sentait intérieurement sèche comme le Désert Rouge. Pour la réconforter, Ts'ien-Kin lui caressa la nuque — ce qui lui tira un frisson.

La musique éclata, les lumières jaillirent. Les Fleurs du Pêcher s'élancèrent sur la scène.

Pour Hei-Si, le début fut un désastre : elle était raide, ne gardait pas le rythme, ôta plusieurs fois ses voiles trop tôt ou trop tard. Son sourire ressemblait à une grimace. Ts'ien-Kin lui lançait des regards presque suppliants : *c'est toi la meilleure, ne nous lâches pas maintenant!*

Quand elle dansa nue, Hei-Si reprit son self-control : une dernière fois le virus venait de délivrer son sempiternel message : *Je suis un virus biologique. Pour m'activer, placez vos yeux sur la trajectoire*

d'un rayon laser ou d'un lecteur optique. Ne tardez pas : j'aurai disparu dans 6 h 50 mn. Elle se souvint qu'elle était en mission pour sauver Wang. Que c'était probablement son dernier acte sur cette terre. Elle devait par conséquent s'y consacrer à la perfection.

Elle recouvra la grâce dans ses mouvements et caresses érotiques. Son sourire devint sensuel. Les lumières vives et mouvantes qui l'environnaient lui cachaient la salle — un des salons d'apparat du Palais Impérial —, et ses occupants. La musique tonitruante lui interdisait d'entendre ce qu'il s'y passait. Mais elle le devinait : Joseph Busheïn, l'oeil allumé, la moustache égrillarde, se penchait vers l'Empereur atterré par tant d'obscénités, et lui glissait en aparté : « Regardez la petite, là, sur la gauche. Elle se trémousse bien maintenant. Les voiles devaient la gêner. Peut-être l'inviterai-je dans ma chambre après le spectacle. » *Mais il n'y aura pas d'après le spectacle*, se réjouissait Hei-Si en son for intérieur, tandis qu'elle mignonnait Ts'ien-Kin. *Après, tu seras mort. Et moi aussi.*

Elle se concentra sur son travail. Ts'ien-Kin, comme son nom l'indiquait, sentait la violette. Elle avait cru sans doute, en se parfumant de la sorte, adoucir la tâche de Hei-Si, qui lui avait fait comprendre son peu de goût pour les amours féminines. Mais cela ne changeait rien pour Hei-Si : sa répugnance était physique, morale, éthique, entière. L'amour était pour elle une chose intime et secrète qu'elle partageait avec Pagan, parce que seul Pagan l'intéressait — à tous points de vue.

Malgré tout, elle s'appliqua.

Et Ts'ien-Kin ne put s'empêcher de jouir.

Sa respiration s'accéléra soudain, elle se cambra, s'accrocha aux éléments du décor, écarta davantage les cuisses... Livrée à ses propres spasmes, elle perdit le rythme — poussa un cri soudain, pressa la tête de Hei-Si entre ses cuisses — alors les lasers entrèrent en scène.

Ils giclèrent sur les sexes écartés des danseuses, qu'ils dessinèrent en hologrammes aux couleurs crues. L'un d'eux fusa sur la tête de Hei-Si, qui se retourna.

Le laser à double faisceau lui perfora les rétines.

Elle perçut un flash éblouissant de lumière rouge.

La musique poursuivait ses lourdes pulsations, Ts'ien-Kin continuait à se frotter à elle en poussant des cris. Mais elle ne la voyait plus.

Le rouge persistait dans ses rétines, en un flash interminable.

Le spectacle s'arrêta à quelques minutes de son terme. Non à cause de Hei-Si (nul ne s'en était rendu compte, car elle s'était efforcée d'aller jusqu'au bout), mais à cause de l'arrivée précipitée d'un officier qui glissa quelques mots dans l'oreille de Joseph Busheïn. Celui-ci se leva, brusquement et quitta la salle, suivi par tout son Etat-Major.

L'Empereur fit aussitôt cesser le spectacle : il ne l'avait que trop supporté.

— Maître, Maître, s'écria Ts'ien-Kin à mi-voix, tandis que la troupe se courbait devant l'Empereur et le saluait à la manière wanguie. Maître K'ouei ! Hei-Si est devenue aveugle !

*

**

Dans le poste de commandement central du QG du Palais Impérial, Joseph Busheïn fulminait.

Il fixait avec rage les écrans et panneaux des psychords stratégiques, qui répétaient pleine page :

mort a Joseph Busheïn

Les généraux de l'Etat-Major, groupés au centre de la salle, ne savaient que dire ni comment se tenir. Alignés au fond, les opérateurs et techniciens se voyaient déjà devant le peloton d'exécution.

— Ce n'est pas *possible* ! criait Joseph Busheïn, frappant sur les consoles à sa portée. Il existe des protections contre ce genre de choses ! (Il fusilla un techno du regard.) Pourquoi n'ont-elles pas fonctionné ?

— N-n-n-nous n'en s-savons rien, balbutia le techno, terrorisé. Toutes les mé-mémoires ont été saturées en une m-milliseconde.

— Elles sont effacées, c'est ça ?

— Nous avons des copies des logiciels, progs et codes génétiques, intervint le chef programmeur. Mais toute la stratégie en cours a été perdue. Les plans d'attaques, les guidages de vaisseaux, les mouvements de personnel, tout. Il nous faudra un mois pour tout recharger, tout refaire.

— *Un mois* ! Je vous donne trois jours ! Pas plus !

Le chef programmeur secoua la tête.

— C'est impossible, Monsieur le Président-Dictateur.

— Révoqué ! Arrêté ! Fusillé ! Nommez-moi sur-le-champ un homme qui s'engage à tout réparer en trois jours !

Deux gardes noirs se matérialisèrent devant le chef programmeur livide et l'emmenèrent. Les technos, au fond de la salle, se demandaient s'ils n'auraient pas préféré se trouver devant un peloton d'exécution.

Cramoisi, moustache tremblante, Joseph Busheïn se tourna vers son Etat-Major :

— Et vous, qu'est-ce que vous faites ?

Nous attendons les ordres, mon Président.

— Il n'y a plus d'ordre ! Tout est foutu ! Vous voyez bien ! (Joseph Busheïn se reprit :) Si, il y a un ordre : vous allez me retrouver

les saboteurs qui ont fait ça. Vous arrêtez à tour de bras, vous interrogez, vous torturez, je veux des réponses. Vous lancez un avis général : cent, non, deux cents prisonniers wanguis et pantangais seront exécutés chaque jour, jusqu'à ce que le ou les saboteurs se dénoncent. Exécution ! Immédiate !

L'Etat-Major sortit du poste de commandement central en se bousculant : aucune tête n'était encore tombée, personne ne voulait être le premier.

Joseph Busheïn se retrouva seul (hormis les omniprésents gardes noirs) avec les technos paralysés de peur.

Un appel retentit sur un com. Un opérateur se sacrifia pour répondre :

— PC central... Oui... C'est pour vous, Monsieur le Président-Dictateur. Le commandant de la base de Yang.

Busheïn lui arracha le com des mains. L'opérateur s'éclipsa comme s'il allait le mordre.

— Oui!... Oui, j'ai des ennuis!... C'est ça ! Exactement, mais comment... *Quoi ?* Vous aussi ? Ça s'est transmis partout?... Même les vaisseaux ?

Joseph Busheïn posa son regard enflammé sur les technos massés au fond. Ceux-ci crurent leur dernière heure arrivée.

— Les mémoires de chaque vaisseau sont affectées, avoua l'un d'eux. Leurs plans de vols, leurs ordres de mission... Ainsi que celles des ords des satellites et bases militaires. Tout est interconnecté, vous comprenez. Le virus s'est propagé à la vitesse de la lumière, Monsieur le Président-Dictateur.

Joseph Busheïn fronça les sourcils : il n'arrivait pas à prendre conscience de l'ampleur des dégâts. Il reprit le com :

— *Oui*, je vous entends!... Quoi encore?... La CNM ? Qu'est-ce que vous... *Vingt* croiseurs ? Ah ah, les malheureux... Non, j'ai dit *les malheureux!*... Oui, c'est ça. Qu'ils envoient donc leur délégation. On va parlementer.

Busheïn coupa et se mit à marcher de long en large, grommelant dans sa moustache :

— Vingt croiseurs de la CNM ! Ils me font rire ! Moi j'en ai deux cents ! C'est pas ce misérable sabotage qui va m'impressionner!... Mais qu'ils viennent. Je vais leur causer. Les retenir, même. Et pendant ce temps mes croiseurs les cerneront. Et je les écraserai ! Les réduirai en *poussière* ! Je les vaincrai *tous* !

Tandis que le Président-Dictateur s'échauffait tout seul, les technos quittaient subrepticement la salle, un à un. Les gardes noirs, n'ayant pas d'instructions précises, les laissèrent partir.

Pendant que la troupe des Fleurs du Pêcher, reniée par l'Empereur et oubliée par Joseph Busheïn et son Etat-Major, attendait à l'hôpital de Zedong les résultats des examens des yeux de Hei-Si, le Président-Dictateur recevait la délégation de la CNM dans le Jardin des Sept Parfums, au cœur du Palais Impérial.

Installé comme chez lui dans le Palais, Joseph Busheïn disposait des lieux, hormis les appartements privés de l'Empereur et sa suite, comme bon lui semblait, mais n'en prenait pas autant soin que l'Empereur Wen. Ainsi le Jardin des Sept Parfums manquait d'entretien : fleurs fanées, mauvaises herbes, allées et sentiers non ratissés, insectes et feuilles mortes sur les étangs...

Busheïn ne le remarqua pas : pour lui la nature était quelque chose d'encombrant et désordonné, un mal nécessaire aux riches cultures de Wang, mais qu'il complaît discipliner davantage.

Les cinq dignitaires de la CNM, tous originaires de Rigil-K où la nature avait été remodelée par l'homme, ne le remarquèrent pas non plus : sur leur monde les imperfections étaient normales, les erreurs et accidents écologiques fréquents.

Par contre, les trois Pléiadims le remarquèrent : la perfection étant chez eux une règle de vie, ils considéraient toute forme de laisser-aller comme une décadence... dont ils percevaient la cause.

Joseph Busheïn invita la délégation à s'asseoir dans le petit temple au centre du jardin, sur une île miniature. Il fit apporter une collation, des rafraîchissements, des drogues légères. Il voulait se montrer civil, poli, accueillant. Mais sa nervosité transparaissait.

Il n'aimait pas les trois Pléiadims qui accompagnaient la délégation. Il se sentait de taille à combattre la CNM, pas les Pléiadims. De plus, personne ne l'avait prévenu de leur présence — Joseph Busheïn *détestait* les surprises. Et depuis la veille, c'était l'overdose.

— Avant de commencer, dit-il une fois tout le monde assis, j'aimerais que l'on m'explique la présence de ces trois Pléiadims qui n'ont certainement rien à faire dans ce conflit, ni la CNM d'ailleurs.

— Ils vous l'expliqueront eux-mêmes, fit l'un des dignitaires — un grand homme maigre, chauve, à l'expression sévère, qui adressa par gestes aux Pléiadims l'Honneur de Donner la Parole.

L'un d'eux se dressa. Vêtu comme toujours de couleurs noires, il tenait dans ses longues mains fines le précieux Bâton d'Enquêteur.

— Il s'avère que vos armes ont tué deux d'entre nous, déclara-t-il sans préambule.

Joseph Busheïn n'eut pas à feindre la surprise : il l'était vraiment. On ne lui avait jamais rapporté que deux Pléiadims avaient

été tués. Encore une mauvaise nouvelle.

— Où ? En quelles circonstances?

— Sur la planète que vous nommez Pan Tang, à la surface de son océan. Ils étaient à bord d'un bateau. Un missile tiré par l'un de vos vaisseaux a détruit le bateau et ses occupants.

— J'en suis sincèrement désolé, s'excusa Joseph Busheïn. Mais ils n'avaient pas à être là. C'était la guerre, ils le savaient certainement. Ils sont responsables des risques qu'ils ont pris.

Le Président-Dictateur connaissait la loi des Pléiadims en matière de protection de leurs ressortissants : s'ils mouraient sur un monde étranger au cours d'un conflit indigène, s'ils n'étaient pas engagés dans ce conflit ou n'en étaient pas la cause, ils demeuraient entièrement responsables de leur mort, selon le principe de non-ingérence cher aux Pléiadims.

— Ils étaient les protecteurs d'un Hyadim, qui trouva également la mort, poursuivit l'Enquêteur.

Joseph Busheïn fronça les sourcils. Et alors ? Il avait présenté ses excuses !

— J'ai déjà dit que je vous présentais mes excuses, bougonna-t-il. Si vous avez fait tout ce trajet depuis les Pléiades pour m'annoncer ça, permettez-moi de vous dire que vous avez perdu votre temps : je connais les lois Pléiadims. Ceci n'est en rien une menace envers le Grand Peuple.

— Mais vous ignorez les lois hyadimes, intervint un autre Pléiadim.

— Les Hyadims sont sous votre protection ! s'emporta Busheïn. Débrouillez-vous avec eux ! J'ai autre chose à faire !

Les trois représentants du Grand Peuple se levèrent ensemble, et sans un mot quittèrent le temple, s'évanouirent parmi le jardin, embrumé et embaumé par le matin, tels trois spectres raides et verdâtres.

— Vous les avez vexés, remarqua un délégué de la CNM.

— Je connais les lois! répéta Busheïn, énervé. Ils n'ont pas à intervenir dans ce conflit. Qu'ils se débrouillent avec les Hyadims ! Pourquoi sont-ils venus avec vous ? Vous pensiez m'intimider avec des Pléiadims, hein ? On n'effraie pas Joseph Busheïn aussi facilement !

Les dignitaires s'échangèrent un regard dans lequel passait nettement l'expression « pauvre fou ». Le grand maigre reprit la parole :

— Nous venons vous sommer de vous rendre et déposer les armes sans condition, Joseph Busheïn, avant qu'il ne soit trop tard.

Le Président-Dictateur éclata de rire.

— Vous plaisantez ! (Il reprit soudain son sérieux, planta ses yeux noirs dans ceux du dignitaire.) De quel droit êtes-vous ici ? Qui a

mandé votre intervention ?

— Les Pléiadims, répondit le dignitaire en soutenant son regard.

— Vous *mentez* ! explosa le dictateur, les Pléiadims n'ont rien à voir là-dedans ! Mais vous êtes trop faibles pour...

Le com du temple l'interrompt. Il l'alluma d'un geste rageur. Un visage blafard, décomposé, apparut dans le minuscule écran. Busheïn eut du mal à reconnaître le commandant de la base militaire de Yang.

— Encore vous ! Quelle calamité avez-vous à m'annoncer, cette fois ?

— La pire de toutes, mon Président.

— Je vous préviens, je n'ai pas le coeur à plaisanter !

— Hélas, mon Président, ce n'est pas une plaisanterie : Unstern a été détruite. Volatilisée.

*

**

Karal assista à la destruction d'Unstern alors qu'il se trouvait sur la coque du vaisseau, en train de nettoyer et repeindre l'antenne Transpace avec l'aide d'un petit robot d'entretien qu'il avait réussi à amadouer.

Tout d'abord, le robot cessa de fonctionner — et le je à pression dirigée de Karal s'interrompt. En même temps, une vague de parasites submergea son com de casque.

La seconde suivante, une nova fleurit auprès de Kampfbereit, qui pointait sa face blafarde sur fond d'étoiles.

La nova se résorba en arcs de lumière qui sombrèrent peu à peu vers le rouge, s'étirant selon les courants magnétiques de la planète. Les dernières traces de la déflagration s'éteignirent dans l'infrarouge, provoquant aux pôles d'invisibles mais troublants orages magnétiques.

Karal resta figé, les yeux écarquillés. Il sut à l'instant même de l'explosion qu'Unstern était pulvérisée — mais sa raison refusait de le croire : on lui avait répété que cette base militaire était invincible, inviolable, invulnérable. Que c'était le *nec plus ultra* des armées de Kampfbereit, leur fierté, leur emblème.

Et Unstern venait de disparaître, comme ça, en une brève étincelle ? Non. Impossible. Pourtant elle se trouvait *là*. A l'endroit précis de l'explosion. Karal venait justement de la situer : ce microscopique point brillant, tout au bord de la face sombre de Kampfbereit — c'était là qu'il avait passé un mois d'enfer. Maintenant il ne le distinguait plus, mais la rémanence de l'explosion persistait sur ses rétines.

A l'intérieur du vaisseau, ils avaient dû voir ça aussi. Sans doute étaient-ils déjà informés. Il appela sur toutes les fréquences usuelles : aucune réponse. Il hésita à se servir des bandes d'urgence : une simple

demande de renseignements n'en justifiait pas l'emploi. Il réitéra ses appels : rien. Peut-être son com était-il détraqué ? Exposé comme il l'était, Karal avait dû recevoir une bonne dose de radiations — et son équipement en avait souffert.

Je vais rentrer, décida-t-il. Si c'est bien Unstern qui a disparu, la guerre est finie. Les ordres vont changer.

Mais les sas ne pouvaient s'ouvrir que de l'intérieur — et sans communication, pas d'ouverture... Par chance le petit robot d'entretien (qui, après cette douche de radiations, avait tranquillement repris son programme) connaissait, sur certains sas, un système d'ouverture manuelle de secours adapté à ses outils.

Karal put ainsi s'introduire dans une soute non pressurisée, qui débouchait par un second sas sur un local technique encombré de matériel, scafs et combis spécialisées. Celui-ci desservait des ateliers de réparations déserts, au-dessus desquels une longue passerelle métallique conduisait à une coursive. Que Karal reconnut.

C'était la coursive menant à la cale des prisonniers. Celle où l'adjudant l'avait arrêté avec ses packs d'eau concentrée.

D'ailleurs, celui-ci arrivait — accompagné de quatre soldats armés de krashers.

Karal esquissa un mouvement de recul — trop tard : l'adjudant l'avait vu.

— Hep ! Toi là-bas ! (Le gradé s'approcha, les quatre soldats sur ses talons.) Mais je te reconnais ! 24C729 ! Qui t'a donné l'ordre de redescendre ?

— Personne, mon adjudant. Mais j'ai lancé des dizaines d'appels avant de prendre cette initiative.

— Les officiers ont autre chose à faire en ce moment qu'écouter une forte tête dans ton genre ! T'es revenu voir comment se portaient tes chers prisonniers, j'imagine ?

— Non, mon adjudant. Je suis revenu m'enquérir du sort d'Unstern.

— Unstern ? Pourquoi Unstern ?

— Depuis ma position, il m'a semblé la voir exploser.

C'est pas ton rayon, 24C729 ! Ton rayon, pour l'instant, c'est de remonter à la surface et de me récurer ce putain de... (L'adjudant s'interrompit, une lueur méchante dans le regard.) Non. Je modifie ta mission, 24C729. Tu viens avec nous.

Karal emboîta le pas du gradé, entouré des quatre soldats, krashers à l'épaule.

— Où allons-nous, mon adjudant ?

— Voir ces prisonniers qui te sont si chers. J'ai ordre d'éliminer cinquante d'entre eux. (Il lança de nouveau à Karal son regard méchant.) C'est toi-même qui les choisiras. Ça te servira de leçon.

Ils étaient arrivés devant la porte de la cale — épaisse, étanche, blindée. Il fallait une carte pour l'ouvrir, ou taper un code sur un clavier. Par deux fois, Karal avait réussi à connaître le code. Mais il changeait tous les jours.

Sans le moindre avertissement, prompt comme l'éclair, Karal bondit sur l'adjudant, arracha son laser-bi, le bloqua d'une clé imparable dans le dos et lui enfonça sa propre arme dans la nuque.

Les soldats n'étaient pas des Z.E. : sinon ils auraient déjà réagi. Au contraire, l'adjudant était neutralisé qu'ils demeuraient encore bouche bée.

— Posez vos armes au sol, ordonna Karal. Très doucement. Au moindre geste suspect votre adjudant meurt.

De même, ce genre de chantage n'aurait pas tenu avec des Z.E. : la mort d'un gradé ne les touchait pas — eux pour qui l'objectif n° 1 était : tuer l'ennemi.

Par contre l'adjudant en était un, et Karal le savait : c'est pourquoi il n'avait pu l'avoir que par surprise. Pour le gradé maintenant, tenter le moindre geste signifiait sa mort immédiate. Il tenta la lutte psychologique :

— Vous êtes fou, 24C729. Vous ne vous en tirerez pas vivant. (Il employait à dessein le vouvoiement, créant la distance.)

— Ta gueule, gronda Karal. Obéissez, vous autres. (Il claqua un doigt de l'adjudant — qui hurla.) Je plaisante pas.

Les quatre soldats déposèrent lentement leurs armes à terre.

— Reculez.

— Z.E. ! s'écria l'adjudant. Cessez de délirer ! Revenez à la raison !

Les quatre hommes reculèrent. Karal régla le laser-bi sur UV et les abattit — froid, rapide, efficace.

— T'es *cinglé* ! glapit l'adjudant.

— Ramasse ces krashers, en les tenants par le canon.

Ce disant, Karal sauta en arrière — évitant de justesse un coup de pied de l'adjudant. Mais la ligne de visée de son laser-bi ne bougea pas : droit sur la tempe de l'homme. L'adjudant n'avait aucune chance — il en était conscient.

— La mort des soldats a été enregistrée, dit-il. Des renforts vont arriver. Tu n'as aucune chance.

— Donne-moi ces armes. Doucement.

L'adjudant grimaça : son doigt cassé le faisait souffrir, et les krashers étaient lourds à bout de bras. Karal les cala tous les quatre sur son épaule.

— Maintenant ouvre cette porte. (Il désigna la porte de la cale.)

— Tu te constitue toi-même prisonnier, ricana l'adjudant.

— Grouille-toi !

Des renforts arrivaient : Karal percevait des chocs et bruits de course dans les couloirs. L'adjudant glissa sa carte dans le lecteur : la porte coulissa lentement.

Des ombres se profilèrent au bout de la coursive. Karal empoigna l'adjudant, s'en servant de bouclier — juste à temps : une giclée d'impulsions thermiques transforma le gradé en passoire fumante. Karal riposta vers les ombres, arracha la carte du lecteur et plongea par l'ouverture.

Une vive douleur lui cisailla la cuisse gauche.

La lourde porte se referma sur un tir nourri derrière lui.

Karal s'affala dans un fouillis d'armes cliquetantes — duquel il parvint non sans mal à se dégager. Le tissu de sa combi fumait, autour d'une entaille calcinée sur sa cuisse. Le sang commençait juste à perler.

Des prisonniers ébahis l'entouraient, à distance respectueuse.

— Ça va, les gars, grimaça-t-il. (La douleur s'étendait, lancinante.) Je viens vous protéger. Comment va Pagan ?

— Mal, déclara l'un d'eux. Quand la pesanteur a été rétablie, il s'est mal reçu, et maintenant l'os sort de son bras cassé.

— A mon avis, il n'en a plus pour longtemps, grommela un autre, au visage assombri par le désespoir.

— Vous avez apporté de l'eau ? demanda un troisième.

— Non, répondit Karal. J'ai mieux que ça. (Il désigna du bout du pied les krashers entremêlés sur le sol métallique. Le sang de sa blessure coulait le long de sa jambe.) Qui parmi vous sait se servir de ces engins ?

Plusieurs prisonniers s'avancèrent. Ils étaient hâves et blêmes à la lueur des veilleuses, mais leurs yeux brillaient d'une détermination farouche. L'un d'eux prit une arme, la soupesa, vérifia ses munitions.

— Avec ça, j'abats un soldat de Kampfbereit à un kilomètre, affirma-t-il, oubliant que Karal était aussi un soldat de Kampfbereit.

D'autres se servirent.

— Qu'est-ce qu'on va faire avec ça ? demanda le premier. On est toujours enfermés !

— Plus maintenant. J'ai une carte. (Karal l'agita.) Elle fonctionne jusqu'à minuit, TU. Faut vous libérer avant.

— Nous *libérer* ? Avec quatre krashers ?

— Ça sera pas facile, reconnut Karal. Un commando nous attend à l'autre bout de la soute. Des Z.E., si j'en juge par la façon dont ils ont descendu mon otage. Il y aura des victimes parmi vous. Mais c'est l'occasion : Unstern vient de sauter, ça fout le bordel. La guerre va sans doute s'arrêter d'un moment à l'autre.

— Si la guerre est finie, objecta un prisonnier, pourquoi ne pas attendre tranquillement qu'on nous libère ?

— Parce qu'il y a ordre d'éliminer les prisonniers! s'écria Karal. Et si on n'agit pas *tout de suite*, les Z.E. vont balancer ici une poignée de micromines-K ou des capsules de gaz. Je préfère mourir en me battant que gâzé comme un rat !

Nombre de prisonniers ne semblaient pas partager cette opinion. Mais les quatre qui s'étaient armés étaient prêts à tout.

— Vas-y, ouvre la porte, intimèrent-ils à Karal.

Celui-ci glissa la carte dans la fente de lecture. La porte coulisssa.

Ils se ruèrent en avant, arrosant la coursive de projectiles, rayons, impulsions thermiques.

Personne ne riposta.

Les ombres avaient disparu au bout du couloir.

Une voix résonnait dans tous les haut-parleurs — un message enregistré qui répétait :

« Appel à tous les vaisseaux. Appel à tous les vaisseaux. C'est la CNM qui vous parle. La guerre est terminée. Joseph Busheïn est mort, et l'Etat-Major s'est rendu. Vos vaisseaux sont immobilisés. Pour votre survie, déposez vos armes. Nous répétons : Joseph Busheïn est mort, la guerre est terminée. Déposez vos armes. » Karal s'effondra dans la coursive : sa jambe gauche l'avait lâché — et peut-être aussi ses nerfs.

HEI-SI, PAGAN ET KARAL

Quand les Pléiadims revinrent dans le petit temple au centre du Jardin des Sept Parfums, ils trouvèrent Joseph Busheïn terrassé devant son com éteint, répétant d'une voix éteinte :

— C'est pas possible... Non, c'est une illusion..., un leurre...

Le grand dignitaire maigre et chauve de la CNM se penchait vers lui, et lui disait :

— Il faut vous rendre à l'évidence, Joseph Busheïn. Vous avez perdu cette guerre.

Un autre dignitaire sortait le flexe de la capitulation d'un ord-serviette en vrai cuir.

Joseph Busheïn remarqua soudain la présence des Pléiadims. Il bondit sur ses pieds.

— Qu'est-ce que vous avez fait? Pourquoi, *pourquoi* ?

— Vous avez violé une loi hyadime, répondit celui qui tenait le Bâton de l'Enquêteur. Vous vous êtes ingéré dans les affaires intérieures d'une race souveraine, sous notre protection. Vous nous avez donc offensés directement. Nous avons agi en représailles.

— Quoi ? *Quelle* loi hyadime ? Qu'est-ce que les Hyadims ont à

voir là-dedans, par l'enfer!

— Votre armée a tué un Hyadim, expliqua le Pléiadim qui se tenait à gauche de l'Enquêteur. Or les Hyadims choisissent *toujours* le lieu et le moment de leur mort. Gris-Bleu-Comme-La-Pluie-De-L'Aube-A-Fffnaï avait choisi de mourir dans six de vos années, à l'aube, au sommet d'une montagne spécifique de Fffnaï. Ce choix avait été décidé et entériné par sa tribu tout entière.

— Vous l'avez tué, continua le Pléiadim qui se tenait à droite de l'Enquêteur. Vous avez troublé ainsi toute la trame mentale de la tribu de Gris-Bleu-Comme-La-Pluie-De-L'Aube-A-Fffnaï. La vie de la tribu s'en trouvera bouleversée pendant six ans.

— Nous, Grand Peuple Pléiadim, conclut l'Enquêteur, considérons qu'il s'agit là d'une grave ingérence dans les affaires intérieures de la race Hyadim. Or nous sommes leurs protecteurs et les garants de leur tranquillité. Nous considérons que vous avez gravement offensé le Grand Peuple Pléiadim. En conséquence, nous avons exercé des représailles en proportion du préjudice subi.

— Mais vous avez tué au moins *cent mille* personnes ! glapit Joseph Busheïn. Sans parler des tonnes de matériel scientifique précieux...

— Notre échelle de valeurs est différente de la vôtre, rétorqua froidement le Pléiadim de droite.

— Malgré votre manque flagrant de courtoisie, de civilité et de simple... (Le Pléiadim de gauche étendit une main gracieuse en direction du jardin abandonné) attention, et sur la demande des représentants des Nouveaux Mondes, nous vous offrons un choix.

— L'exil, ou le suicide, proposa l'Enquêteur.

Joseph Busheïn le regarda, les yeux voilés par le désespoir.

Le grand dignitaire chauve se leva.

— Messieurs, éminents représentants du Grand

Peuple, je suggère de nous éloigner quelques instants, afin de permettre à l'ex-président Joseph Busheïn de prendre sa décision.

Ils s'éloignèrent à petits pas dans le Jardin des Sept Parfums. Ils avaient à peine franchi le pont de bois qui enjambait l'étang fleuri de nénuphars, qu'ils perçurent un sifflement dans le petit temple — suivi d'un bruit de chute.

Le grand dignitaire chauve hocha la tête.

— Bien. Je pense que nous pouvons diffuser notre message.

*

**

Immobilisés en plein espace, privés de relais psychordal, de direction, de plan de vol, la plupart des vaisseaux de Kampfbereit se rendirent sans combattre — surtout quand furent diffusées par

Transpace les images de la mort de Joseph Busheïn. Quelques accrochages sporadiques se produisirent malgré tout, des résistances désespérées, des sabotages imprévus, des tentatives de fuite manuelles. Certains commandants de bords fous furieux ordonnèrent effectivement l'élimination de *tous* les prisonniers, qui fut peu ou prou exécutée. Environ cinq mille PanTangais périrent au cours de ces heures troubles, et huit à neuf cents officiers, soldats ou membres d'équipages Kampfbereitiens. Plus quelques soldats de la CNM.

Ni Pagan ni Karal ne se trouvèrent parmi les morts. Pagan fut transféré d'urgence à l'hôpital de Zedong, bien que les hôpitaux wanguis débordassent d'affluence. Karal, moins gravement blessé, fut soigné dans le bloc médical d'un croiseur de la CNM. Il en profita pour demander l'exil politique sur Pan Tang, afin de participer à la reconstruction. Grâce au témoignage de prisonniers qui racontèrent comment il avait réussi à les délivrer, la requête de Karal fut accordée. Quand on lui demanda dans quelle île précisément il désirait s'exiler, il répondit sans hésiter :

Kouraço, dans les Iles-Sous-Le-Vent. J'ai tout un village à reconstruire. Et une famille à enterrer.

*

**

Dans sa chambre au troisième étage de l'Aile des Hirondelles de l'hôpital de Zedong, Hei-Si essayait ses nouvelles rétines. Elle posait un regard ébloui sur les murs, les fleurs, les tableaux, les estampes, les cadeaux, son drap d'un blanc aveuglant — la large fenêtre par où entraient à flots les rayons blanc-vert de Procyon.

Elle ferma les paupières : la fenêtre persista en rouge feu. Ses yeux piquaient, brûlaient. Elle devait s'habituer progressivement à la lumière. Elle en avait abusé aujourd'hui.

L'infirmière entra sans frapper, d'un pas volontaire, alla droit à la fenêtre.

— Encore ! rabroua-t-elle. Hei-Si, ma petite, je vous ai dit cent fois que le soleil était bien trop fort pour vous ! (Elle baissa le store, plongeant la chambre dans la pénombre.) Voyez dans quel état sont vos yeux ! Vous devez les mé-na-ger : si vous les brûlez au soleil, que vous restera-t-il pour contempler les étoiles ?

— Vous avez raison, admit Hei-Si avec un sourire contrit.

— Oui, oui ! Je connais la jeunesse ! Toujours trop pressée ! (L'infirmière papillonna dans la chambre, redressant le lit, arrangeant les bouquets, empilant les cadeaux. Elle se pencha sur Hei-Si, lui glissa :) Ma petite, la lumière ne se prend pas en un jour. Elle s'acquiert, peu à peu, au fil des ans. (Elle se redressa, donna en un tour de main un pli impeccable au couvre-lit.) Vous avez *encore* de la visite, ajouta-t-

elle d'un air pincé.

Hei-Si soupira : depuis deux jours, elle était envahie. Depuis qu'on avait reconnu son rôle dans la conclusion de la guerre (un rôle qu'elle-même ne comprenait pas très bien), Hei-Si était accablée par un défilé incessant, dans sa chambre, de préfets du Palais Impérial, de dignitaires, de directeurs, de journalistes, d'admirateurs. Elle avait reçu la médaille du Mérite de l'Empire, l'Honneur Suprême du Maître de Danse du Palais Impérial, le poste de Directrice et Régisseuse de la Troupe des Fleurs du Pêcher (Maître K'ouei ayant donné sa démission sur ordre de l'Empereur, pour exhibition d'un spectacle obscène), celui de Maître Jardinier du Palais Impérial ; elle avait été promue Membre d'Honneur de plusieurs associations et sociétés secrètes ; on l'avait décorée Libératrice Immortelle de la Ville de Zedong, et on la convoqua au Palais Impérial, à sa sortie de l'hôpital, pour lui remettre l'ordre suprême de Grande Héroïne du Peuple Wangui. Sans parler des journalistes qui la couvaient de leurs cams, des admirateurs qui la couvraient de fleurs ou de cadeaux...

Ses parents vinrent la voir, depuis la campagne où ils songeaient à s'installer désormais. Ils l'avertirent que, toute Héroïne de Wang qu'elle était, elle avait commis une grosse faute en disparaissant plusieurs jours sans donner aucune nouvelle. Mais comme ses motifs étaient nobles (davantage que ses actions, en tout cas), ils étaient prêts à lui pardonner. Hei-Si accepta leur pardon avec indifférence. Elle les voyait encore mal avec ses nouveaux yeux, et dans ce brouillard ils lui semblaient très lointains. C'était mieux ainsi. Elle appréciait le goût de la liberté.

Ensuite — innocemment —, ils lui demandèrent des nouvelles de Pagan.

Hei-Si détourna son regard.

— Pagan a été fait prisonnier. J'ignore où il est.

Elle ne put en dire plus : les larmes perlaient à ses paupières, douloureuses. Ses parents comprirent qu'ils avaient commis une erreur.

Ils ne parlèrent plus guère jusqu'à leur départ. Hei-Si, elle, demeura muette.

Bien d'autres visites lui firent oublier ce pénible épisode... Aujourd'hui, la ronde des admirateurs s'étant espacée, Hei-Si en avait profité pour se reposer, exercer ses nouvelles rétines.

Un nouvel admirateur grattait maintenant à la porte. L'infirmière lui ouvrit :

— Je vous laisse avec mademoiselle. Pas trop longtemps, s'il vous plaît. Elle est encore fatiguée.

— Je serai bref, opina l'arrivant — avec un rude accent, qui fit dresser l'oreille de Hei-Si.

Il entra en claudiquant dans la chambre obscurcie. Il apportait un énorme bouquet de roses — des *Princesses Célestes* bleutées. Celles que Hei-Si préférait, cultivait avec le plus grand amour.

Voilà un admirateur bien renseigné, se dit-elle.

Elle le reconnut tout à coup, quand il se pencha dans le trait de soleil qui fusait par une fente du store.

Bien sûr, il ne portait plus sa combi grise qui puait le sang et la mort, ni son masque anti-gaz accroché à sa ceinture. Il souriait, vêtu d'une tunique et d'un pantalon wanguis de couleurs vives.

— Où est-ce que je peux poser ça ? demanda Karal en désignant le bouquet.

— Où vous trouverez de la place, répondit Hei-Si. Je demanderai à l'infirmière d'apporter un vase supplémentaire.

Karal déposa avec précaution le bouquet au bord d'une table. Puis il se tourna vers Hei-Si, assise en tailleur à la tête de son lit, dans le pyjama noir de l'hôpital. Un instant de silence... Karal baissait la tête. Il semblait gêné.

— Ce bouquet n'est pas entièrement de ma part, commença-t-il. J'ai seulement ajouté quelques roses.

Il leva les yeux sur Hei-Si : malgré la pénombre, elle sentit qu'ils débordaient d'amour.

— Ah bon ? fit-elle. Et votre associé n'est pas venu ? Il ne peut pas. Il est dans une autre chambre d'hôpital, dans l'Aile des Tourterelles. Il est trop faible pour marcher.

— J'en suis désolée pour lui, dit poliment Hei-Si.

— Mais il aimerait, si possible, que vous passiez le voir. Vous le connaissez. Il s'appelle Pagan.

Hei-Si se figea — émit un drôle de petit cri. Bondit soudain sur Karal, agrippa ses épaules :

— Quelle chambre ?

— Heu, la 38, au quatrième.

Oh, merci, *merci* !

Hei-Si lui passa les bras autour du cou, colla sur sa joue un baiser fougueux, puis s'enfuit par la porte ouverte — non sans se cogner au chambranle au passage.

*

**

Deux mois plus tard, Pagan revint à Pan Tang. Terminal Fret était en chantier, et assurait un service minimum. Butung, par contre, était encore un champ de ruines, où se dressaient çà et là quelques bâtiments épargnés ou déjà rebâtis. Autour des villes s'étendaient les champs entiers de modulhomes. Pagan appréhendait de revoir les Iles-Sous-Le-Vent, Kouraço — sa maison.

Il fut étonné de découvrir Kouraço aux trois quarts reconstruite, les ruines rasées, les routes refaites, des arbrisseaux plantés (alors qu'il n'y avait pas d'arbres auparavant), des magasins déjà ouverts.

Il eut la surprise de trouver sa maison en parfait état — mieux : neuve. Agrandie, embellie, reluisante.

Il atteignit la stupéfaction quand Karal lui ouvrit sa propre porte.

— Bienvenue chez toi !

Pagan parcourut lentement les pièces vides, posant sur les murs nus un regard effaré. Karal le suivait.

— Quand je suis arrivé, il n'y avait rien, expliqua-t-il. Tout avait brûlé, fondu, même les murs. J'ai tout remonté, en suivant les plans. Mais j'ai pas meublé. Je connais pas tes goûts.

Dans l'une des pièces s'épalaient les vestiges d'un campement : matelas, sac, un minibloc de cuisine, des vêtements épars, quelques rebuts. Et un com.

— Je me suis installé ici provisoirement, se justifia Karal. Pour diriger les travaux de reconstruction. (Il sourit.) Je suis directeur des travaux, ici à Kouraço.

— Par le Grand Kraken, souffla Pagan. Comment ça s'est passé ?

— Ce sont tes amis, là, les membres du Conseil. Il y en avait deux parmi ceux qui ont pris les armes, tu sais, quand j'ai essayé de vous libérer dans le vaisseau. Dès mon arrivée ici, dès qu'ils ont su que je venais pour reconstruire, ils m'ont bombardé directeur des travaux. (Il montra le com, puis engloba la maison d'un grand geste du bras.) Alors voilà...

Pagan se laissa tomber sur le matelas. Il fut durement reçu.

— Ouille ! C'est plutôt raide !

C'est un matelas de l'armée. Le seul truc que j'ai récupéré. Un matelas, ça sert aussi à faire l'amour... (Karal soupira.) A propos, pour les meubles, c'est quand tu veux. Tu as un crédit ouvert chez tous les fournisseurs de Kouraço. Un coup de com et t'es livré.

— On verra ça plus tard. (Pagan se releva avec peine.) J'ai fait un long voyage, je suis fatigué. (Il se dirigea vers la cuisine, tout équipée — mais vide.) C'est superbe. Vraiment. Mais j'ai faim.

— J'ai prévu ça aussi. Une table nous attend au restaurant *La Crevette Bleue*, qui a rouvert ses portes hier.

Dans l'intimité liquide du restaurant *La Crevette Bleue*, entièrement décoré de murs d'aquariums, muni de tables antigraivs aux trajectoires programmées, devant un somptueux poisson-phare de l'Océan du Nord arrosé d'un vin pétillant de Tralfamadore, Karal s'enhardit à demander à Pagan des nouvelles de Wang :

— Tu as bronzé, grossi, pris des forces, remarqua-t-il. Ton été à Zedong a été profitable ?

— A moi, oui — je me suis surtout reposé. Quant à Hei-Si... c'est à peine si je l'ai vue.

— Vous vous êtes fâchés ?

Pagan éclata de rire.

— Pas du tout ! Au contraire, elle faisait tout son possible pour rester avec moi... Mais elle a reçu tellement d'honneurs, de distinctions, de médailles... Toujours en réception, cérémonie, entrevue avec l'Empereur ou ses ministres, invitée chez de riches commerçants ou cultivateurs... Ils veulent en faire une vraie dame du monde. La Grande Héroïne du Peuple Wangui ! Si tu savais ce que ça peut l'ennuyer !

Pagan rit de nouveau : le vin de Tralfamadore est euphorisant.

— Je la comprends, marmonna Karal, picorant son poisson.

— D'ailleurs elle aurait bien aimé recevoir de tes nouvelles...

Karal s'assombrit davantage.

— Je n'avais rien à dire.

Pagan cessa de sourire. Il serra la main de son ami.

— Bon, c'est comme ça, tenta-t-il. Personne n'y peut rien.

Ils grignotèrent leur poisson en silence.

— Tu sais, reprit Pagan, elle émigre ici. A Kouraço.

— Hei-Si ?

Pagan acquiesça. Karal se leva soudain :

— Alors je pars. Ravi de t'avoir connu.

— Hé ! Attends, le retint son ami.

EPILOGUE

La reconstruction de Pan Tang fut financée à parts égales par Kampfbereit, Wang et la CNM. Par Kampfbereit, parce qu'il était de son devoir de réparer les dommages de guerre. Par Wang, parce que l'Empereur crut estomper ainsi l'erreur humiliante de s'être laissé manipuler par le dictateur de Kampfbereit. Par la CNM enfin, parce que la richesse minérale de Kampfbereit ne justifiait pas que l'on sacrifiât tout un peuple et en soumit un autre — et la pression populaire fit clairement comprendre à la CNM sa responsabilité dans ce conflit.

La mort de Joseph Busheïn déclencha sur Kampfbereit une multitude de luttes intestines pour le pouvoir, qui le rendirent instable durant plusieurs années — et la radiation de cette planète de la CNM n'arrangea pas les choses, en supprimant de fait tout contrôle des Nouveaux Mondes. La richesse de Kampfbereit s'en trouva dilapidée, et malgré ses immenses possibilités industrielles, c'est aujourd'hui un monde ruiné, sous la coupe de mini-seigneurs de la guerre qui se livrent des combats incessants pour un pouvoir illusoire sur des décombres et des fantômes.

Il fallut plusieurs années pour reconstruire Pan Tang — non faute de crédits, de main-d'oeuvre ou de matériaux, mais à cause des astéroïdes, parmi lesquels les troupes d'assaut de Kampfbereit avaient semé le chaos. On forma sur Pan Tang de nouveaux pilotes encore plus expérimentés, qui se firent davantage payer, estimer, rechercher, choyé, jalouser que leurs aînés morts au combat : cette caste privilégiée était loin de s'éteindre.

L'Empereur de Wang abdiqua après avoir signé le décret accordant une aide substantielle à Pan Tang. Il se retira dans sa pagode familiale au-dessus des marais de Tai-Phong, laissant le pouvoir à son second fils Fou Wang, qui mena aussitôt une politique de modernisation et de libéralisation. Bien des jeunes Wanguis lui en furent reconnaissants, considérant comme un grand progrès le fait d'aller voir des spectacles comme Liederlicht au Grand Théâtre de Zedong. La troupe des Fleurs du Pêcher perdit ainsi une grande partie de son public, et finit par se dissoudre, peu après la démission de sa directrice Hei-Si.

Celle-ci rejeta la gloire, les honneurs, la fortune, la bienveillance du nouvel Empereur, les postes mirifiques qu'on lui offrait jusqu'au coeur du Palais... L'amour emplissait sa vie bien davantage. Elle émigra sur Pan Tang pour s'unir avec Pagan.

Pagan reprit son métier de pilote de cargo, mais refusa un second mandat de Président du Conseil des Iles-Sous-Le-Vent. Il préférait Hei-Si, l'intimité, l'oubli.

Karal envisagea de nombreuses fois de quitter Kouraço, partir loin de

son « amour de guerre ». Mais il ne put s'y résoudre. Il finit par s'établir sur une île voisine, où il devint un excellent pêcheur.

Aucun d'eux n'oublia. La force qui les avait unis était plus que de l'amour, elle transcendait leur destinée... Peut-être le Tao, comme disait Hei-Si.

« Le TAO engendre l'Un.

L'Un engendre le Deux.

Le Deux engendre le Trois.

Le Trois engendre toutes choses. »

Leur histoire, à eux trois, est maintenant secrète.

Shriek & Frieda

LEXIQUE

EXTRAIT DU DICTIONNAIRE OFFICIEL DE LA CNM
(ÉDITION DE 2235)

AL : année-lumière, qui vaut $9,4606 \cdot 10^{12}$ km, soit 63241 UA.

Alliance du Traité d'Orion (ATO) : alliance économique, politique et culturelle entre humains, Hyadims et Pléiadims, constituée en 2133, cinq ans après la signature du Traité d'Orion qui mit fin à la Guerre de Trois Secondes. Créée dans le but de préserver la paix entre les peuples, l'ATO étendit peu à peu son activité à la protection écologique et/ ou culturelle de nombreuses planètes, à la police intersystèmes (création du GRIS et du GRIP), à l'arbitrage politique et économique... pour finalement s'imposer comme l'instance suprême de gouvernement, dont la CNM n'est qu'une des émanations,

arc-lite : éclairage public commun dans les Nouveaux Mondes, constitué de fibres de verre bioluminescentes,

automag : magasin automatique (sans personnel).

Berchtesgaden : 2^e ville (par ordre de peuplement) de Kampfbereit (Procyon). 28 millions d'habitants. Mines, constructions militaires.

blaste : unité-mémoire moléculaire, sur support souple (flexe) ou rigide (disque, cube...), constituant la « mémoire vivante » de tous les ords moléculaires, extractible et lisible par tout lecteur à codes génétiques.

Butung : capitale planétaire de Pan Tang (Procyon), constituée de

plusieurs villages regroupés sur une même île. 8300 habitants. Pêche, informatique (logiciels télématiques, prog antiviraux).

Busheïn (Joseph) : dictateur de Kampfbereit (2164-2202). D'abord PdG des cinq mines les plus importantes de Kampfbereit, membre influent puis Président du Directoire (gouvernement), il devint président-dictateur en 2192 à la suite d'un coup d'Etat militaire. Il conduisit une politique volontairement agressive et militariste, augmenta considérablement les pouvoirs et budgets de l'armée, instaura un contrôle strict de la population, freina drastiquement l'immigration, créa un parti unique (le Parti Nationaliste et son satellite les Jeunesses Combattantes), réprimant impitoyablement toute opposition, et se lança enfin dans une guerre de conquête des planètes voisines du système de Procyon — conquête qui signa sa perte. Il se suicida en 2202, sur le « conseil » des Pléiadims.

cam : caméra autonome de reportage.

Microcam : micro caméra de surveillance (taille : 1 à 5 cm).

Canaan : 4^e planète du système de Tau Ceti, membre de la CNM. Elle fut la première planète découverte (en 2060) à posséder une atmosphère de type terrestre. 6 satellites de type lunaire. *Distance à Tau Ceti* : 0,75 UA. *Révolution* : 1,4 an (TU). *Rotation* : 18 h 50 mn. *Diamètre* : 10 300 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,82. *Atmosphère* : azote 67 %, oxygène 23 %, vapeur d'eau 4 %, gaz carbonique 4,5 %, ozone et gaz rares 1,5 %. *Sol* : granités, basaltes, silicates (sables). Faibles traces d'eau. *Formes de vie* : végétales primitives (nombreuses variétés de mousses et lichens). *Capitale planétaire* : Iérhu-Shalaïm.

cheu : plante fibreuse à tiges rigides, commune sur Wang, utilisée par l'artisanat et surtout pour la divination (Yi-King).

clouche : végétation buissonnante commune sur Pan Tang, aux larges feuilles caoutchouteuses. Non comestible, incombustible, engrais médiocre, la clouche ne présente aucun intérêt pour les humains.

CNM : Confédération des Nouveaux Mondes. (Voir « Nouveaux Mondes ».)

Comité des Douze : sur Pan Tang, comité regroupant les chefs des douze Conseils d'Iles les plus importants (par la population). Organe représentatif et consultatif, mais non législatif, le Comité des Douze ne constitue pas à proprement parler un gouvernement (il n'existe pas de gouvernement central sur Pan Tang).

conapt : sur Orange et Kampfbereit, blocs d'habitations cellulaires comprenant de 100 à 10 000 logements individuels, gérés par la municipalité (ou le gouvernement) et fournis généralement en

échange d'un travail.

Contrôle Urbain Personnel (PSK) : unités-mémoires autonomes et autopropulsées, reliées à un fichier central, et servant au contrôle individuel de la population sur Canaan et Kampfbereit.

cristaux : diamants de carbone pur fabriqués en orbite, d'une valeur étalon de 1 carat, parfois utilisés dans l'industrie, et servant depuis 2080 de monnaie universelle. (Toutes les opérations financières étant informatisées, la possession de cristaux est généralement virtuelle.)

crostiche : boisson alcoolisée, excitante et stimulante, constituée par un cocktail de curaçao et menthe poivrée (plus quelques substances entrant dans le secret de fabrication) filtrant sur un lichen canaanéen (si possible vivant).

Eatit Petite : chaîne de magasins d'alimentation d'envergure interplanétaire, créée en 2032 par le Condominium Alimentaire de l'Afrique de l'Ouest (Conaaf). Le premier centralim Eatit Petite extra-terrien fut ouvert à Nova-Prâha (Rigil-K) en 2083.

Fêtes du Centenaire : sur Wang, festivités commémorant les 100 ans de colonisation de la planète. **Fffnaï** : l'une des 350 planètes hyadimes, en orbite autour de l'étoile Nu-Tauri. Pour davantage de précisions, consulter le Répertoire des Mondes Hyadims.

Fleur : Plante télépathe et hypnotique d'Orchidée (Lyre), vivant en symbiose avec des êtres ailés, également télépathes. Fit l'objet d'un trafic intense, dans toute la CNM, entre 2140 et 2165, à cause de son puissant effet parapsychique, et de sa vertu supposée d'antidote au Virus Pléiadim. Elle provoquait cependant une rapide dépendance, alliée à une dégradation du corps qui perdait progressivement tout aspect humain. Le trafic de Fleur fut démantelé en 2162 par l'aventurier Oap Tăo, et totalement éradiqué dans les trois années qui suivirent.

Foushi : graveur Wangui (2083-2159), qui inventa et développa la gravure sur plastique thermoformé, reproduite sur papier de riz selon les méthodes chinoises traditionnelles. Bien qu'il réalisa près de 10 000 estampes, son oeuvre la plus célèbre est le triptyque *La chasse au gap dans les marais de Taiphong*, dont la matrice originale (teintée à l'acrylique) orne le hall d'honneur du Palais Impérial, à Zedong.

Freistimme : réseau holo-senso privé, appartenant au Consortium des Mines de Kampfbereit (Procyon), à diffusion restreinte (planétaire).

Galactica Touristica : agence touristique humaine, créée en 2102 et spécialisée dans les croisières interplanétaires à bord de voiliers solaires, et représentée sur tous les mondes habités, humains et

Pléiadims.

gap : animal amphibie vivant dans les marais de Wang et dont la forme générale rappelle le tatou. Très chassé au début de la colonisation pour sa carapace écailleuse (qui sert à la divination), le gap est protégé depuis 2158 par les décrets de Protection ludigène de l'ATO.

gaw-gaw : plante (?) vivant en vol bondissant sur Tatooïne (Altaïr), à l'aspect d'un sac fermé par des « pétales » en forme d'hélice. Au centre de cette hélice sortent des étamines dont la pointe évoque des yeux. (Taille : 50 à 60 cm.) Bien qu'il ne s'agisse peut-être pas d'un animal, sa chasse fut interdite en 2158 par les Décrets de Protection Indigène de l'ATO.

gloupette : petit verre dosé d'alcool de **gloup**, fruit cultivé sur Wang (Procyon), aux vertus légèrement euphorisantes.

GRIS (Groupement de Recherche Interplanétaire et Spatiale) : police spatiale officiant dans tous les systèmes de la CNM. Son statut ne lui donne aucun droit d'intervention sur aucun monde habité, où la police fédérale, indépendamment des polices locales, est assurée par le GRIP (Groupement d'Investigation Planétaire). Les deux organisations travaillent généralement en étroite collaboration.

Guerre de Trois Secondes : guerre qui opposa, en 2128, humains et Pléiadims, suite à l'introduction involontaire sur Terre, par des ambassadeurs Pléiadims, d'un virus mortel pour les humains. En représailles à la destruction (non prouvée) d'un de leur vaisseaux, les Pléiadims anéantirent en 3 secondes, par un moyen non élucidé, 75 % de la population humaine de la Terre. L'armistice fut signé dans l'heure qui suivit (Traité d'Orion).

gweilo : étranger, pour les Wanguis.

hologo : logo holographique.

Hyadims : peuples non humanoïdes établis autour de 27 étoiles de l'amas des Hyades (à 130 années-lumière du Système Solaire) et occupant environ 350 planètes. Civilisation très ancienne, non technologique, les Hyadims semblent n'avoir accédé que récemment à l'expansion interstellaire, sous l'influence et avec le concours probables des Pléiadims qui les soutiennent et les assistent techniquement depuis 10 siècles (TU). La civilisation hyadime, essentiellement spirituelle et philosophique, a atteint de hauts degrés de développement dans le domaine des « pouvoirs » de l'esprit (télépathie, télékinésie, précognition, etc.). Leurs pénétrantes facultés d'analyse en font des philosophes réputés, des maîtres recherchés dans les disciplines de l'esprit, ainsi que, paradoxalement, des économistes chevronnés (bien

qu'ils ignorent, sur leurs mondes, toute notion de commerce et d'économie — domaines « réservés » des Pléiadims). Toutes les émotions et sentiments humains leur étant parfaitement étrangers, la communication avec les Hyadims reste malgré tout relativement difficile, et nécessite souvent le recours à un ambassadeur Pléiadim. Le premier contact humains-Hyadims date de 2130.

ice-breaker : (*mot ancien anglais signifiant « brise-glace »*). Cocktail à base de glace de Tatooïne, épurée de son méthane et ammoniac, mais conservant ses bactéries (qui lui donnent un gout inimitable, et favorisent sa fermentation).

Iles-Sous-Le-Vent : sur Pan Tang (Procyon), groupement d'îles et d'îlots (25) situées sur l'équateur, à 3 400 km à l'ouest de Butung. 1 230 habitants. Pêche. *Capitale* : Kouraço.

inflash : flash d'informations.

Kampfbereit : 7^e planète du système de Procyon, ex-membre de la CNM. 2 satellites type martien. *Distance à Procyon* : 12,4 UA. *Révolution* : 47,7 ans (TU). *Rotation* : 20 h 12 mn (rétrograde). *Diamètre* : 23 600 km. *Gravité (Terre = 1)* : 5,8. *Atmosphère* : néant. *Sol* : minéraux (fer, nickel, aluminium, manganèse, métaux rares) sous couches basaltiques et carbonées. Plaques de glace d'eau remontant du sous-sol. *Formes de vie* : néant (bactéries congelées dans la glace). Mégapololes (la capitale, Neue-Vienna, compte 35 millions d'habitants sur 2 000 km²), mines géantes. Une tentative d'invasion du système de Procyon par Kampfbereit en 2202 valut à cette planète d'être radiée de la CNM, en dépit de la richesse de son sol.

kraken : cétacé vivant dans les profondeurs des océans planétaires de Pan Tang et d'Océan, et remontant une fois par jour à la surface pour respirer. Atteignant une longueur de 300 m pour un poids de 2 000 tonnes, c'est le plus gros animal connu de l'univers exploré. Bien qu'il soit grand consommateur de poissons et crustacés, sa chasse est interdite. Les Hyadims affirment qu'il communique par télépathie, et a développé une forme supérieure de philosophie, qui paraît inaccessible à l'intelligence humaine. Sa présence à la fois sur Pan Tang et sur Océan (à plus de 400 AL de distance) reste inexpiquée.

krasher : arme portable et polyvalente, automatique et programmable, pouvant être chargée indifféremment de balles, gaz, plasma, explosifs ou capsules chimiques. Produite exclusivement sur Kampfbereit, cette arme est interdite depuis 2203 dans la CNM.

Kobold : 6^e ville (par ordre de peuplement) de Kampfbereit (Procyon). 12 800 000 habitants. Mines (fer, cobalt, manganèse, nickel, strontium, actinides, etc.).

Langage Interracial Standard (LIS) : Langue interraciale de source terrienne, officialisée en 2140 par la CNM comme langue multicom unique. Elle fut adoptée en 2142 par les Pléiadims, et en 2149 par les Hyadims. Son apprentissage est obligatoire, en sus des langues locales.

micromine-K : micro mine nucléaire à faible portée, antipersonnel, dont la réaction est déclenchée par des kaons positifs bombardant un noyau lourd.

modulhome : module d'habitation de base, étanche, de forme hexagonale, connectable à tout autre module par n'importe laquelle de ses six faces. Eminemment pratique, son emploi s'est généralisé lors des Premières Colonisations.

multicom : appareil de communication permettant d'émettre et recevoir sur toutes fréquences radio, y compris inSAT, industrielles et militaires (sous réserves).

Nankin : 2^e ville (par ordre de peuplement) de Wang (Procyon). 970 000 habitants. Agriculture (riz, vergers), artisanat. Universités de littérature, d'art et de philosophie.

Neue-Vienna : capitale planétaire de Kampfbereit (Procyon). 35 millions d'habitants. Mines, industries métallurgiques et agro-alimentaires (hydroponiques).

Nouveaux Mondes : planètes habitées des systèmes d'Altaïr, Epsilon Eridani, Procyon, Solaire, Tau Ceti, Toliman et Sirius, regroupés depuis 2137 en confédération. Actuellement (2235), les Nouveaux Mondes comprennent les planètes suivantes :

Altaïr : Tatooïne.

Epsilon Eridani :

Tralfamadore.

Procyon : Pan Tang, Wang. (Kampfbereit a été radiée en 2203).

Système Solaire : Vénus, Mars, Astéroïdes, Callisto, Ganymède, Titan, Triton (La Terre est sous juridiction du GRIP).

Tau Ceti : Canaan.

Toliman : Rigil-K.

Sirius : Orange.

Océan : 49^e planète du système de Rasalgethi, classée Monde à Ecologie Préservée par l'Alliance du Traité d'Orion. 2 satellites. *Distance à Rasalgethi* : 77 UA. *Révolution* : 3316 années (TU), irrégulière (influence de Ras-B). *Rotation* : 36 h 44 mn. *Diamètre* : 112 000 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,72. *Atmosphère* : brumeuse. 78 % vapeur d'eau, 17 % oxygène, 2 % ozone, 3 % méthane et gaz rares. *Sol* : essentiellement liquide (océan planétaire), îles basaltiques et calcaires. *Formes de vie* : végétales (îles et surface de l'océan), animales

dans les grands fonds (peu connues). Bases d'études humaines et Pléiadims. Après sa découverte en 2147, Océan servit pendant un demi-siècle de repaire au grand banditisme interstellaire.

Orange : 3^e planète du système de Sirius, membre de la CNM. 2 satellites (**Clémentine** et **Mandarine**), 18 anneaux. *Distance à Sirius* : 1,1 UA. *Révolution* : 0,84 année (TU). *Rotation* : 0,82 année. *Diamètre* : 15 200 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,38. *Atmosphère* : ténue, 82 % azote, 10 % oxygène, 6 % bioxyde de soufre, 2 % sodium. Faibles pluies de phosphore. *Sol* : semi-liquide sur substrat rocheux. Composés géochimiques étranges (bastales = basaltes phosphoreux « gonflés » au tétrafluorure d'alumine). Le sol forme de grosses bulles qui dérivent dans l'atmosphère où elles se dissolvent en pluies de cendres et de phosphore. *Formes de vie* : néant. *Capitale planétaire* : Crouze.

ord : terme générique désignant tout type d'ordinateur.

Pang Tang : 6^e planète du système de Procyon, membre de la CNM, découverte en 2105. Pas de satellite formé, mais nombreux anneaux rocheux et ceintures d'astéroïdes. *Distance à Procyon* : 2,2 UA. *Révolution* : 1,9 an (TU). *Rotation* : 13 h 18 mn. *Diamètre* : 16 400 km à l'équateur, 15 900 km aux pôles. *Gravité (Terre = 1)* : 0,7. *Atmosphère* : nuageuse ; 59 % azote, 26 % oxygène, 12 % hydrogène, 2 % gaz carbonique, 1 % soufre et ozone. *Sol* : océan planétaire parsemé de nombreux archipels (dont plusieurs chaînes volcaniques actives). Deux continents polaires, couverts de glace. *Forme de vie* : essentiellement marines (nombreuses variétés de poissons et crustacés). Dans les îles, végétations coriace, fouettée par les vents. *Capitale planétaire* : Butung.

pausse : textile imitant le cuir, fabriqué à partir d'une plante poussant sur Wang (le *paussier*).

plastacier : alliage d'acier haute densité polymérisé, fabriqué en orbite. Peut résister à n'importe quel choc ou pression.

Pléiadims : peuples humanoïdes établis autour de 175 étoiles de l'amas des Pléiades (centre historique : planète Sh'rrat dans le système triple d'Alcyone) et possédant des bases et colonies sur de nombreuses autres planètes. Civilisation extrêmement ancienne, très évoluée, de type technologique (ils ont notamment « offert » à l'humanité le principe du Saut, l'antigravité, le gène inhibiteur de la vieillesse et la maîtrise de la fusion thermonucléaire). Ils ont en outre acquis (grâce à dix siècles de fructueux échanges avec les Hyadims) un profond sens philosophique, qui les fit surnommer, à juste titre, « les Sages Gardiens de la Galaxie ». Ils ne connaissent ni la peur ni la pitié, et ont élevé la discrétion au rang de suprême valeur morale. Les Pléiadims portent en eux un virus nécessaire à leur équilibre biologique, mais qui s'est

avéré mortel pour l'homme (et fut à l'origine de la Guerre des Trois Secondes). Le premier contact radio avec les Pléiadims eut lieu en 2111, à bord d'un vaisseau de colonisation Abowo en route vers Epsilon Eridani. Le premier contact physique se déroula en 2127 avec l'arrivée des ambassadeurs Pléiadims sur Terre, qui produisit les conséquences que l'on sait.

Procyon : étoile verte type F3, située à 11,4 AL du Système Solaire. *Magnitude* : 0,3. *Luminosité* : 6 Sol. *Température de surface* : 7 500 K. Possède un compagnon, Procyon B, naine blanche de magnitude 10,8, située entre 2,2 et 5,2" d'arc de Procyon, orbitant en 40,6 ans. *Système planétaire* : 14 planètes, nombreux astéroïdes et comètes.

prog : programme.

PSK (PersônnlichStàdishKontroller) : voire Contrôle Urbain Personnel.

rickshaw : moyen de transport à traction humaine, constitué d'un siège à deux places muni de roues et d'un auvent, existant uniquement sur Wang.

rogoon : projectile autoguidé à usage militaire ou industriel, constitué d'un noyau d'antiprotons confiné dans un champ magnétique homéostatique. Un seul rogoon peut annihiler jusqu'à 100 tonnes de matière, dégageant une énergie de 10 milliards de GeV.

scaf : scaphandre, combinaison spatiale. Scaf-globule : « bulle » individuelle autoguidée, permettant de se déplacer en atmosphère dense.

senso : unité de loisir composée d'un casque à inductions psychélectriques (les implants directs sont interdits), reproduisant de façon réaliste toutes les excitations sensibles relatives à un sujet donné. Par ext. module chargé dans cet appareil, ou sujet lui-même.

Senséro : senso érotique.

Sodome (et Gomorrhe) : satellites de Canaan (Tau Ceti), de type lunaire, orbitant respectivement à 172 000 et 220 000 km de la surface de la planète. *Révolution* : 15 h 12 mn et 19 h 27 mn (TU). Pas de rotation. *Diamètres* : 2 850 km et 3 017 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,12 et 0,15. *Atmosphère* : néant. *Sol* : roches basaltiques et carbonées. Sodome et Gomorrhe sont les deux astroports principaux de Canaan, réputés jadis pour la grande licence de mœurs qui y régnait, et qui prit fin en 2220 lorsque le gouvernement de Canaan racheta les astroports et les privatisa.

Softalis : revêtement de sol ou de mur à base d'hydrocarbures titaniens, souple et très résistant, de couleurs et textures variées.

Spatiocraps Uniroke : Complexe industriel installé depuis 2132 dans la Vallée de Mariner (Mars, Système Solaire) et sur les deux satellites Phobos et Deimos. A l'origine constructeur d'engins spatiaux, issu de la fusion des Japonais, Thaïs, Indiens et Chinois, Spatiocraps Uniroke a vainement tenté de se poser en concurrent de SPAACE, avant de diversifier sa technologie dans de nombreux secteurs de l'industrie spatiale.

sysex : système expert. Système informatique spécialisé et évolutif, généralement intégré à un ord ou constituant l'unité centrale d'un droïde.

tactile : clavier ou surface sensitive, reliée à un ord, un ambio, un senso, etc., permettant de transmettre ou recevoir des données par simple attouchement des doigts.

Tao-Te King : antique livre de sagesse chinois, qui aurait été écrit par Lao-Tseu au vi^e siècle avant J.-C. L'un des Cinq Livres Classiques de Wang (et de l'ancienne Chine terrienne).

Tatooïne : 15^e planète du système d'Altair, membre de la CNM. Seule planète glaciale connue à porter des formes de vie évoluées. 13 satellites. *Distance à Altair* : 22,2 UA. *Révolution* \ 92,3 années (TU). *Rotation* : 57 jours 03 mn. *Diamètre* : 23 200 km. *Gravité (Terre = 7)* : 0,67. *Atmosphère* : 52 % hydrogène, 27 % hélium, 14 % méthane, 7 % ammoniac. Tempêtes de neige de méthane. *Sol* : glaces (méthane, ammoniac, eau) sur substrat rocheux. *Formes de vie* : animales (?), creusant des galeries dans la glace (crackers), et végétales (?), en vol bondissant dans l'atmosphère (gaw-gaws). Bactéries. Empreintes fossiles dans la glace. *Capitale planétaire* : Ammassarrik.

Terminal Fret : astroport commercial de Pan Tang (Procyon), en orbite basse géostationnaire, bâti sur la base d'un astéroïde détourné de son orbite. Accessible uniquement par les pilotes de Pan Tang.

Tralfamadore : satellite de Zeus (Epsilon Eridani), orbitant à 2 318 000 km de la planète, découvert en 2113, membre de la CNM depuis 2227. *Révolution* : 18,6 jours (TU) rétrograde. *Rotation* : 20,8 heures. *Diamètre* : 6 400 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,65. *Atmosphère* : relativement épaisse. 43 % azote, 42 % gaz carbonique, 9 % ammoniaque, 5 % méthane, 1 % ozone et gaz rares. *Sol* : silicates et basaltes. Lacs de méthane. *Formes de vie* : néant. *Capitale planétaire* : Tralfamadore (ville unique).

Transcom : société mixte (humaine-pléiadim) détenant le monopole de la communication intersystèmes par Transpace. Le premier transcodeur spatial fut testé en 2133 entre Rigil-K (Toliman) et Sh'rrat (Pléiades). Il équipe maintenant tous les mondes habités, toutes les

bases et stations isolées et la plupart des vaisseaux d'envergure interstellaire

transducteur : traducteur multilingue automatique, développé par les Pléiadims, dont ils ont le monopole et le secret de fabrication.

Transpace : voir Transcom.

tridi : télévision holographique. Remplacée sur la plupart des Nouveaux Mondes depuis près d'un siècle par des *sensos* (v. ce mot), la tridi a néanmoins subsisté, sur Canaan et Kampfbereit, en tant qu'instrument efficace de propagande gouvernementale de masse.

Tristan-Dacunha : sur Pan Tang (Procyon), archipel situé dans l'hémisphère sud, par 36°24' S et 86°40' O. 872 habitants. Pêche.
Capitale : Goug.

TU : Temps Universel, établi d'après la rotation de la Terre et sa révolution autour du Soleil. Bien que toujours utilisé comme base temps en astronomie et jurisprudence, le TU tend à disparaître comme temps civil dans tous les systèmes planétaires (à l'exception du Système Solaire) au profit des Temps Locaux (TL) des planètes concernées. Les systèmes bioniques, informatiques et cybernétiques utilisent le Temps Décimal (TD), beaucoup plus pratique.

U-238 : 4^e ville (par ordre de peuplement) de Kampfbereit (Procyon). 17 500 000 habitants. Mines, industries métallurgiques, centrales d'énergie.

UA : Unité Astronomique, équivalente à la distance moyenne de la Terre au Soleil et valant 149 597 870 km.

U-Com Int. : le plus ancien réseau multimédias interplanétaire, présent actuellement sur une quinzaine de mondes. U-Com Int. établit en 2080 le premier réseau de Télévision Directe Instantanée (TDI) par faisceaux tachyons entre la Terre et Rigil-K.

Unstern : satellite artificiel de Kampfbereit (Procyon), en orbite géostationnaire à 72 000 km de la planète. *Révolution* : 20 h 12 mn (synchrone avec la rotation). *Diamètre* 630 km. *Gravité* : 1 (artificielle). Atmosphère artificielle interne. Essentiellement base militaire, accessoirement astroport interplanétaire. Population permanente d'un million de personnes environ (militaires). Unstern fut détruit en 2202 par les Pléiadims.

U-Squads : unités urbaines policières d'intervention et de répression en service dans les principales villes de Kampfbereit, et réputées pour leur violence et leur cruauté.

Vieux (le) : surnom donné à Lao-Tseu (vi^e siècle av. J.-C.), sage et

lettré chinois, créateur présumé du Tao-Te King.

vigi : extension portable d'un ord, d'un com, etc., permettant d'être contacté en tous lieux, à n'importe quel moment. Se porte généralement au poignet ou en pendentif.

Virus : désigne le Virus Pléiadim, cause de la Guerre de Trois Secondes, du Grand Exode et de la transformation de la Terre en baignoire. Vital pour la croissance et l'équilibre corporel des Pléiadims, ce virus provoque la mort d'un humain adulte en 3 à 6 mois, par désorganisation progressive de ses organes internes. Chez un enfant ou un vieillard, la mort survient en 3 à

6 semaines. Aucun vaccin efficace n'a jusqu'à présent été trouvé, bien que plusieurs soient à l'étude. Sans majuscule.

virus désigne un parasite d'ord ou de réseau.

visar : radar optique interactif. Organe visuel et directionnel de tout vaisseau spatial. Indispensable pour effectuer un Saut.

Wahrnetz : réseau holo-audio-senso émanant du gouvernement de Kampfbereit et diffusé dans tout le système de Procyon. Lorsque Kampfbereit fut radiée de la CNM en 2203, Wahrnetz fut interdit pour cause de propagande militariste outrancière.

Wang : 5^e planète du système de Procyon, membre de la CNM, fondée en 2102 par des dissidents chinois menés par Wen Wang. 2 satellites de type martien. *Distance à Procyon* : 1,8 UA. *Révolution* : 1,4 an (TU). *Rotation* : 19 h 22 mn (rétrograde). *Diamètre* : 18 900 km. *Gravité (Terre = 1)* : 1,2. *Atmosphère* : relativement épaisse et riche en eau ; azote 62 %, oxygène 16 %, eau 17 %, bioxyde de carbone 3 %, méthane 1 %, ozone et gaz rares 1 %. *Sol* : Tapis végétal épais (climat tropical), arrosé par d'immenses fleuves. Nombreuses cultures, indigènes ou importées. *Formes de vie* ; animales et végétales évoluées, de type terrestre (cependant les formes de vie animales sont toxiques pour les humains). *Capitale planétaire* : Zedong.

Warp (générateur) : générateur créé par Sail Warp en 2138, utilisant le principe Pléiadim du Saut quantique à effet tunnel, dont l'énergie de déplacement instantané est produite par décharge d'antiprotons dans un micro-trou noir généré au cœur même de la machine. Les premiers générateurs, lourds et encombrants, dégageaient un important rayonnement X et gamma, et leur précision d'émergence spatio-temporelle était de l'ordre de 60 %. Mais les progrès accomplis depuis, notamment dans les domaines de la psychotronique et de la synergie stellaire, ont permis de ramener les poids et dimensions des générateurs Warp à ceux d'un propulseur à plasma classique, et d'augmenter leur fiabilité jusqu'à 99,7 %.

Wen : Empereur de Wang (2061-2203), autoproclamé en 2104, deux ans après la fondation de Wang. Il fut le premier à bénéficier (en 2136) du gène antiviellissement Pléiadim. Son règne fut caractérisé par une stricte observance des traditions de l'ancienne Chine terrienne, et par une adaptation à Wang des méthodes de gouvernement confucéennes. Fondamentalement pacifiste, peu concerné par les réalités des Nouveaux Mondes, il s'avéra incapable de prévoir et contrer l'invasion des troupes de Kampfbereit. Abdiquant juste après la guerre, il mourut « de désespoir », malgré le gène antiviellissement.

woug : plante grimpante cultivée sur Wang (Procyon) pour la qualité décorative de ses minuscules fleurs multicolores.

Yi-King (ou livre des transformations) : antique oracle et livre de sagesse chinois (v. 3000 avant J.-C. ?), dont l'auteur ou les auteurs (Fo Hi, le Roi Wen) appartiennent à la légende. En tant qu'oracle, se consulte à l'aide de tiges d'achillée (à la rigueur des pièces de monnaie). L'un des Cinq Livres Classiques de Wang (et de l'ancienne Chine terrienne).

Yin et Yang : satellites de Wang (Procyon), orbitant respectivement à 256 000 et 342 000 km de la planète. *Révolutions* : 18 h 46 et 22 h 04. Pas de rotation. *Dimensions* : 110 x 76 x 43 km et 98 x 55 x 32 km (forme patatoïde). *Gravité (Terre = 1)* : 0,009 et 0,007. *Atmosphère* ; néant. *Sol* : chondrites carbonées. *Formes de vie* : néant. Astroports touristique (Yin) et commercial (Yang) de Wang. Ces deux satellites sont probablement des astéroïdes échappés de l'attraction de Pan Tang et « piégés » par Wang.

Zedong : capitale planétaire et impériale de Wang (Procyon). 1 580 000 habitants. Industries agro-alimentaires, import-export, tourisme. Université d'art, de musique et de littérature (dite des « Six Arts Libéraux »). Siège de l'empire Wangui.

Cet ouvrage a été composé par *eurocomposition*
à 92310 Sèvres, France
et achevé d'imprimer en juin 1991
sur les presses de Cox & Wyman Ltd.
à Reading (Berkshire)

— N° d'impression : 8761. —
Dépôt légal : juillet 1991
Imprimé en Angleterre

[1] L'année kampfereitienne, qui dure près de 48 ans terriens, est divisée en 10 mois. Un mois local équivaut donc à 4,8 ans TU.

[2] Surnom donné à Procyon-B, naine blanche compagne de Procyon.

[3] Ts'ien-Kin signifie Gracieuse Violette.